Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL

ŒUVRES
DE THEATRE
DE
Mr. DE BOISSY,

THEATRE FRANCOIS.

TOME II.

A PARIS;
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres;
au Paradis.

M. DCC. XXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PQ
1957
B55A19
1738
t.2

1112009

TABLE DES COMEDIES

contenuës au Tome ſecond.

Théatre François.

L'IMPERTINENT MALGRE' LUI.
LE BADINAGE.
LES DEUX NIECES.

L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI,

COMEDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Representée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 14 May 1729.

Le prix est de vingt-quatre sols.

A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie intitulée, *l'Impertinent malgré lui.* Fait a Paris ce 25. Septembre 1734.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, suivant la Feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

Livres de Théatre, imprimés chez PRAULT Pere, en 1733. & 1734.

OEuvres de Moliere, 4°. six volumes grand Papier, avec des Estampes, Vignettes, Lettres Grises, & Fleurons.

—— de M. Destouches, nouvelle édition, avec les changemens & corrections de l'Auteur, in 12°. 2. vol.

—— de M. de Boissy, in 8°. 3. vol.

—— de M. de Marivaux, in-12°.

Les Voyages de Campagne, avec les Comedies en Proverbes, par Madame la Comtesse de *** & Madame D. in 12°. 2. vol.

Bibliotheque des Théâtres, in-8°.

L'IMPERTINENT
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE.

ACTEURS.

DAMON, ami de Lisimon & de Melite.

LEANDRE, amant de Julie.

VALERE, Mousquetaire, & frere de Leandre.

MELITE, veuve & mere de Julie.

CLOE', Maîtresse de Valere, & amie de Melite.

JULIE.

M. REITER, Officier Allemand.

DULAURIER, vieux domestique, placé près de Valere.

LAFLEUR, Laquais de Mélite.

La Scene est à Fontenai.

L'IMPERTINENT
MALGRÉ LUI,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, JULIE.

JULIE *éclatant de rire.*

H, ah ! Qu'à la campagne on voit de ſottes gens !

VALERE.

Oui. Mais...

JULIE.

Je n'en puis plus. Bon Dieu, qu'ils ſont plaiſans !

La Baronne sur tout qui veut faire l'aimable.
Quelle affectation ! Quel accent effroyable !
Ciel ! comme elle est coëffée ! Et son cousin Reiter
Qui parle son jargon, est encor mis d'un air...
Non, je n'ai jamais vû de figure semblable.
Pour Alcandre, qui fait l'homme considerable,
C'est un fat ; par sa morgue il m'a bien diverti.
Vous avez bien perdu, Monsieur, d'être sorti.

VALERE.

Je n'aurois jamais fait ce qu'on vous a vû faire.

JULIE.

Comment ?

VALERE.

Je n'aurois pas, comme vous & mon frere,
Quitté la compagnie en lui riant au né.
Votre exemple en ce point ne m'eût pas entraîné.
Et vous me permettrez de vous dire, Julie,
Qu'un pareil procedé passe la raillerie.
Je ne reconnois plus mon frere à ces écarts,
Lui, si sage autrefois, & si rempli d'égards.
Il choque dans Reiter un ami veritable,
Et qui, sa mine à part, est un homme estimable.
La chose me surprend, d'autant plus aujourd'hui,
Qu'un homme qui se voit sur le point, comme lui,

De faire une fortune auſſi grande que ſûre,
Pour Alcandre devroit garder plus de meſure.
Alcandre ſon patron, homme en place & puiſſant,
Qui depuis quatre mois travaille aſſidûment
A lui faire obtenir cette place éclatante,
Qui fait, vous le ſçavez, l'objet de notre attente.
Il auroit dû ſonger que ce poſte éminent
A des gens de ſon âge eſt donné rarement.
Il doit s'en rendre digne à force de ſageſſe,
Faire par ſa conduite oublier ſa jeuneſſe;
Et lorſqu'il faut joüer un rôle ſerieux,
On doit ſe reſpecter, on doit s'obſerver mieux.

JULIE.

Vous vous moquez, Monſieur, avec tous vos ſcrupules:
On doit rire des gens, quand ils ſont ridicules.

VALERE.

Vous me diſpenſerez d'être de votre avis,
Et je penſe autrement.

JULIE.

Tant pis, Monſieur, tant pis.
Vraiment il fait beau voir un jeune Mouſquetaire
Faire ainſi le Caton & le cenſeur auſtere.
Eh! Fi! N'affectez point cet air de gravité.

VALERE.

Moi, je n'affecte rien. Je dis la verité.

Je ne puis m'empêcher de condamner mon frere.

JULIE.

Voilà de tout Cadet le langage ordinaire,
Déſapprouvant toujours ce que fait un aîné,
Verſant ſur ſa conduite un fiel empoiſonné.

VALERE.

Je le blâme par zele, & non pas par envie.
Je ne ſçaurois aſſez vous repeter, Julie,
Que l'un eſt ſon intime, & l'autre ſon appui.

JULIE.

N'importe, il faut qu'il rompe avec eux aujourd'hui.

VALERE.

Et d'où vient ?

JULIE.

C'eſt qu'ils ont le don de me déplaire,
Et que j'ai pour tous deux une haine ſincere.
L'un, eſt un étranger, de ces eſprits épais,
Que pour vous ennuyer le Ciel fit naître exprès.
Et l'autre, un important, qui fait le perſonnage:
Il s'écoute parler; & quand je l'enviſage,
Il me vient dans les doigts une démangeaiſon
De le croquignoler de la bonne façon.
Tenez, je vous dirai, parlant ſans flatterie,
Que Leandre avoit vû mauvaiſe compagnie,
Frequenté juſqu'ici des gens trop ſérieux,

Trop unis, trop ſenſés ; ce qui fait qu'auprès d'eux,
Il avoit pris un air trop reſervé, trop ſage;
Un air grave, en un mot, ridicule à ſon âge.
Il faut, pour être aimable, être plus étourdi,
Etre dans ſes diſcours plus libre, plus hardi;
N'avoir pas d'un Robin l'empois dans les manieres,
Et prendre un air aiſé, des façons cavalieres;
Des complimens, ſur tout éviter la fadeur;
Donner dans l'autre excès, être plûtôt railleur:
Et de la vieille Cour ſe montrant l'antipode,
Etre ce qu'on appelle un jeune homme à la mode.

VALERE.

Il eſt bien corrigé, ſur ce pié-là, vraiment,
Il ſuit la mode en tout ; & c'eſt préſentement,
Un homme du bel air, amoureux du tapage,
Plus bruyant qu'un Marquis, plus étourdi qu'un page,
Petit maître amphibie ; & malgré ſon effort,
Se ſentant de la robe où l'on l'a vû d'abord,
Ridicule en un mot.

JULIE.

Ridicule vous-même.

VALERE.

Il ſe peut : mais ſelon certain bruit que l'on ſeme,
Il donne, malgré lui, dans un travers ſi grand,
On vous fait tout l'honneur d'un ſi prompt changement.

JULIE.

J'en fais gloire moi-même, & vous devez apprendre
Que c'eſt en bien, Monſieur, que j'ai changé Leandre.
Et vous l'êtes en mal, vous ici qui parlez.
Oui. Cloé qui vous aime, & pour qui vous brûlez,
Quoiqu'elle ſoit déja ſur le retour de l'âge,
Vous rend inſupportable en vous rendant trop ſage.

VALERE.

Elle m'a fait connoître...

JULIE.

Elle vous a gâté.

VALERE.

Mais enfin...

JULIE.

Mais enfin, elle vous a prêté
Des airs, des ſentimens pedanteſques, mauſſades,

A vous faire berner de tous vos camarades.

VALERE.

Je...

JULIE.

Ne me parlez plus. Eloignez-vous de moi.

VALERE.

Je ne vois pas...

JULIE.

Sortez, ou bien je sors.

VALERE.

Pourquoi?

JULIE.

Vous m'ennuyez, Monsieur, cela doit vous suffire.

VALERE.

Adieu. Je ne dois pas me le faire redire.

(*il sort.*)

SCENE II.

JULIE *seule.*

IL est impertinent avec son ton moral.
C'est dommage après tout qu'il soit tombé si mal.

Il me plaiſoit d'abord beaucoup plus que ſon frere,
Son humeur convenoit avec mon caractere;
Si pour Cloé ſon cœur n'avoit été porté,
Le mien auroit, je croi, panché de ſon côté.
Comment peut-il l'aimer ſurannée & doüairiere?
J'enrage qu'elle ſoit l'intime de ma mere.
Grand Dieu! Que je la hais! Mais je la vois venir;
Je crains qu'elle ne veüille ici m'entretenir:
D'égards, de bienſéance elle parle ſans ceſſe,
Et m'affadit le cœur avec ſa politeſſe.

SCENE III.

JULIE, CLOE.

CLOE.

JE viens pour vous gronder, vous l'avez merité.
Et vous n'y ſongez pas, Julie, en verité.
Quand on nous fait l'honneur de nous rendre viſite,
Vous éclatez de rire, & vous prenez la fuite.
Alcandre s'en eſt plaint à Melite en ſortant,

Et c'eſt un procedé tout-à-fait inſultant.
Il faut vous corriger de tous ces traits d'enfance.
Une fille à votre âge & de votre naiſſance,
Doit avoir plus d'égards pour les honnêtes gens.

JULIE.

Madame, je ſerai plus polie à trente ans.
Je ne ſuis pas d'ailleurs tenuë à l'impoſſible.
Eſt-ce ma faute, à moi, s'ils ont un air riſible?
Sont-ce cela, dites moi, des mines à porter?
Et puis-je, en les voyant, m'empêcher d'éclater?
Doit-on trouver mauvais, après tout, que je fuïe
Quiconque me déplaît, ou quiconque m'ennuye?
Je ne ſuis pas d'humeur à me gêner en rien;
Et ſi vous ne quittez vous-même ce maintien,
Cet air de reprimande, & cet air de prudence,
Je vous ferai, Madame, une humble reverence.
Gardez pour votre amant cet entretien moral:
Du monde apprenez lui le cérémonial;
Vous pouvez lui montrer l'exacte politeſſe,
Inſpirer la raiſon, & même la ſageſſe;
Tout le monde en convient, votre âge le permet:
Faites donc de Valere un Cavalier parfait,
Puiſque vous excellez à former un jeune homme.
Mais, pour moi, vous ſçaurez que tout ſermon
m'aſſomme;

De me perſuader vous n'avez pas le don.
Je ſuis fille & têtuë ; ainſi point de leçon.

CLOE'.

Je ne m'attendois pas à ce bruſque langage.
J'ai cru que du grand monde ayant un peu d'uſage,
Qu'en qualité d'amie, enfin, de la maiſon,
Je pouvois librement vous parler ſur ce ton ;
Et ce n'eſt que par zele...

JULIE.

Oh ! Je vous en diſpenſe,
Madame ; honorez-moi de votre indifference.

CLOE'.

Mais on ne pourra plus vous parler, à la fin,
Si vous continuez d'aller le même train ;
Et vous prenez, ſoit dit ſans vous fâcher, Julie,
Le chemin qui conduit tout droit à la folie.

JULIE.

Bon. Tant mieux. La folie eſt charmante à mon goût.

CLOE'.

Mais vous n'y ſongez pas, elle eſt à fuïr en tout.

JULIE.

Diſtinguons. Moi, j'entends la folie agréable,
Celle qui réjoüit, que l'eſprit rend aimable.
Qui de mille agrémens ſçait couvrir ſes écarts,

Et trouve l'art de plaire en bravant les égards ;
Qui fait marcher les jeux & les ris sur ses traces ;
Qu'accompagne l'amour, & que suivent les graces.

CLOE'.

Vous en faites vraiment un fort joli tableau ;
Et je ne croyois pas quon pût la peindre en beau.

JULIE.

Quoique vous en disiez, le portrait est fidele,
Et je vous montrerai qu'on ne plaît que par elle.
Pourquoi hausser l'épaule, & vous étonner tant ?
J'ose vous soutenir, très-serieusement,
Sans avoir vû la bonne & grande compagnie,
Qu'il n'est que deux partis à prendre dans la vie ;
D'être un peu calotin, ou bien d'être ennuyeux.
Non, il n'en est point d'autre : Il faut opter des deux.
Leandre vient ici ; qu'il décide la chose.
Ne consentez-vous pas à ce que je propose ?

CLOE'.

Soit. J'y donne les mains. Quoique depuis un tems
Il prenne tous vos airs & tous vos sentimens,
Je ne crois pas qu'il soit encor déraisonnable
Jusqu'au point d'approuver un sistême semblable.

SCENE IV.

LEANDRE, JULIE, CLOE'.

JULIE.

VOus venez à propos, Monsieur, préparez-vous
A juger un procès qui se forme entre nous.

LEANDRE.

Je ne suis plus de robe.

JULIE.

Oh! c'est la même chose.
Vous y tenez encor.

LEANDRE.

Plaidez donc votre cause.

JULIE.

Je soutiens la folie au dessus du bon sens.
L'un a l'art d'ennuyer, l'autre plaît en tout tems.

CLOE'.

Sous le nom d'enjoûment, & sous un air d'aisance
Je dis qu'elle produit la vraye impertinence;
Défaut pernicieux, & vice detesté,
Qui nous rend les fleaux de la societé;
Et vouloir soutenir l'opinion contraire,

C'eſt dire qu'il eſt nuit, quand le jour nous éclaire.

LEANDRE.

Madame, juſqu'ici j'ai penſé comme vous.
Il paroît que Julie eſt ſeule contre tous :
Mais, quoiqu'on ſoit d'abord choqué de ſon ſiſtême,
Je ſens qu'elle a raiſon contre la raiſon même.
Son ſentiment eſt vrai, tout bien examiné,
Et doit être ſuivi, loin d'être condamné.
Plus on regarde, & plus on voit que dans la vie
La raiſon & l'ennui marchent de compagnie ;
Qu'elle eſt incompatible avec les agrémens,
Ce qui fait qu'il vaut mieux, en dépit du bon ſens,
Plaire par la folie & par l'extravagance,
Qu'ennuyer en gardant l'exacte bienſéance.

JULIE.

On ne peut mieux juger. Et touchez-là, mon roi,
J'en ferai quelque choſe ; il profite avec moi.

CLOE'.

Malgré votre raiſon, vous vous laiſſez ſéduire.
Je plains votre foibleſſe, & je veux bien vous dire,
Monſieur, que cette idée, & que ces ſentimens

Ebloüiſſent l'eſprit & choquent le bon ſens.
N'en déplaiſe à Julie, on peut être agréable,
On peut être enjoué, quoiqu'on ſoit raiſonnable.
La raiſon n'entend pas que l'on ſoit ennuyeux;
Elle condamne même un trop grand ſérieux;
A votre âge ſur tout, veut qu'on ſe réjoüiſſe:
Seulement elle oblige, & c'eſt avec juſtice,
D'avoir égard aux lieux, aux perſonnes, aux tems,
De tout faire à propos, de fuïr les contretems.

JULIE.

Tout eſt fait à propos s'il eſt fait avec grace.
La morale, à notre âge, eſt ſeule hors de place.
La gêne, les égards qu'accompagne l'ennui,
Ne furent jamais faits pour des gens comme lui.
Qu'un mauſſade, un barbon ſe ſoumette à l'uſage,
Il fait bien; c'eſt à lui qu'il convient d'être ſage.
Il n'eſt pas né pour plaire, & ſeroit aſſommant,
S'il faiſoit le gentil, le badin, l'amuſant.
Le modeſte bon ſens doit être ſon partage.
Mais qu'un garçon aimable, & dans la fleur de l'âge,
N'oſe donner l'eſſor à tout ſon enjouëment;
Qu'il retienne captif un naturel brillant,

Qu'il

Qu'il n'oſe ſe livrer à d'aimables folies,
Et qu'il étouffe en lui cent heureuſes ſaillies;
C'eſt un meurtre dont rien ne ſçauroit approcher,
Et de tout ſon pouvoir on le doit empêcher.
Il faut le rendre fou, pour le rendre agréable.
L'ôter à la raiſon, c'eſt être charitable.

CLOE'.

Si Leandre vous ſuit, vous le menerez loin,
Mais de vous retenir votre mere aura ſoin;
Elle veut vous parler: Venez, Mademoiſelle,
Il eſt tems, avec moi, de vous rendre auprès d'elle.
Je dois vous avertir de plus, que contre vous,
Avec quelque juſtice, elle eſt fort en courroux.
Je crains...

JULIE.

Vous avez tort; car j'en fais mon affaire.
Je calmerai d'un mot toute cette colere.
On vient. C'eſt Dulaurier; il marche gravement,
Et je veux lui donner le bon jour en paſſant.

LEANDRE.

De tout vieux Domeſtique il raſſemble les vices;
Raiſonneur, inſolent, bavard, plein de caprices;
Placé près de mon frere, il fait le Gouverneur;
Grand yvrogne de plus, & mauvais rimailleur.

SCENE V.

LEANDRE, JULIE, CLOE', DULAURIER.

JULIE.

AH! Monſieur Dulaurier, je ſuis votre ſervante.

DULAURIER.

Moi, votre humble valet.

JULIE.

Comment? Votre air m'enchante!
En perruque noüée, & la canne à la main,
La barbe faite. Hum, hum! Ce n'eſt pas ſans deſſein.

DULAURIER.

Vous badinez toujours.

JULIE.

La feinte eſt inutile.
Vous cherchez...

DULAURIER.

Il eſt vrai, je cherche mon pupille.

LEANDRE.

Son pupille! Le fat?

DULAURIER.

Ne l'auriez-vous point vû ?

LEANDRE *d'un air malin.*

Là...

Demandez à Madame, elle vous le dira.

CLOE' *d'un air froid.*

Moi, je ne l'ai pas vû.

DULAURIER.

Je voudrois bien lui lire
Ce billet que ſon pere a bien daigné m'écrire.

LEANDRE.

Mon pere vous écrit ?

DULAURIER.

Il me fait cet honneur ;
Et j'ai reçu ſa lettre en cet inſtant, Monſieur.
Quatre ou cinq jours plûtôt on eût dû me la rendre ;
Car la datte eſt du vingt.

LEANDRE.

Monſieur, peut-on apprendre
Ce que l'on vous écrit, ſans indiſcrétion ?

DULAURIER.

Volontiers. De vous-même il eſt fait mention.
[*Il tire ſes lunettes.*]
Excuſez, je ſuis vieux. Ce n'eſt pas là ma lettre.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc? Montrez-moi?

DULAURIER.

Non, non, c'eſt pour remettre
A Madame Mélite. Ecoutez mon billet.

JULIE *ramaſſant le premier billet qu'il a laiſſé tomber en croyant le remettre dans ſa poche.*

Ramaſſons celui-ci, c'eſt ſans doute un poulet.
Cachons-le pour ſçavoir ce qu'il dit à ma mere.

DULAURIER *lit.*

Je n'ai pas pû me rendre à Fontenai comme je le croyois, mais je compte partir inceſſamment. J'écris à Melite; tu lui remettras ma lettre en main propre. Mande-moi ſi Valere n'eſt pas plus ſage, tu ſçais que je t'ai chargé de veiller particulierement ſur ſa conduite. J'ai appris avec plaiſir qu'il étoit fort aſſidu auprès de Cloé. C'eſt une Dame de mérite, & très-capable de lui donner des leçons de monde & de ſageſſe.

LEANDRE *à Cloé d'un air railleur.*

Madame, il vous connoît.

CLOE.

Je ſçai qu'il exagere.

DULAURIER.

Je ne puis plus trouver l'endroit où j'en étois,
Et je ſuis dérouté. M'y voilà, Monſieur. Paix.

(*il continuë.*)

Des leçons de monde & de ſageſſe. Ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'on m'a dit en même tems que ſon frere n'eſt plus le même depuis qu'il aime Julie. Elle eſt remplie d'eſprit & de charmes, mais je crains qu'il n'ait pris auprès d'elle un peu trop de ſa vivacité, qui me paroît extrême. Mande-moi au plûtôt ce qui en eſt.

LISIMON.

LEANDRE.

Faquin! ce dernier trait vous l'ajoûtez vous-même.

DULAURIER *lui montrant la lettre.*

Liſez. *Vivacité qui me paroît extrême.*

JULIE.

Je ſuis vive, il eſt vrai, je ne m'en cache pas.

DULAURIER.

Vous voyez que de moi votre pere fait cas;
Qu'il m'aime, me diſtingue, & qu'en toute maniere...

LEANDRE.

Vous méritez, Monſieur, ſa confiance entiere;
Sans compter les vertus qu'on voit briller en vous,
Comme d'être diſcret, ſobre, modeſte, doux,
D'effacer des valets la candeur ordinaire;

Vous avez des talens dignes qu'on vous revere.
Vous êtes grand Poëte.

JULIE.

Ah, je m'en réjoüis.

CLOE.

J'ai vû de lui vraiment des couplets fort jolis.

DULAURIER.

Madame...

CLOE.

Avec eſprit il tourne un Vau-de-ville.

DULAURIER.

J'ai ſept ou huit Pont-neufs que l'on priſe à la Ville.
Mais je ne fais plus rien déja depuis long tems;
L'eſprit ſe ſent du corps. Mes vers ſont languiſſans,
Quelquefois ſeulement je corrige, Madame,
Ceux que Valere fait pour vous prouver ſa flâme.

LEANDRE.

Sa flâme? Hem! L'entent-il?

JULIE.

C'eſt-à-dire, à preſent,
Que Monſieur Dulaurier eſt Auteur conſultant.

LEANDRE.

Lorſqu'à l'examiner votre regard s'applique,

Trouvez-vous pas qu'il a l'air grand, l'air poëtique.

DULAURIER.

Ah ! Finiſſez, Monſieur. Vous vous raillez de moi.

LEANDRE.

Je ſuis trop attentif à ce que je vous doi.

DULAURIER.

On ne ſe moque pas d'un homme de mon âge.

JULIE.

Nous! au grand Dulaurier faire un pareil outrage?
Ah ! nous reſpectons trop un Poëte divin,
Un ſage ſans défaut, s'il n'aimoit pas le vin.

DULAURIER.

Quand j'aimerois le vin, ce n'eſt pas votre affaire.
Les plus honnêtes gens en font leur ordinaire;
Et quoique vous diſiez, le vin le plus mouſſeux
De toute la Champagne, eſt bien moins dangereux,
Et dérange bien moins le cœur & la cervelle,
Que l'amour que l'on prend pour vous, Mademoiſelle.

JULIE.

Que dit-il ?

DULAURIER.

Oh ! Je dis en mots moins ambigus
Que vous gâtez monſieur, qu'on ne le connoît plus.

LEANDRE.

Maraut !

CLOE.

Vous meritez tous les deux ces repliques
En vous compromettant avec des domeſtiques,
Et les entretenant d'un air trop familier.

JULIE *à Cloé.*

Rentrons, Madame. Adieu, vieux pere Dulaurier.

(*elle lui tire la perruque en ſortant.*)

SCENE VI.

LEANDRE, DULAURIER.

LEANDRE.

JE ne ſçai qui me tient qu'avec ta propre canne...

DULAURIER.

Oh ! Si vous me frappez, je ferai, Dieu me damne,

Le récit de la choſe à Monſieur Liſimon,
De plus d'une maniere, & de toute façon...

LEANDRE.

Moi, je te donnerai mille coups d'étrivieres,
De plus d'une façon, de toutes les manieres,
Si ta bouche fertile en inſolens propos,
Jamais contre Julie oſe dire deux mots.

DULAURIER.

Ce que j'en dis, Monſieur, n'eſt pas pour vous déplaire;
Si je vous aimois moins, je ſerois moins ſincere.
On vous a toujours vû poli, ſage, prudent;
Et ſi vous n'êtes plus le même maintenant,
Je ſçai bien dans le fond à qui l'on doit s'en prendre.
C'eſt...

LEANDRE.

Pren garde, ou ma main ſur toi...

DULAURIER.

Daignez m'entendre.
C'eſt à votre valet, à ce gueux de Paſquin,
Que vous avez, Monſieur, mis dehors ce matin:
Loin de vous avertir avec art & ſageſſe,
Des fautes que fait faire une jeune maîtreſſe,
En valet petit maître il vous applaudiſſoit
Dans les petits écarts où l'amour vous jettoit.

Lorſqu'on eſt approché d'un ſerviteur fidele,
On ſe reſſent bien-tôt des effets de ſon zele;
Et les trois quarts du tems les domeſtiques ſont,
Tout bien conſideré, les maîtres ce qu'ils ſont.
Je n'oſe me citer ici par modeſtie:
Mais votre frere a pris un autre train de vie;
Depuis que j'en ai ſoin il n'eſt plus éventé.
On m'en fait compliment enfin de tout côté.
Il écoute parler; & lorſqu'on l'interroge...

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH! Monſieur, approchez, je faiſois votre éloge.
Je diſois à Monſieur que j'étois fort content,
Que l'on voyoit en vous un heureux changement,
Et que, grace à mes ſoins, devenant raiſonnable...

VALERE.

C'eſt bien à toi, vieux fat, que j'en ſuis redevable.

DULAURIER.

Vieux fat? Voilà deux mots qui vous coûteront cher,
Et je tiens là de quoi vous apprendre à parler.
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere
De la bonne ancre. Adieu. Vous verrez. Laiſſez faire.

SCENE VIII.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE *riant.*

IL le prend avec toi ſur un fort joli ton!

VALERE.

Le faquin! Fier d'avoir vieilli dans la maiſon,
Se prévaut du pouvoir que mon pere lui donne.
Ah! ſans cela, j'aurois étrillé ſa perſonne.
C'eſt un joug que mon cœur ne peut plus ſupporter;
Je l'ai dit à Damon que je viens de quitter.

LEANDRE.

Quoi! Damon eſt ici?

VALERE.

Non, mais il va s'y rendre.

Il eſt préſentement chez le frere d'Alcandre
Que je ſuis allé voir ce matin en chaſſant.

LEANDRE.

J'en ſuis, parbleu, j'en ſuis enchanté doublement.
Par lui je vais ſçavoir le ſuccès de l'affaire
Dont l'a chargé pour nous Alcandre avec mon pere.
Je me vois ſur le point d'être un homme important.
Si Damon réüſſit, que je ſerai content!
Qu'avec lui je vais rire & feſſer de Champagne!

VALERE.

Oui. Le grand ſérieux qui par tout l'accompagne
Promet de grands plaiſirs & beaucoup d'enjoûment!
Sur tout quand il verra l'extrême changement
Que l'air de la campagne a fait en vous, mon frere.

LEANDRE.

Ah! Je voi qu'il n'eſt pas connu de toi, Valere.
En partie avec lui tu ne t'es pas trouvé.
Avec les jeunes gens il a l'air reſervé:
Mais il eſt dans le fond très bonne compagnie,
Et fait pour les plaiſirs les plus doux de la vie.

Quand il connoît son monde, & qu'il est assorti,
C'est un homme enchanteur, d'un rien tirant parti;
Qui ranime un repas par cent traits agréables,
Et qui rassemble en lui tous les vices aimables;
D'ailleurs, essentiel, ami des plus ardens,
Plein d'esprit, & jamais aux dépens du bon sens;
Charmant dans le frivole, aigle dans les affaires,
Il a l'heureux talent d'allier les contraires;
Propre à tous les emplois, il n'est d'aucun état,
Et par délicatesse a quitté le rabat.

VALERE.

Mais ce portrait me charme, il faut que je vous prie
De lier avec lui, mon frere, une partie;
Je brûle de nous voir tous trois le verre en main.

LEANDRE.

Nous aurons, si tu veux, ce plaisir dès demain.

VALERE.

Taupe. Adieu.

LEANDRE.

Qui te presse?

VALERE.

Une affaire.

LEANDRE.

Demeure.

VALERE.

Non, non, Cloé m'attend.

LEANDRE.

Oh! J'ai tort. Voilà l'heure
A laquelle tu dois prendre d'elle leçon.
Vous vous feriez gronder, allez, petit garçon.

VALERE.

Finiſſez ce diſcours, car il m'impatiente.
Je ne veux pas ſur elle enfin qu'on me plaiſante.

LEANDRE.

Je vois ce qui te fâche, elle te gêne un peu.

VALERE.

Il eſt vrai, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu.
Elle a mille vertus, mais ſon humeur ſevere
Contraint ma liberté, choque mon caractere.
Pour lui plaire j'ai beau garder certains dehors,
Je ſens que dans le fond je fais de vains efforts.
Il faudra tôt ou tard que je rompe avec elle.
Et la ſageſſe enfin ne m'eſt pas naturelle.

LEANDRE.

A la tentation garde de ſuccomber,
Et ſonge que ton cœur ne pouvoit mieux tomber.
Il eſt certains momens que je te porte envie,
Et j'aimerois Cloé, ſi je n'aimois Julie;
A la vertu ſolide elle joint l'agrément.

VALERE.

Votre amour & le mien font mon étonnement;
Et je ne comprens pas quelle étoile ennemie,
Me fait aimer Cloé, vous attache à Julie :
Ce contraſte marqué qu'on voit dans nos humeurs,
A faire un choix contraire eût dû porter nos cœurs.
Gênés dans vos écarts, contraint dans ma ſageſſe,
Nous ſommes, vous & moi, ſage & fou par foibleſſe.

LEANDRE.

Je ſens combien Julie a ſur moi d'aſcendant,
Ma raiſon le combat, mais inutilement.
Dans tout ce qu'elle fait elle met tant de graces,
Que je me ſens forcé de marcher ſur ſes traces.
Entraîné malgré moi, j'y trouve tant d'appas,
Que j'aime mieux ſouvent m'égarer ſur ſes pas,
Et du bon ſens, pour elle, abandonner l'uſage,
Que de le reſpecter avec une plus ſage.
Nous y gagnons tous deux. Ton eſprit, tes écarts,
Demandoient une prude attentive aux égards,
Qui pût, mettant un frein à ta jeuneſſe ardente,
Sous le nom de maîtreſſe, être ta gouvernante.
C'eſt ce que dans Cloé tu trouves dans ce jour.
Et moi, j'avois beſoin de prendre de l'amour

Pour quelque jeune objet qui par ſa gentilleſſe
Egayât mon eſprit, déridât ma ſageſſe.
Telle eſt enfin Julie.

VALERE.

Oui, mais tout franchement,
Près d'elle votre eſprit s'égaye étrangement;
Il s'écarte par fois loin des bornes preſcrites.

LEANDRE.

Allons donc, mon cadet, vous paſſez les limites.
Vous-même, qui voulez me donner des leçons,
Nous profiterons plus avec elles: ſortons.
On ne prend les bons airs qu'en fréquentant les Dames,
Et pour former les gens, ma foi, vive les femmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLOE'.

CLOE'.

VOtre frere ſe perd, & ce que j'ai prédit,
Vous le voyez, Valere, aujourd'hui s'accomplit.
L'aveugle paſſion qu'il a pris pour Julie,
Porte inſenſiblement ſon ame à la folie.
Cette jeune perſonne enyvrant ſa raiſon,
Lui fait boire à longs traits un dangereux poiſon.
La ſcene du matin paſſée en votre abſence,
Prouve ſon changement & leur impertinence.
Il n'a pas fait ce pas pour reſter en chemin,
Et Julie, à coup ſûr, le menera grand train.
Telle eſt d'un premier choix l'importance infinie,
Qu'elle décide preſque, & pour toute la vie,

De la beauté qu'on aime, à votre âge sur-tout,
On prend facilement & l'esprit & le goût;
Et c'est à sa sagesse où bien à ses caprices,
Que vous devez souvent vos vertus où vos vices.

VALERE *d'un air contraint.*

Autant que je le puis, autant que je le dois,
Je sens tout mon bonheur & le prix de mon choix

CLOE'.

Ce que vous dites-là le pensez-vous dans l'ame?

VALERE.

En douter un instant, c'est m'offenser, Madame.

CLOE'.

Votre discours le dit, mais non pas votre ton;
Je vois que je vous lasse à force de Leçon.
Je vois que votre ardeur est par là refroidie,
Et que tant de morale, à la fin vous ennuïe.

VALERE *à part.*

Elle a quelque raison.

CLOE'.

Si sur vos actions
Je vous donne pourtant quelques instructions,
Croyez que c'est l'effet d'une amitié sincere,
Et non d'un sot orgueïl ou d'une humeur austere.

VALERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convaincu,
J'ai suivi vos conseils autant que je l'ai pû.

SCENE II.

LEANDRE, VALERE, CLOE'.

LEANDRE.

VOus voilà seule à seul. Je vous trouble peut-être.

CLOE'.

Non, Monsieur, de rester vous êtes fort la maître.

LEANDRE.

J'envie, à dire vrai, son bonheur dans ce jour,
Et je crois voir Venus entretenir l'Amour ;
L'instruire tendrement ; lui montrer l'art de plaire :
Mais vous ne dites mot, ni le fils ni la mere ?
(*à Valere.*)
Tu fais le langoureux ? Allons, anime-toi.
Tu ne t'y prens pas bien. Tien, tien, regarde-moi.
Attaque-moi d'abord la place en militaire,
Prens des airs meurtriers comme tu me vois faire.
Vois-tu cette mine, hem ! Ce souris, ce regard
Capable de percer un cœur de part en part ?
Ce dernier est traître !

VALERE.

Oüi, sûrement des plus traîtres;
C'est à faire jetter l'Amant par les fenêtres.

LEANDRE *baisant Cloé.*

Puis saisissant la main, on prend d'un air courbé,
Un baiser.... Celui-là, je le tiens d'un Abbé.

CLOE' *d'un air severe.*

Mais, Monsieur....

LEANDRE.

Excusez, c'est à la militaire,
Madame, & seulement pour instruire mon frere.

VALERE.

Cela ne vous va point, vous avez l'air gêné;
Pour la folie, on voit que vous n'êtes point né.

CLOE'.

Prenez garde à la fin, la chose est sérieuse.
Craignez l'impertinence, elle est contagieuse.

LEANDRE.

Si vous donnez ce nom, Madame, à l'enjoüement,
A cette liberté qui produit l'agrément
Dont nous avons parlé tantôt avec Julie,
De m'en voir entiché, j'ai l'ame très ravie,
L'impertinence....

VALERE.

Oüi, mais, vous vous trompez au choix,

Car il en eſt plus d'une, & j'en citerai trois.
Celle des Gens d'épée, & c'eſt la ſéduiſante :
Pour celle des Abbés, elle eſt affadiſſante :
Mais la pire des trois, ſi vous me conſultez,
C'eſt celle du Robin dont vous vous reſſentez.

LEANDRE.

Mais je crois que ſur moi tu veux tirer, mon frere ?

CLOE.

Nous vous laiſſons, Monſieur....

VALERE.

C'eſt à la Militaire,

SCENE III.

LEANDRE *ſeul.*

DAns ſa plaiſanterie, il eſt outré pourtant ;
Je n'ai pas la fadeur que l'on reproche tant !
A nos jeunes Robins, turlupins incommodes,
Peu verſés dans les loix, & profonds dans les modes,
Grands Juges de Théâtre, amoureux du nouveau,
Célébres au foyer, inconnus au Barreau.
Mais, aveugle en ce point, peut-être je me flatte.
Sans s'en apperçevoir, tous les jours on ſe gâte.

Mon frere pourroit bien n'avoir pas tout le tort;
Et dans le fond du cœur, je ſens certain remord..
Vain ſcrupule, après tout! Je ſuis jeune, & d'un âge,
Où c'eſt preſque un défaut de paroître trop ſage.
On doit me pardonner de prendre un peu l'eſſor,
Je puis bien être fou deux ou trois ans encor.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

MOnſieur, je ſuis charmé, mais plus qu'on ne peut dire,
Tout va le mieux du monde, & pour vous en inſtruire,
J'arrive exprès,

LEANDRE.

C'eſt toi, cher Damon de mon cœur,
Comment te portes-tu? Je ſuis ton ſerviteur.

DAMON *à part.*

Comment te portes tu? La fraſe eſt admirable!
Ce qu'on m'a dit de lui, me paroît véritable.

(*à Leandre.*)

Alcandre enfin....

LEANDRE.

Di moi, ſi l'amour par hazard,
A ton voyage auſſi n'a pas un peu de part?
Viens-tu voir la Marquiſe? Elle eſt notre voiſine,
Où plûtôt entre-nous, n'eſt-ce pas ſa Couſine?

DAMON.

Il eſt bien queſtion de cela?

LEANDRE.

Cependant,
Chez elle on vous a vû vous rendre aſſiduëment,
Et l'on ſçait....

DAMON.

Oüi, l'on ſçait que l'eſtime & le zéle....

LEANDRE.

De ce zéle vraiment tu donnois à la belle
Une preuve.... ce ſoir.... là.... que je vous ſurpris,
Sous un berceau de fleurs non chalamment aſſis;
Dans ces heureux momens l'un & l'autre interdits;
Exprimant tout l'amour.... Ah! fripon tu rougis?

DAMON.

Je rougis, il eſt vrai, s'il faut que je m'explique,

Mais c'eſt le tems mal pris, non le trait qui me picque,
J'en rirois le premier dans une autre ſaiſon,
Je ſçaurois vous répondre & ſur le même ton.
Mais lorſqu'auprès de vous votre interêt m'appelle,
Que je viens vous parler d'affaire eſſentielle,
Vous faites l'agréable & le mauvais plaiſant,
Raillant mal-à-propos & même fadement;
De tous les procedez c'eſt le moins ſupportable,
Et qui doit révolter tout eſprit raiſonnable,

LEANDRE.

Je n'y prenois pas garde, en vérité, pardon.
Parlons de notre affaire. Eh bien, mon cher Damon,
Avons-nous obtenu cette Place importante?

DAMON.

Oüi Tout en même tems, répond à votre attente.
Alcandre & ſes amis ont tant fait, qu'en ce jour,
Vous êtes ſûr d'avoir l'agrément de la Cour,

LEANDRE.

Que ne vous dois-je pas! pour la bonne nouvelle....

DAMON.

Pour votre bien faicteur, reſervez ce grand zéle,
Je dois de ce détail lui rendre compte à lui.

Vous viendrez avec moi.

LEANDRE.

Non pas pour aujourd'hui.

DAMON.

Mais rien n'eſt plus preſſant.

LEANDRE.

J'y ſuis fort inutile.
D'ailleurs il eſt ici, grave comme à la Ville.
Avec ſa politique, il m'ennuye à la mort,
Il eſt toûjours guindé, ſerieux.

DAMON.

Il a tort.
Il devroit avec vous ſe rendre plus aimable ;
Il faut l'en avertir. Quel travers effroyable !
Je ne puis m'empêcher d'éclater à la fin,
De m'impatienter avez-vous fait deſſein ?
Je ne vous connois plus à ces extravagances,
Et voilà la valeur de trois impertinences.

LEANDRE.

C'eſt par ſincerité que je te parle ainſi,

DAMON.

Et par ſincerité, je dois vous dire auſſi,
Qu'il ne vous convient pas, jeune comme vous êtes,
De tutoyer toûjours les gens comme vous faites.
Quittez des airs ſi faux. Ils vous échaperoient,

Avec d'autres, Monsieur, qui s'en offenseroient;
C'est oublier d'ailleurs ce que vous allez être,
La dignité du rang où vous devez paroître.
Mais vous gardiez, n'étant que simple Magistrat
Beaucoup mieux les dehors & l'air de votre état.

LEANDRE.

On doit à la campagne avoir plus d'indulgence,
Je ferois à Paris plus sur la bienséance.

DAMON.

Il est certains égards qu'on a tort de braver,
En tous tems, en tous lieux, on doit les observer.

LEANDRE.

Pour moi, dès que je suis dans un endroit champêtre,
Je suis d'une gayté.... dont je ne suis pas maître,

DAMON.

En ce cas-là partez. Cet air ne vous vaut rien.

LEANDRE.

Et pourquoi?

DAMON.

C'est, Monsieur, souvenez-vous en bien,
Qu'à Paris, vous avez la raison en partage,
Et que vous la perdez en restant au Village.

SCENE V.

LEANDRE, DAMON, MELITE.

MELITE *à Damon.*

AH! Bonjour, notre ami!

DAMON.

Je vous fais compliment,
Madame; vous avez un visage charmant.

LEANDRE.

Pour moi depuis tantôt je vous trouve embelie.
Mais felicitez-moi, Madame, je vous prie;
Ce méchant homme-là, le croiriez-vous? D'honneur,
Est venu m'annoncer ma prochaine grandeur.
La Cour va me charger d'importantes affaires;
Elle fait grace à l'âge en faveur des lumieres.

MELITE *à Damon.*

Son pere, dites-moi, ne vient-il pas nous voir?

DAMON.

Madame, incessamment.

LEANDRE.

Peut-être dès ce soir.

Car il eſt amoureux.

MELITE.

Et de qui ?

LEANDRE.

De vous même.
Je ſuis ſon confident, & je ſçai qu'il vous aime.

MELITE.

Mais vous prenez, Monſieur, certaines libertés,
Qui ne conviennent pas, & vous vous vous écartez....

LEANDRE.

Madame....

MELITE.

A vous parler ſans nulle flatterie,
Vous changez tous les jours auſſi-bien que Julie,
(*Se tournant vers Damon.*)
Ils ſe gâtent tous deux.

SCENE VI.

LEANDRE, DAMON, MELITE, JULIE.

DAMON *sans voir Julie.*

IL est vrai, je crains bien....

JULIE.

Vous êtes bien heureux, vous qui ne risquez rien.

DAMON.

Ah! C'est un guet à pend. Pardon, Mademoiselle,
Pourquoi, contre les gens vous mettre en sentinelle,

JULIE.

Pour n'être plus Abbé, vous n'en valez pas mieux,

LEANDRE *à Melite.*

Ah! C'étoit en rabat un fripon dangereux!
En Public retenu; mais hardi tête à tête,
Des plus fieres beautés il faisoit la Conquête;
Et par tout estimé sans être regulier,
Portoit sous l'habit court le cœur d'un Officier,

MELITE.

Epargnez vos amis, vous êtes trop cauſtique.

DAMON.

Vous vous applaudiſſez de ce trait ſatirique;
Mais, Madame, veut bien que je vous diſe ici,
Que rien n'eſt plus aiſé que de railler ainſi;
Et vous devez ſçavoir qu'un trait ne coûte guére,
A qui veut ſe donner une libre carriere:
Quand c'eſt contre quelqu'un la matiere fournit.
Et dès qu'il dit du mal, un ſot a de l'eſprit;
C'eſt, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte:
D'en avoir à ce prix un honnête homme a honte.

JULIE.

Eh! fi, Monſieur, eh! fi, vous faites le Pédant.

DAMON.

J'en ſuis faché. Monſieur m'y force à tout moment.

JULIE.

Moi, dans vos ſentimens je vous trouve gothique:
C'eſt le ton du grand monde, il faut être cauſtique.

MELITE.

Taiſez-vous. Ce n'eſt pas à vous à raiſonner,
Je vous quitte, pardon. J'ai quelque ordre à donner,

DAMON.

Point de façon, je ſuis ami de la famille,

MELITE.

Leandre, donnez-moi la main, & vous, ma fille.
Gardez vous de ſortir ſans ma permiſſion.

JULIE.

Ah! Je brûle déja de quitter la maiſon.

SCENE VII.

DAMON, JULIE.

JULIE *à part.*

IL faut premierement que je m'en débarraſſe,
(*à Damon.*)
Je voudrois bien, Monſieur, vous prier d'une grace.

DAMON.

De quoi?

JULIE.

C'eſt, s'il vous plaît d'aller vous promener,

Car, je veux être seule, & vous m'allez gêner,

DAMON.

Quand vous priez les gens, c'est de si bonne grace,
Qu'on ne peut refuser. Je vous quitte la place.

SCENE VIII.

JULIE *seule tirant une lettre.*

JE suis libre. Voyons notre letttre à present,
Je n'ai depuis tantôt pû trouver un instant.

(*Elle lit le dessus.*)

Je suis impatiente.... *à Madame Melite....*
Bon, c'est là le Billet que je veux. Ouvrons vîte.
Diantre! J'ai déchiré tout l'endroit du cachet,
Continuons toûjours, & lisons le poulet.

(*Elle lit la lettre.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle....
Ah! Voilà qui promet du touchant & du tendre.
Je voudrois, pour en rire, avoir ici Léandre.
Je le vois.

SCENE IX

LEANDRE, JULIE.

JULIE *appellant Leandre & lui faisant signe du doigt.*

ST, St, St, venez, approchez-vous,
Je veux vous régaler.

LEANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LEANDRE.

Par ma foi, c'est de lui; voilà son caractere.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Du Laurier l'a laissé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramassé.
Mais, voïons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

LEANDRE.

Je brûle, ma charmante,
Comme il se passionne! Oh, ce début m'enchante.

JULIE.

Monsieur, n'est-il pas vrai, que cela fend le cœur?
Ecoutez, écoutez. Voici bien le meilleur.

(*Elle continuë.*)

J'ai mille choses à vous dire, que je vous ai déja dites; mais qu'il faut que vous écoutiez une fois serieusement. Vous sçavez que je vous ai aimée avant votre mariage, que mon amour ne s'est jamais démenti un seul instant, & que vingt ans ne l'ont pas ralenti.

Ah! Cela fait trembler. Quelle constance horrible!

LEANDRE.

Qui l'eût crû, que mon pere eût le cœur si sensible?
C'est-là ce qu'on appelle un héros de Roman.

JULIE.

En tient-il le papa? Pour ma chere maman
Ce billet est divin; j'en veux tirer copie.

LEANDRE.

Oüi-da..... Mais, vertubleu, vous avez tort, Julie.

D'avoir décacheté le billet que voilà ;
La ſuite en eſt à craindre, on s'en aperçevra.

JULIE.

Ne ſongeons maintenant qu'au plaiſir qu'il nous cauſe,
Puis nous remedirons, s'il ſe peut à la choſe,

(*Elle pourſuit.*)

Vous n'avez rien à m'oppoſer, notre âge eſt ſortable, auſſi-bien que nos inclinations. Vous avez trente ans, & j'en ai quarante.

LEANDRE.

Vous vous en dérobez, mon pere, plus de dix.

JULIE.

Il fait grace à ma mere au moins de cinq ou ſix,

(*Elle reprend.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flâme?

LEANDRE.

Tu Dieu, qu'il eſt preſſant!

JULIE.

Que tardez-vous, Madame,
A faire mon bonheur en couronnant ma flâme?
Mais rien n'eſt ſi charmant que ces paroles-là!
On croiroit qu'elles ſont d'un nouvel Opera.

SCENE X.

LEANDRE, JULIE, DU LAURIER.

DU LAURIER *entrant en homme qui cherche.*

J'Ai beau courir, chercher.... Mais Julie & Leandre,
Liſent ſeuls une lettre. Approchons pour entendre.

JULIE.

Achevons au plûtôt de lire le poulet.

(*Elle lit*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flâme? J'irai vous en preſſer au plûtôt. LISIMON.

DU LAURIER.

Je n'en puis plus douter, & voilà mon billet.

(*à Julie.*)

Que vois-je! Malheureux, que venez-vous de faire?
Décacheter & lire un billet de ſon pere,
Ecrit à votre mere, & dont je ſuis chargé!
Où ſommes nous? ô tems! ô mœurs! tout eſt changé.

JULIE.

Mais, Monsieur du Laurier....

DU LAURIER.

Aïant surpris mon zéle,
Vous me l'aurez tantôt volé, Mademoiselle,
Dérober un dépôt! Le crime est des plus grands.
C'est aller... c'est aller contre le droits des gens.

JULIE.

Mais, vieux fou, le billet que nous venons de lire,
N'est point du tout celui que vous prétendez dire.

DU LAURIER.

A d'autres! ce billet est signé, LISIMON.

LEANDRE.

On doit en être crû; quand on vous dit que non.

DU LAURIER.

Oh! J'en crois mon oreille, & je vais au plus vîte
M'en plaindre & conter tout à Madame Melite.
Ce sont des procedés indignes.

LEANDRE.

Alte-là.

JULIE *lui presentant le billet.*

Pour un mauvais billet, que de bruit! Le voilà.

DU LAURIER.

Moi, dans l'état qu'il est, je ne veux pas le prendre;

Ainſi décacheté, le moïen de le rendre ?

LEANDRE.

Il faut le ſupprimer.

DU LAURIER.

Je ſuis votre valet.

LEANDRE.

Si tu parles, maraut, jamais de ce billet,
Je t'aſſomme !

JULIE.

Il ne faut lui couper qu'une oreille,
S'il dit rien.

DU LAURIER.

Grand merci. La grace eſt ſans pareille.

JULIE *à Leandre.*

Sortons vîte. Venez chez Hortenſe un moment.

SCENE XI.

DU LAURIER *seul.*

MOi, j'attens pour parler, son pere seulement,
Et je leur ferai voir dans cette conjoncture,
Que du Laurier est ferme, & qu'il fuit l'imposture.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, JULIE.

LEANDRE.

AVec quelque raiſon votre mere eſt fâchée;
Nous en avons trop fait, & la lettre lâchée....

JULIE.

Que les parens ſont ſots avec leur ſérieux!
On ne peut un moment badiner avec eux.
Je vais ſur ce ſujet être plus circonſpecte,
Le foible de ma mere eſt que je la reſpecte.

LEANDRE.

A-t'elle tout le tort? Parlons de bonne foi;
N'étoit-ce pas aſſez d'en rire vous & moi,
Et devions-nous, Julie, avoir tant d'imprudence,
Que d'en railler partout & même en ſa preſence?

JULIE.

Allez-vous là-dessus me faire un long sermon,
Et m'ennuïer, Monsieur, à force de raison ?

SCENE II.

LEANDRE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE sors d'une maison où l'on m'a fait entendre,
Des choses que de vous je suis fâché d'apprendre.
Je viens pour vous en faire un reproche à tous deux :

JULIE.

Mais, c'est une gageure ! & chacun en ces lieux,
Viendra....

DAMON.

Mademoiselle, il n'est pas tems de rire,
La chose est sérieuse, & je dois vous la dire :
Tout le monde est ici contre vous déchaîné.
A votre égard, Monsieur, je demeure étonné ;
Vous allez contre vous indisposer Alcandre,
Dans le tems que de lui vous devez tout attendre,
Et vous venez de rompre en visiere aujourd'hui,

A des gens pleins d'honneur qui viennent avec lui ;
Vous riez à leur nés, entraîné par Julie,
Et fort impoliment leur fauſſez compagnie ;
Enſuite vous ſortez, vous allez chez les gens ;
Plaiſanter là-deſſus, & rire à leurs dépens :
Vous étendez vos traits juſques ſur votre pere.
(*en montrant Julie.*)
D'un prétendu billet qu'il écrit à ſa mere,
Vous montrez la copie & vous allez compter ;
L'Hiſtoire de ſa flâme à qui veut l'écouter.
Qu'il eſt honteux pour vous, qu'il eſt doux pour Valere,
Qu'on vous voye effaçer tout ce qu'il a pû faire !
Si votre pere vient à ſçavoir tout cela,
Songez-vous bien alors quel éclat il fera ?
De ſon juſte courroux vous avez tout à craindre ;
Et ſerez malheureux, Monſieur, ſans être à plaindre.

LEANDRE.

Il ſuffit, je ſerai plus prudent déſormais.

JULIE.

Ce n'eſt qu'un badinage ; & tout ces petits traits...

DAMON.

Pour reſter dans l'erreur vous êtes trop aimable ;
Et moi, pour vous tromper, je ſuis trop véritable.

Vous avez le cœur noble & le naturel bon;
Mais vous êtes trop vive, & manquez de raiſon.
Vous bravez les égards, ſans être au fond méchante.
Si Leandre arrêtant votre ardeur imprudente,
De vous ſervir de guide avoit la fermeté,
Il tourneroit à bien cette vivacité;
Son amour, par dégrés vous rendroit raiſonnable,
Et vous ſeriez alors une fille adorable.
Mais ſoit malgré lui-même, ou par contagion,
Il laiſſe auprès de vous endormir ſa raiſon.
Vos graces par malheur ont l'art de le ſéduire,
Il ſe laiſſe mener, au lieu de vous conduire.

JULIE.

Que voulez-vous donc dire avec cet entretien?
Si je mene Monſieur, je le mene fort bien.

DAMON.

Vous le menez très-mal; ſoit dit ſans vous déplaire,
Il devient, grace à vous, tel qu'on a vû ſon frere.
Vous le précipitez dans vos égaremens;
Et l'on eſt ſi choqué de vos traits imprudens,
Qu'afin qu'aucun des deux aujourd'hui ne l'ignore,
Du nom d'impertinens par tout on vous honore.

JULIE.

Nous sommes d'âge à l'être, & le mal n'est pas grand.

LEANDRE.

Mais le monde se trompe, & dans son jugement....

DAMON.

Vous vous trompez vous-même, & dans l'impertinence,
On va toûjours, Monsieur, plus loin que l'on ne pense;
C'est un terrein glissant, & qui trompe d'abord;
Aisément on y tombe, avec peine on en sort;
Et dès qu'on est plongé dans cette bourbe épaisse,
On prend pour enjoûment, on prend pour gentillesse,
Et pour des traits d'esprit, des écarts de bon sens,
Et d'un cerveau brûlé les délires fréquens.

LEANDRE.

Ce discours est sensé. Mais on peut être sage....

JULIE.

Ce discours, ce discours n'est qu'un pur radotage,

DAMON.

Le pis est....

JULIE.

Le pis eſt qu'on peut avec raiſon,
Vous appliquer, Monſieur, votre comparaiſon,
Mais, de tous ces propos, pourquoi me mettre en peine ?
Sçai-je pas qu'il radote une fois la ſemaine ?
C'eſt aujourd'hui le jour.

DAMON.

Ç'en eſt trop, je ſuis las!
De prêcher la raiſon à qui ne l'entend pas.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LEANDRE, JULIE.

LEANDRE.

DAmon ſort tout fâché. J'ai regret qu'il nous quitte;
Je crois qu'il a raiſon; car enfin je médite....

JULIE.

Tant pis, vous avez tort, Monſieur, de méditer.

LEANDRE.

On doit....

JULIE.

On doit me croire & ne pas l'écouter.

LEANDRE.

Mais il faut consulter quelquefois dans la vie,
La raison, le bon sens.

JULIE.

Fi, le bon sens ennuïe,
Vous même qui plaisez par mille traits saillans,
Vous n'avez de l'esprit que faute de bon sens.

LEANDRE.

Souffrez du moins, souffrez que je vous represente....

JULIE.

Moi, je ne souffre rien.

LEANDRE.

Vous êtes étonnante!

JULIE.

Et vous l'êtes bien plus avec votre raison.
C'est peu de vous livrer à la réflexion,
De m'en empoisonner vous avez la malice.
Et vous m'aimez, Monsieur?

LEANDRE.

Quelle est votre injustice!
Non, on n'aima jamais avec plus de transport;
Cette même raison qui vous choque si fort,
Elle a beau m'éclairer, pour vous plaire, Julie,
A chaque heure du jour je vous la sacrifie.
Instruit de mes devoirs, pour vous seule j'en sors,

Et vous imite en tout, malgré tous mes remords.

JULIE.

Et moi, Monſieur, malgré votre air mélancolique,
Malgré l'ennui qu'il porte, & qu'il me communique,
Et malgré cent diſcours propres à m'aſſommer,
Je vous ſouffre, & ſuis foible aſſez pour vous aimer.

SCENE IV.

LEANDRE, JULIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnſieur Reiter eſt-là, Monſieur, qui vous demande.

JULIE.

Je ſuis! C'eſt le parent de la Dame Allemande.

LEANDRE *à Julie.*

(*à la Fleur.*)

Attendez. Va, di lui....

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que je dirai?

LEANDRE.

LEANDRE.

Que je n'ai pas le tems, que je le manderai.

LA FLEUR.

Je ne lui ferai pas de réponſe ſemblable;
Je le connois, Monſieur, il eſt brutal en diable.

LEANDRE.

Qu'il entre donc.

JULIE.

Parlez à cet homme, d'un ton,
Qu'il ne remette plus le pié dans la maiſon.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LEANDRE, MONSIEUR REITER, LA FLEUR.

LEANDRE *à part.*

Il faut rompre avec lui d'une façon polie.

(*haut.*)

Un fauteuil à Monſieur. Seyez-vous je vous prie.

(*la Fleur tire un fauteüil & puis ſort.*)

M. REITER.

Ah! C'eſt être civil trop exceſſivement;
Comme un bon Etranger traitez-moi franchement.

LEANDRE *d'un air important.*

On ſçait trop....

M. REITER.

Entre nous, la meilleure maniere,
Eſt toujours la plus ronde & la plus familiere.

LEANDRE.

On ſçait ce qu'on vous doit ; & quand j'agis ainſi....

M. REITER.

Pour vos amis, Monſir, vous êtes trop poli,
Et vous ne l'êtes pas aſſez envers les Dames ;
Moi, plus groſſier que vous, reſpecter mieux les femmes.

LEANDRE *d'un air de Seigneur.*

Expliquez-vous, de grace, & daignez être aſſis.

M. REITER.

Moi, me trouver fort bien, Monſir, comme je ſuis :
Cette civilité dont vous m'êtes prodigue,
Je vous l'ai déja dit, me choque & me fatigue ;
Ces petits airs Seigneurs n'être pas de mon goût.
Ne me protegez point.

LEANDRE.

Eh bien ! Parlons debout,
Parlons. Puis-je vous être utile à quelque choſe?
De ce qui vous amene, apprennez moi la cauſe :

Mais, Monsieur, dépêchons, je suis pressé du tems.

M. REITER.

Pour ménager, Monsir, vos précieux momens,
Sçachez donc que je viens vous faire ici reproche,
D'avoir si mal reçû ma parente très-proche.
D'une Dame comme elle on ne rit pas au né,
Elle en est très-choquée, & moi très-étonné;
C'est manquer grandement à cette politesse,
Dont vous faites parade, & qu'en France on professe;
On ne doit pas quitter si brusquement les gens.
Ce façon-là d'agir est des plus insultans.
Si vous voulez, Monsir, que notre amitié dure,
Il faut pour réparer une pareille injure,
Venir chez ma parente avec moi maintenant,
Lui faire là-dessus un petit compliment.

LEANDRE *en le contre-faisant.*

Un petit compliment? La mode en est passée;
D'ailleurs, votre parente a tort d'être offensée,
Et s'il m'est échapé de rire ce matin,
C'étoit de souvenir, & sans aucun dessein.

M. REITER.

Vous regardiez alors Madame la Baronne,
Et dans le même tems la petite personne,

Près de qui vous étiez, faiſoit de grands éclats;
Et la contre-faiſoit en vous parlant tout bas.

LEANDRE.

Eh bien! Monſieur Reiter, quand nous aurions ri d'elle;
Faudroit-il pour cela m'en faire une querelle?

M. REITER.

Comment! Vous inſulter par un rire indiſcret,
Ma Couſine germaine, & moi reſter muet?

LEANDRE.

Ma Couſine germaine! Oh! le plaiſant ſcrupule!
Fût-elle votre ſœur, dès qu'elle eſt ridicule,
Au lieu de vous piquer d'être ſon Chevalier,
Vous devez au contraire en railler le premier.
Afin qu'à cet égard vous n'ayiez rien à dire,
De tous les miens, Monſieur, je vous permets de rire,
Car j'ai, graces au Ciel, tout un tas de parens,
Les plus originaux & les plus plates gens;
N'en épargnez aucuns, mettez-les tous en piéces,
Couſines & Couſins, Oncles, Tantes & Niéces;
Je veux non-ſeulement vous les abandonner,
Mais vous aider encor, moi-même à les berner.

M. REITER.

Et m'abandonnez-vous, ainſi que vos parentes,
Vos Maîtreſſes, Monſir, qui ſont impertinentes,
Qui cauſent entre nous cet petits démêlez ?

LEANDRE.

Qui ſont-elles, Monſieur, ces Maîtreſſes ? parlez.

M. REITER.

Et c'eſt, ſans la nommer, la petite Julie.

LEANDRE.

Arrêtez. Sur ce point j'entens peu raillerie.

M. REITER.

Vous vous croïez permis de rire impunément
D'une Dame eſtimable, & dont je ſuis parent,
Et vous trouve mauvais, quand on appelle enſuite,
Un enfant ſans raiſon, du nom qu'elle mérite ?
Si vous, Monſir, en France, avez de ces façons,
Oh ! Par la ventre ! moi, vous donner des Leçons.

LEANDRE.

Vous ?

M. REITER.

Oüi, Reiter, Reiter, vous apprendroit à vivre,
Si vous être....

LEANDRE.

Sortez, je suis prêt à vous suivre.

M. REITER.

Vous, échappé de Robbe attaquer mon valeur?

LEANDRE.

Quelque état qu'il professe, un François a du cœur.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE *seule.*

IL faut qu'à Dulaurier on ait surpris la lettre,
Que je sçai qu'en main propre il devoit me remettre.
Je soupçonne une chose, il faut la pénetrer.
Je veux sçavoir de lui... Mais je le vois entrer.

SCENE II.

MELITE, DULAURIER.

DULAURIER *d'un air effaré.*

LEandre!...

MELITE.

Eh bien?

DULAURIER.

Se bat, Madame!

MELITE.

Eſt-il poſſible?

DULAURIER.

Ah! Moi-même j'ai vû ce ſpectacle terrible!
J'ai vû briller de loin les flamberges en l'air!
Il s'égorge, vous dis-je, avec monſieur Reiter.

MELITE.

Ah! Quel malheur affreux!

DULAURIER.

Sans tarder davantage,
Je vais chercher Damon pour arrêter leur rage.
Je ſens que les momens ſont précieux.

MELITE.

Oui. Va,
S'il en eſt tems encor, il les ſéparera.

SCENE III.

MELITE *ſeule, ſe laiſſant aller ſur un fauteüil.*

JE me meurs! Je n'en puis plus, j'expire.

SCENE IV.

MELITE, CLOE.

MELITE.

AH! Cloé, vous voilà. Que venez-vous me dire?
Leandre eſt-il vivant, ou Leandre eſt-il mort?
Ah! Si vous le ſçavez, apprenez-moi ſon ſort.
Tous mes ſens ſont ſaiſis d'une frayeur mortelle.
Parlez.

CLOE.

Je n'en ſçai pas encore de nouvelle.
Le malheur, comme vous, m'afflige au dernier point:
Mais je l'appréhendois, il ne me ſurprend point.

MELITE.

Eh! Qui pouvoit prévoir cette ſuite cruelle,
Et qu'ils s'égorgeroient pour une bagatelle?
Je ſuis au déſeſpoir! Je crains tout pour ſes jours.
Damon arrivera trop tard à ſon ſecours.

SCENE V.

MELITE, CLOE', VALERE.

VALERE.

TRiomphe ! Honneur, victoire. Ah ! Mesdames, mon frere
Vient de faire un exploit digne d'un Mousquetaire.
Il s'est contre Reiter battu très-vaillamment,
On les a séparés dans ce même moment.

MELITE.

Ah ! Je respire enfin. Vous me rendez la vie.

CLOE'.

Le combat détourné me console en partie.

MELITE.

Il est bon d'étouffer cette affaire en naissant,
Et j'y vais travailler très-serieusement.

SCENE VI.

CLOE', VALERE.

VALERE.

MOi, dans ce qu'il a fait j'approuve fort mon frere;
J'en ſuis preſque jaloux.

CLOE'.

Vous avez tort, Valere.
Vous devez le blâmer au lieu de l'applaudir;
Et vous parlez ainſi, faute d'approfondir.
Cette affaire eſt pour lui cruelle, épouvantable.
De ſe l'être attirée il n'eſt pas excuſable.
Voilà le précipice où ſa maîtreſſe enfin
Imperceptiblement l'a conduit par la main;
Et vous verrez dans peu, par une ſuite affreuſe,
Combien l'impertinence eſt en ſoi dangereuſe.

SCENE VII.

VALERE, CLOE', JULIE.

JULIE.

JE ne voi point Leandre, où s'eſt-il donc caché?
Pour le feliciter je l'ai partout cherché.
Je brûle...

CLOE'.

Vous venez d'illuſtrer ſa mémoire.
Il vous revient au moins la moitié de la gloire:
Il n'auroit pas, ſans vous, exercé ſa valeur.

JULIE.

Vous croyez m'offenſer, vous me faites honneur.
Vous avez vos talens, & j'ai mes avantages.
Je forme des Heros, ſi vous formez des Sages.

CLOE'.

On eſt prêt de vous croire, ou du moins ébloüi.
Mais Leandre paroît, je vous laiſſe avec lui.

SCENE VIII.

LEANDRE, VALERE, JULIE.

JULIE *à Léandre.*

AH! Je vous attendois avec impatience.
Venez qu'on vous embraſſe, & qu'on vous récompenſe.

LEANDRE *embraſſant Julie.*

Un tel prix m'eſt bien doux.

VALERE.

Après votre haut fait,
Vous meritez, Monſieur, d'arborer le plumet.

LEANDRE.

Plus que vous ne penſez cet éloge me flate.

VALERE.

Mon frere, ſouffrez donc qu'ici ma joye éclate.

JULIE.

Une action ſi belle augmente de moitié
Mon eſtime pour vous & ma vive amitié.
J'aime les braves gens plus qu'on ne ſçauroit dire;
Les armes ont ſur tout un charme qui m'attire,
Si de naître garçon j'avois eu le bonheur,

J'aurois été d'épée, & vive ſur l'honneur.
J'aurois ſçu me tirer joliment d'une affaire ;
Je ſuis à redouter, ſur tout dans ma colere.

LEANDRE.

Il eſt vrai, vous avez le regard meurtrier,
On ſe défendroit mal contre un tel Cavalier.

JULIE.

Mais dans mon genre auſſi je me ſuis ſignalée.
Madame la Baronne, ah ! je l'ai regalée !
Je l'ai dans mon chemin trouvée au même inſtant,
Que vous meniez Monſieur Reiter tambour battant.
Elle venoit alors de ſe plaindre à ma mere,
De ce que nous oſions tous deux la contrefaire.
Je l'ai ſçu relever là-deſſus comme il faut.
Elle a voulu d'abord me parler d'un ton haut :
Mais ſur elle bientôt j'ai ſaiſi l'avantage
Au point qu'elle étoufoit & bégayoit de rage.
Il faut qu'un dernier trait couronne nos exploits.
Ecoutez, mes amis, tenons conſeil tous trois.
Je veux à notre gloire aſſocier Valere.

VALERE.

C'eſt trop d'honneur, vraiment, que vous me voulez faire.

JULIE.

Meſſieurs, la place eſt priſe, il faut la ſaccager.

LEANDRE.

Me voilà prêt à tout. Je brave le danger.

JULIE.

Imaginons enſemble une piece ſanglante
Pour achever Reiter, & ſur tout ſa parente.
Cherchons tous.

VALERE.

Je n'ai pas d'imagination.

LEANDRE.

Je me charge, pour moi, de l'execution.

JULIE.

Attendez, d'un beau feu mon ame eſt poſſedée.
Il me vient tout-à-coup une excellente idée.
Faites-moi tous les deux des couplets bien mordans,
Mais des couplets à mettre au déſeſpoir nos gens;
Que ſans perdre un moment chacun de vous y rêve:
Il faut que de douleur notre Baronne en crêve.

LEANDRE.

De mon frere, morbleu, que n'ai-je le talent!
La Baronne ſeroit chanſonnée à l'inſtant.

JULIE.

Verſifions, courage, allons, mon cher Valere,
La palme vous attend au bout de la carriere.

VALERE.

Bon!

JULIE.

Vîte, rimez donc.

VALERE.

Je ne puis pas, d'honneur.

JULIE.

Vous voulez qu'on vous prie?

LEANDRE.

Allons, tu fais l'Auteur.

VALERE.

Si j'étois découvert.

JULIE.

Vous êtes ridicule.

LEANDRE.

Oh! Parbleu pour t'ôter jusqu'au moindre scrupule,
Nous répandrons le bruit qu'ils sont de Dulaurier.

JULIE.

C'est bien dit. Sous son nom il faut les publier.

VALERE.

Contre ce dernier trait je ne puis me défendre,
Et par mon foible enfin vous venez de me prendre.
Je trouve le moyen de me venger de lui,

Je veux que ſur ſon dos tout retombe aujourd'hui.

LEANDRE.

Cours vîte y travailler.

VALERE.

Oui, je ſors pour les faire.
Dans deux tours de jardin vous aurez votre affaire.

SCENE IX.

LEANDRE, JULIE.

JULIE.

DE les deſeſperer je me fais un plaiſir.

LEANDRE.

Et moi, de vous aider à vous bien réjoüir.

JULIE.

De voir nos couplets faits je ſuis impatiente.
Je veux ſous leur fenêtre, oui, je veux qu'on les chante.
Je voudrois bien ſçavoir alors ce qu'ils diront,
Et voir dans ce moment les mines qu'ils feront.

LEANDRE.

Quelqu'un vient. C'eſt Damon. Comment! Il nous évite.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON, JULIE.

LEANDRE.

DAmon, de grace, un mot. Où courez-vous si vîte ?
Pourquoi me fuïr ainsi ? Dites-m'en le sujet.

DAMON.

Je n'ai rien à vous dire.

JULIE.

Après ce qu'il a fait
Vous ne répondez rien ?

DAMON.

Je n'ai rien à répondre.

JULIE.

Mais, depuis quelque temps, il devient hypocondre.
Il est d'une reserve... & d'une gravité...
Damon n'est plus Damon, le voilà tout Cloé.
J'ai pour vous de l'estime, elle est juste, sans doute ;
Mais si vous persistez, vous l'allez perdre toute.
Elle est digne, Monsieur, que vous en fassiez cas.

Vous ſçavez que mon cœur ne la prodigue pas.

DAMON *à Leandre.*

Adieu. Je vous dirois des verités trop dures.

LEANDRE.

Demeurez. Dûſſiez-vous me dire des injures.
J'ai pris en bonne part toujours tous vos avis.

DAMON.

Vous auriez bien mieux fait de les avoir ſuivis.

LEANDRE.

De vos plaintes ici je ne voi point la cauſe.

JULIE.

Mais toute la journée on ne fait autre choſe.

DAMON.

Mais vraiment on a tort ; & vos faits glorieux . . .

JULIE.

Oh ! Quand vous ſermonez, vous êtes ennuïeux.
Vous vouliez nous quitter, & c'eſt moi qui vous quite.
La morale m'aſſomme, & je ſors au plus vîte.

SCENE XI.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

JE vois avec douleur...

LEANDRE.

Quoi ?

DAMON.

Que par cet éclat
Vous vous êtes perdu, Monsieur, dans votre état.

LEANDRE.

Moi ! Monsieur, & pourquoi ?

DAMON.

Vous êtes dans l'yvresse,
Et vous ne sentez pas le malheur qui vous presse.
Votre derniere affaire...

LEANDRE.

Auprès des gens de cœur
Doit me faire, sans doute, infiniment d'honneur;
Son éclat ne sçauroit ternir ma renommée.

DAMON.

Par tous les gens sensés elle sera blâmée;
Et vous allez dans peu ressentir par l'effet,

Le tort que dans le monde elle vous aura fait.

LEANDRE.

Mais on doit se défendre alors qu'on nous outrage.
Faut-il être Officier pour avoir du courage ?

DAMON.

Avec Monsieur Reiter vous avez tout le tort.
Loin de vous excuser, vous l'avez pris d'abord
Et d'un air & d'un ton....

LEANDRE.

Oh ! Celui-là me blesse.
Je l'ai reçu, Monsieur, mais d'une politesse....

DAMON.

Tout-à-fait insultante, & sentant le Seigneur,
Telle que vous l'auriez pour votre inferieur.

LEANDRE.

Du moins à la valeur, vous devez faire grace;
Car c'est une vertu...

DAMON.

Quand elle est en sa place,
Qu'elle a de son côté le droit & la raison,
Et qu'elle ne fait rien qui soit hors de saison:
Mais si-tôt qu'elle insulte & suit un vain caprice,
De vertu qu'elle étoit, elle devient un vice;
Et la victoire dûë à la seule fureur,
Attire du mépris au lieu de faire honneur.

Ce discours est si vrai, Monsieur, que votre affaire
Seroit très à blâmer, même dans votre frere;
A plus forte raison, un homme comme vous,
Qui doit representer, servir d'exemple à tous.

LEANDRE.

Quoique vous en disiez, je suis très-excusable.

DAMON.

Non, eussiez-vous raison, vous seriez très-blâmable.
Le rang qu'on doit tenir veut être respecté.
A voir votre action par son plus beau côté,
Dans un jeune Officier elle seroit brillante:
Mais dans un homme grave elle est toujours choquante.
Chacun de son état doit avoir les vertus.
La vertu qu'on déplace, en un mot, ne l'est plus;
Elle donne au contraire un ridicule extrême,
Qui n'est pas effacé par la victoire même.
C'est inutilement qu'on vous le cacheroit.
Vous venez de vous perdre; & ce malheureux trait,
Comblant tous vos écarts par l'éclat qu'il va faire,
Sur eux aux yeux de tous portera la lumiere.
Vous allez devenir la fable de la Cour,

Le mépris de la ville, & l'hiſtoire du jour.
On citera par tout vos traits d'impertinence.
Ce malheur vous arrive, en quelle circonſtance!
Tout prêt de parvenir au rang le plus brillant,
Dont vous vous excluez par là honteuſement,
Ce qui vous charge encor d'un nouveau ridicule,
Et tout prêt d'avancer pour jamais vous recule.

LEANDRE.

Que me dites-vous là? Vous m'allarmez enfin.
Vous croyez que ce coup m'arrête en mon chemin?

DAMON.

Il faut, en verité, pour en douter vous-même,
Que votre aveuglement, Monſieur, ſoit bien extrême.
Vous avez inſulté, dans cette affaire-ci,
Votre premier patron, votre meilleur ami.
D'Alcandre vous avez épuiſé la tendreſſe;
D'agir encor pour vous s'il avoit la foibleſſe,
Des plus honnêtes gens il ſe verroit berner,
Et par reſpect pour lui doit vous abandonner.
Vous avez dans ce jour choqué toute la terre,
Tout le monde à ſon tour va vous livrer la guerre;
Et vous devez tout craindre en cette extrêmité,

D'un pere contre vous juſtement irrité.

LEANDRE.

Comment ! Monſieur, comment ! Des riens, des bagatelles
Traîneroient après ſoi des ſuites ſi cruelles ?

DAMON.

Qu'appellez-vous des riens ? Ce n'en ſont plus vraiment ;
C'eſt le comble, Monſieur, de tout égarement.
Toujours dans ſes progrès, telle eſt l'impertinence,
Elle eſt imperceptible, & foible en ſa naiſſance ;
Et c'eſt, pour ainſi dire, un ſimple filet d'eau
Qui du commencement forme un leger ruiſſeau,
Puis accrû tout-à coup, c'eſt un torrent rapide,
Qui part & nous entraîne où ſa fureur le guide.
On ſe reſſent toujours de ſes impreſſions,
Et ce vice reſſemble aux grandes paſſions.
Non, la fureur du jeu n'eſt pas plus ruineuſe :
La crapule n'eſt pas plus baſſe, plus honteuſe ;
Et je vous aimerois autant, ou peu s'en faut,
Yvrogne, ou bien joüeur, qu'atteint de ce défaut.
Son poiſon dans l'eſprit fait le même ravage ;
Il trouble la raiſon, il en ôte l'uſage,
Juſqu'aux derniers excès porte nos ſens ſéduits :
La honte, les remords en ſont les triſtes fruits ;

Et nous n'ouvrons les yeux sur nos extravagances,
Qu'après qu'ayant heurté toutes les bienséances,
Nous perdons rang, crédit, consideration ;
Que chacun nous fait voir son indignation,
Et nous donne pour prix de notre impertinence,
Le titre humiliant d'homme sans consequence.
Vous êtes dans le cas, & ma triste amitié,
Ne sçauroit plus vous voir que d'un œil de pitié.
Est-il possible, ô Ciel ! qu'un homme de merite,
Dont on loüoit par tout l'esprit & la conduite,
Par l'ascendant fatal d'un malheureux amour,
Se soit perdu si vîte, & cela sans retour !
Je suis touché des maux que vous avez à craindre,
Je voudrois les parer, & ne puis que vous plaindre.
Adieu. Votre presence augmente ma douleur,
Et je fuis un objet qui me perce le cœur.

SCENE XII.

LEANDRE *seul.*

JUste Ciel ! Quel reproche ! Et quel trait de lumiere
Sur mes égaremens en cet instant m'éclaire !

Où ſuis-je ? Quel réveil ! J'ai peine à concevoir
Le travers que j'ai pris ſans m'en appercevoir.
Je connois, mais trop tard, l'excès de ma folie.
Pour ſuivre vos conſeils, pour vous plaire, Julie,
J'ai terni dans ce jour ma reputation,
J'ai tout ſacrifié, fortune, ami, patron;
Et dans un tel malheur, ce qui me déſeſpere,
Je vais perdre l'eſtime & l'amour de mon pere.
Je me poignarderois après ce que j'ai fait,
Et je cours me cacher de honte & de regret.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

NOs couplets sont publics, ma joye est incroyable,
Ils font dans le Village un bruit épouvantable.
On les chante par tout. Pour les chanter aussi,
Je voudrois que Leandre à present fût ici.
Où peut-il être allé? Mais que peut-il donc faire?
J'entends rire quelqu'un. C'est lui. Non, c'est son frere

SCENE II.

VALERE, JULIE.

VALERE *éclatant de rire.*

HA! ha! mon vieux faquin! Ha! ha! mon vieux maraut!

JULIE.

Qu'eſt-ce?

VALERE.

Vient d'être ..

JULIE.

Eh bien?

VALERE.

Ajuſté comme il faut.

JULIE.

Dulaurier?

VALERE.

Oui, lui-même.

JULIE.

Ah! J'en ſuis très ravie.

VALERE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie. Les gens de la Baronne ont ſur lui fait pleuvoir

Trente coups de bâton qu'il vient de recevoir.

JULIE.

La choſe eſt fort plaiſante !

VALERE.

Et j'ai la joye extrême
De l'avoir fait roſſer, ne l'ayant pû moi-même.
Je l'ai laiſſé là bas qui vous réjoüiroit,
Par les diſcours qu'il tient, les grimaces qu'il fait.
C'eſt une choſe à voir que ſa mine burleſque,
Non, Calot n'a jamais rien fait de ſi groteſque.

JULIE.

Vous n'auriez pas, ſans moi, compoſé la chanſon.
Et vous m'avez, Monſieur, cette obligation.

VALERE.

De l'idée, il eſt vrai, je vous ſuis redevable,
Ma foi je ſouffrois trop d'être ſi raiſonnable.
La raiſon eſt un poids dont j'étois oppreſſé.
Graces à vos bontés j'en ſuis debaraſſé.
Que je ſuis ſoulagé ! La folie eſt mon centre ;
Et dans mon élement il eſt tems que je rentre.

JULIE.

Ah ! dans le bon chemin vous remettez le pié ;
C'eſt le moyen, Monſieur, d'avoir mon amitié.
Mais Dulaurier s'approche.

VALERE.

Il a l'oreille baſſe.

JULIE.

Bon Dieu! Qu'il vient de faire une laide grimace!

SCENE III.

VALERE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER,

AHi! Je ſuis tout briſé. J'ai peine à faire un pas.

VALERE.

Tant de gloire l'accable. Il en gemit tout bas.

JULIE *à Dulaurier.*

Le deſtin tôt ou tard couronne le mérite.
Vous voilà, pour le coup, je vous en félicite,
Auteur en bonne forme, & Poëte inſtalé,
De vingt coups de bâton on vous a regalé.
Il vous ſuffit, Monſieur de ces marques brillantes,
Vous n'avez pas beſoin d'autres Lettres patentes.

VALERE.

Comme je dois, Monſieur, j'y prends part.

DULAURIER.

Finissez.
Sans être plaisanté, morbleu, je souffre assez.
C'est un indigne tour que l'on vient de me faire,
Autant que de douleur j'en pleure de colere.
Ah ! Voilà le malheur, dans ce siécle maudit,
De s'être fait un nom, & d'avoir trop d'esprit.
On vous charge d'abord des sottises qu'un traître
Repand malignement sans se faire connoître.
Vous avez beau crier : Messieurs, les vers sont plats,
Ils ne sont pas de moi, l'on ne vous en croit pas.
De l'ouvrage bâtard vous passez pour le pere,
Et vous en recevez le douloureux salaire.

JULIE.

Pour les désavoüer les vers sont trop jolis.

VALERE.

Il est doux de se voir bâtonner à ce prix.

JULIE.

C'est un honneur qui rend votre gloire immortelle.

DULAURIER.

Oh ! D'un pareil honneur, vraiment, Mademoiselle,
Je me serois passé. Mais, dans le fond du cœur,
J'en soupçonne, j'en sçai le veritable auteur.

VALERE.

C'eſt vous-même, Monſieur, pourquoi vous en défendre?

JULIE.

Adieu. Pour les chanter je vais chercher Leandre,
Attendant que je faſſe imprimer la chanſon,
Avec vos qualités, Monſieur, & votre nom.

(*elle ſort.*)

VALERE.

Et moi j'en vais par tout répandre des copies.

SCENE IV.

MELITE, DULAURIER.

MELITE.

QU'eſt-ce donc que ceci? Quelles étourderies!
Mais dans cette maiſon tout eſt bouleverſé.
Apres l'affaire, après tout ce qui s'eſt paſſé,
Il paroît des couplets d'une inſolence extréme,
Où l'on prétend qu'Alcandre eſt maltraité luime,
Et c'eſt vous, vieux coquin, vous qui les avez faits?

A Leandre plutôt je le pardonnerois ;
On pourroit de son âge excuser l'imprudence :
Mais un vieux Domestique avoir cette impudence !
A plus de soixante ans, avec des cheveux gris !
Aux petites Maisons vous devez être mis.
Cette punition est pour vous une grace,
Et vous meritiez d'être assommé sur la place.

DULAURIER.

Ce n'est pas moi, Madame, & l'on m'accuse à tort.
Faut-il vous faire ici le serment le plus fort.
Que je sois écrasé ...

MELITE.

Taisez-vous, miserable,
Avec tous vos sermens vous n'étes pas croyable.

DULAURIER.

J'entage. Encor un coup, ils ne sont pas de moi.
Je puis en être crû, je suis de bonne foi.
Je n'ai jamais chanté que le Dieu de la Tonne,
Et je n'ai jamais fait de vers contre personne.
Madame, quoiqu'Auteur, j'ai de la probité,
Et même du bon sens, malgré la rareté.
J'abandonne l'esprit, je renonce au genie,
Mais vertubleu ! l'honneur m'est plus cher que la vie.

Je l'ai bien fait paroître, & dans tout ſon quartier,
Pour un très-honnête homme on connoit Dulaurier.
Si j'avois eu l'eſprit méchant & ſatirique,
De Monſieur Liſimon ſerois je Domeſtique?
M'eût-il après vingt ans fait une penſion?
Son fils me devroit-il ſon éducation?
A mon âge ſur tout veut-on que je commence...
Ah! l'on verra dans peu briller mon innocence;
Et je mettrois au feu cette main que voilà,
Que Valere eſt l'Auteur de cette chanſon-là.

MELITE.

Ceſſez de m'étourdir de votre verbiage.
Sortez. Je ne veux pas vous oüir davantage.

DULAURIER.

Soit. Je ſors, mais jamais je ne me dédirai.
C'eſt Valere ou Leandre, & je le prouverai.

SCENE V.

MELITE, CLOE'.

CLOE'.

MAdame, en un instant tout a changé de face ;
Devant son protecteur, Leandre a trouvé grace.
Il reconnoît sa faute ; & pour mieux l'effacer,
Monsieur Reiter & lui viennent de s'embrasser ;
Il s'est justifié des couplets qu'on publie,
Et sa fortune enfin va se voir rétablie.

MELITE.

J'apprens cette nouvelle avec ravissement ;

CLOE'.

J'en serois comme vous charmée en ce moment,
Si dans le même tems je ne venois d'apprendre,
Qu'au lieu d'être touché du retour de Leandre,
Valere est retombé dans sa premiere erreur,
Et qu'il est des couplets le véritable Auteur.

MELITE.

Lui !

CLOE'.

Par un sort fatal l'évenement nous prouve,

Que l'un perd la raiſon quand l'autre la retrouve,
On ne les voit jamais ſages en même tems.

MELITE.

Ils ne font en cela que ſuivre leurs panchans :
La nature en nos cœurs eſt toujours la plus forte ;
Et quoique nous faſſions, ſa pente nous emporte,
Nous revenons au point d'où nous étions partis,
Et l'art peut déguiſer non changer les eſprits.

CLOE'.

Ce qui m'irrite encor le plus contre Valere,
C'eſt qu'il m'oſe, dit-on, mêler dans cette affaire;
Non content d'avoir fait les couplets qu'il répand,
Et de s'en avoüer l'Auteur preſentement,
Il me met de moitié dans ſes démarches folles,
Et dit que j'ai fait l'air, s'il a fait les paroles.
Je ſçai qu'il n'a lâché ce trait qu'en badinant ;
Mais le monde malin peut le prendre autrement.

MELITE.

Il a tort.

CLOE'.

C'eſt à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Et c'eſt moins après tout, ſa faute que la mienne.
Dès qu'une femme écoute un jeune homme amoureux,
On ſçait qu'elle s'expoſe à des retours fâcheux ;
Un ridicule ſûr eſt le prix de ſon zéle,

Et les fautes qu'il fait réjailliſſent ſur elle.

MELITE.

Je conçois votre peine en cette occaſion,
Ce qui fait à demi ma conſolation,
C'eſt que Valere ſeul....

CLOE'.

Détrompez-vous, Madame,
S'il en eſt l'inſtrument, votre fille en eſt l'ame;
Et ſi-tôt qu'il s'agit d'inſulter la raiſon,
Elle marche à la tête, elle donne le ton.

MELITE.

Je m'en vais de ce pas m'informer de la choſe,
Et je la punirai du trouble qu'elle cauſe.

SCENE VI.

CLOE' *ſeule.*

ELle n'en fera rien, & je connois ſon cœur,
Elle ne tiendra pas contre un mot de douceur;
Mais ſa fille paroît, & j'apperçois Valere,
J'ai peine à contenir devant lui ma colere.

SCENE VII.

CLOE', JULIE, VALERE.

CLOE'.

VOs procedés, Monsieur, sont tout-à-fait galans,
Et l'on m'a fait de vous des récits fort charmans,
En jolis traits d'esprit, votre génie abonde;
Vous me faites l'honneur de dire dans le monde,
Qu'avec vous de concert j'ai fait l'air des couplets
Qui déchirent Alcandre & que vous avez faits.
Pour vous remercier je manque d'éloquence,
Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

VALERE.

Tout ce que j'en ai dit étoit pour badiner,
Vous aurez la bonté de me le pardonner.

CLOE'.

Non, Monsieur, ces traits-là passent la raillerie,

JULIE *à part.*

S'ils pouvoient se broüiller, que je serois ravie!

VALERE.

Je n'aurois jamais crû qu'un mot dit en passant,

Eût été pris par vous si sérieusement :

JULIE.

Au lieu de m'en fâcher je rirois de la chose,

CLOE'.

Vous devez l'applaudir, vous en êtes la cause.

VALERE.

D'adoucir ce courroux n'est-il aucun moyen,
Parlez, pour réüssir que faut-il faire ?

CLOE'.

Rien.
Après de tels écarts je n'ai qu'un mot à dire,
Et je prens le parti que la raison m'inspire :
Vous voilà replongé dans votre égarement,
Je ne dois plus pour vous avoir d'attachement.
Mon cœur cesse d'aimer, qui cesse d'être sage,
Et vous pouvez ailleurs adresser votre hommage,

JULIE *bas à Valere.*

Je la prendrois au mot.

VALERE.

C'est un malheur pour moi,
Et je sens votre perte autant que je le doi :
Mais mon esprit enfin ne convient pas au vôtre,
Et l'on doit pour s'aimer être fait l'un pour l'autre.

SCENE VIII. & derniere.

LEANDRE, VALERE, CLOE', JULIE.

LEANDRE *à Julie.*

J'Ai de ma faute enfin obtenu le pardon,
Et je ſuis éclairé de toute ma raiſon.
Revenu pour toûjours des erreurs imprudentes,
Où m'avoit engagé vos graces ſéduiſantes,
Il ne manque plus rien à ma felicité,
Que de vous voir ſenſible à la même clarté.
Imitez-moi, ſuivez l'avis que je vous donne,
Vous avez inſulté Madame la Baronne,
Il faut aller chez elle, il faut vous excuſer.

JULIE.

Vous vous moquez de moi de me le propoſer!

LEANDRE.

Vous la déſarmerez par cette politeſſe,
Je le ſçai.

JULIE.

Je n'aurai jamais cette baſſeſſe.

LEANDRE.

Pour calmer les eſprits, Madame vous dira....

JULIE.

JULIE.

Oh! Madame dira tout ce qu'il lui plaira.

CLOE'.

C'eſt pourtant un Conſeil....

JULIE.

Que vous trouvez très ſage.

CLOE'.

Oüi.

JULIE.

Cela me ſuffit pour n'en pas faire uſage.

LEANDRE.

Mon exemple du moins devroit vous y porter.

JULIE.

Je me garderai bien, Monſieur, de l'imiter.

LEANDRE.

Gagnez cela ſur vous.

JULIE.

Il ne m'eſt pas poſſible;
Je ſens pour cette femme une haine invincible,
La propoſition me met ſeule en courroux.

LEANDRE.

Mais....

JULIE.

Ne m'en parlez plus, où je romps avec vous.

LEANDRE.

Penſez-y.

JULIE.

Penſez-y vous-même,

LEANDRE.

La prudence....

JULIE.

Oh! Puiſque vous pouſſez à bout ma patience;
Puiſque vous reprenez vos premiere façons,
Et que vous profitez ſi mal de mes leçons,
Je retire mon cœur, & je vous rends le vôtre:
Allez porter, Monſieur, vos chagrins à quelqu'autre.
Nous ne ſommes plus faits pour nous entretenir,
Et votre ſombre humeur ne peut me convenir.
J'aime un Amant qui ſçait & m'amuſer & rire,
Et non pas un cenſeur qui vient me contredire.

VALERE *à Leandre.*

Nous voilà, pour le coup, congediés tous deux.
Si ces Dames vouloient, nous pourrions beaucoup mieux,
Aſſortir nos humeurs, ſuivre la ſympathie;
Je ſens déja voler tout mon cœur vers Julie,
Le Ciel nous a formés tous deux pour être unis.

JULIE.

Oüi, vous avez raiſon. Nous nous étions mépris.
(*à Leandre & à Cloé.*)
Liez auſſi vos cœurs, la partie eſt égale,

Vous pourrez faire enſemble un traité de morale.

LEANDRE.

Vous prevenez mon choix & ne pouviez ſur tout ;
Me donner un conſeil qui fût plus de mon goût ;
La raiſon de vos fers dégage enfin mon ame,
(montrant Cloé.)
Elle tourne mes vœux du côté de Madame.
A force de ſageſſe, & de ſoins & d'ardeur
Je prétens mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Heureux ſi du Public attirant l'indulgence,
J'effaçois tous les traits de mon impertinence ;
Et que mon repentir en ces mêmes momens,
Arrachât de ſes mains des applaudiſſemens !

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE BADINAGE,

COMEDIE

De Monſieur DE BOISSY.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens François, le 23 Novembre 1733.

A LA HAYE.

M. DCC. XXXV.

LE
BADINAGE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LE BADINAGE.
L'AUTOMNE.
L'INDULGENCE.
ANGELIQUE.
UN ACTEUR COMIQUE.
UN OFFICIER.
UN AUTEUR.
LE PARTERRE.

La Scene eſt ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe.

LE
BADINAGE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.

MOnsieur l'Acteur de Comédie,
Que votre mine eſt rembrunie:
On lit ſur votre front la triſteſſe, l'ennui;
Et l'on vous prendroit, aujourd'hui,
Pour un Heros de Tragédie.
Vous me boudez, je croi?

L'ACTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon.
Maudite ſoit votre ſaiſon,
Qui cauſe mon chagrin, cruel Dieu de l'Automne!
Elle nous a plus nui que les grandes chaleurs;
C'eſt peu de nous avoir privé de nos Acteurs,
Vous nous avez encor, vous & Bellone,
Enlevé tous nos ſpectateurs.

L'AUTOMNE.

Voilà le tems qui les rappelle:
Après cette éclipſe, Meſſieurs,
La ſplendeur de vos jeux n'en ſera que plus belle.

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir
Du tort que nous a fait cette abſence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux! ſi nous pouvions aujourd'hui la finir
Par une nouveauté, qui, marquant notre zele,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le tems à Melpomene
De reparoître ſur la Scene
Pour y faire parler ſes pompeuſes douleurs.
Heureux! qu'on ſe prêtât à nos efforts ſans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

L'AUTOMNE.

Comment ! Ce dernier jour d'abſence,
Vous comptez donner du nouveau ?
Quelle favorable puiſſance
A fait ſi promptement les frais d'un tel cadeau?

L'ACTEUR.

Un Genie à la mode, & qui préſide en France,
Nous a promis ſon aſſiſtance ;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que ſa preſence.
Lui-même de la piéce eſt le Heros charmant,
Le plaiſir vole ſur ſes traces,
Il eſt précedé par les jeux ;
C'eſt un enfant des ris adopté par les graces,
Et l'amour en a fait ſon compagnon joyeux.
A l'enjoûment ce Dieu joint la fineſſe :
Il raille ſans aigreur, plaiſante ſans baſſeſſe ;
Le goût guide ſes pas juſques dans ſes écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienſéance,
L'agrément qui le ſuit l'excuſe à nos regards.
Mais ce qui nous le fait aimer par preference,
Il poſſede, Seigneur, la plus rare ſcience,
C'eſt de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge

Et ſon nom ſeul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus ſauvage.
A des traits ſi marqués vous devez, ſur le champ,
Reconnoître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnois vraiment.
Je l'ai vû folatrer aux Vandanges nouvelles;
Il en faiſoit tout l'agrément.
Comme Zephir il a des aîles.
Pour ce Dieu même à toute heure on le prend.
Comme lui, le follet voltige à tout moment.
Noble dans ſa gayté, brillant dans ſa folie,
Il ſemble fait pour votre Comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie:
Mais puiſqu'il faut parler avec ſincerité,
Je crains que le petit volage
Ne vous faſſe infidelité.
On ſçait qu'il eſt plus amuſant que ſage.
Près du Palais Royal je l'ai tantôt quitté.
C'eſt un Quartier ſuſpect.

L'ACTEUR.

Eh, Quoi? Toujours le drôle
Vers ce Quartier maudit ſera t-il attiré?
Ah! Dans cet Opera ſans ceſſe il eſt fourré!
Daignez donc le ſommer, Seigneur, de notre part,

De venir au plûtôt acquitter sa parole.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et reparer par là le tort qu'ont pû vous faire
Tous les malheurs de ma Saison contraire.
(*il sort.*)

SCENE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

DE votre Comédie, & de vous, en ce jour,
Je suis, Monsieur, la très bumble servante,
Et je viens pour vos Jeux vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnoître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrois apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je suis une Déesse affable & bienfaisante,
Qui, pour vous, du public, brigue l'affection.
Assidument je fais ma résidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connoissant vos besoins pour couronner l'absence,

Je viens vous offrir mon secours ;
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah ! Quel est mon ravissement !
Madame, dans ces lieux soyez la bien venuë ;
Nous avons de votre aide un besoin très-pressant.
Pardonnez, si d'abord je vous ai méconnuë :
Nous vous voyons si rarement.
Pour toute notre Comédie
Recevez mon remerciment.
Puissiez-vous avec nous être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie.

L'INDULGENCE.

Ah ! Comme la necessité
Rend tendre dans l'adversité !

L'ACTEUR.

Non. Ce n'est pas ma disgrace presente,
C'est le panchant que j'ai pour vous,
Et votre personne charmante
Qui font naître en mon cœur des sentimens si doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'est qu'un compliment, il ne vous coûte guere.
Soit par coûtume, ou par précaution,
Vous en avez de prêts selon l'occasion,

Et

Et votre métier eſt d'en faire.
Quant à moi, connoiſſez quel eſt mon caractere.
Par le ſeul plaiſir d'obliger,
Je prête mon ſecours, quand il eſt néceſſaire,
Sans en attendre de ſalaire,
Et ſans jamais en exiger.
Pour ſignaler d'abord auprès de vous mon zele,
Je dois vous dire une bonne nouvelle;
Le Badinage ici va ſe rendre à l'inſtant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre eſperance!

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a beſoin d'Indulgence:
Je ne pouvois venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! Quel bonheur pour notre Comédie,
Si nous pouvions ce ſoir vous réünir tous deux!
Mais ce bonheur n'eſt plus douteux.
Un bruit leger dont mon ame eſt ravie,
Vient m'annoncer cet aimable Génie.
Je le vois; c'eſt lui-même, & mes vœux ſont remplis!

SCENE

SCENE III.

LE BADINAGE, L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

LE BADINAGE *à l'Acteur.*

EH! bon soir, mon très-cher; point de melancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(*à l'Indulgence.*)
Vous, touchez là, ma bonne amie.
A mon aspect je prétends que tout rie.
Je veux d'abord, par un baiser,
Vous égayer la physionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous, c'est trop oser.
A ce Théatre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez-vous? votre presence
A ces petits écarts semble m'autoriser.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il est un terme à notre complaisance,
Il ne faut pas en abuser.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne eſt ma grande ſcience.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu,
Il n'y peut être bien reçu,
S'il n'obſerve toujours l'exacte bienſéance.

LE BADINAGE.

Mais vous n'y ſongez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en eſclavage?
M'anéantir par conſéquent;
Car ſans la liberté qui fait mon appanage,
Serviteur à mon enjoument,
Et ſans la joye, adieu le Badinage.

L'ACTEUR.

Oui, mais ſi l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'eſſor ſoudain.

LE BADINAGE.

Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge auſſi d'un joug trop aſſommant?
Tout l'art conſiſte ſeulement
A me voiler legerement.
Car enfin plus la gaze eſt fine,
Plus ma beauté paroît, & plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE *à l'Acteur.*

Entre nous, ce diſcours eſt aſſez veritable.

Sur

Sur la Scene il suffit que l'élegance aimable
Prête son voile à ses expressions,
Et que je donne un vernis favorable
A ses plus folles actions.

L'ACTEUR.

Vous le gâtez par trop de complaisance.

LE BADINAGE *à l'Indulgence.*

Vous faites bien de prendre ma défense.
Quand il arriveroit qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échaperions un peu,
On doit nous le passer. Un dernier jour d'absence,
Il est permis de s'égaïer,
Et cela ne doit pas tirer à consequence.

L'INDULGENCE.

N'importe ayez le geste un peu moins familier.

LE BADINAGE.

C'est un jeu de théatre.

L'ACTEUR.

Ou plutôt de foyer.
Suivez votre genie, & badinez sans cesse,
Mais badinez avec sagesse.
Le Public en tout tems veut être respecté,
Et l'air du Magazin, Seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.

Sur le théatre où brillent les Actrices

Eh bien, soit, je me contraindrai;
Mais à condition, qu'en sortant, je prendrai
Ma revanche dans les coulisses.
Passez-moi cet article, ou je m'envolerai.

L'INDULGENCE *à l'Acteur.*

Que risquez-vous?

L'ACTEUR.

Jamais je n'y consentirai
Et la bienséance est contraire....

LE BADINAGE.

Avec sa bienséance il me met en colere.
Je pars. Il fera beau lorsque je reviendrai.

L'ACTEUR.

Mais quoi? vos interêts sont fondés sur les nôtres.

LE BADINAGE.

Voilà pourquoi je prens de vous congé;
Car si je renonçois au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuïrois chez vous, & j'ennuïrois les autres.

L'INDULGENCE *au Badinage.*

Seigneur, arrêtez un moment.
(*à l'Acteur.*)
Il est si joli, si charmant!
Passez-lui quelque chose en faveur de sa grace.

L'ACTEUR *au Badinage.*

Vous le voulez absolument?

Eh

Eh bien, pour vous avoir, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

LE BADINAGE.

Oh! de me contenir c'eſt le plus ſûr moyen,
Le naturel du Badinage
Eſt d'être retenu quand on n'exige rien;
Et de s'émanciper, dès qu'on veut qu'il ſoit ſage.
La défenſe de ſoi porte au libertinage.
Mais c'eſt trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en eſt tems.
Tel que vous me voyez paroître,
Je ſçais autant que vous reſpecter les égards,
Et c'eſt pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connoître,
Apprenez que nous ſommes deux.

L'ACTEUR.

Quoi! Vous avez un frere?

LE BADINAGE.

Oui, qui n'en vaut pas mieux
Pour être mon aîné. Le vice eſt ſon mérite.
C'eſt un mauvais ſujet, ſans mœurs & ſans conduite,
A l'Interêt il ſe livre toujours.
Les plaiſirs effrenés marchent tous à ſa ſuite.
L'équivoque le guide, & dictant ſes diſcours,
Fait rougir la pudeur & met le goût en fuite.

Tout

Tout vicieux qu'il eſt, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre eſt ſon partage.
Je n'en ſuis pas ſurpris, puiſqu'il fut de tout tems,
Le Dieu des libertins & des mauvais plaiſans.
Moi, je poſſede moins avec plus d'avantage;
La bonne compagnie eſt mon ſeul appanage,
Et je n'accorde mes preſens
Qu'aux femmes du grand monde, & qu'aux honnêtes gens.
Ainſi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échape.

L'INDULGENCE *à l'Acteur.*

Quand on le voit de près la difference frape,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.

Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.

Il eſt vrai qu'abuſé par cette reſſemblance,
Le commun des mortels eſt ici bas d'accord,
Pour ne mettre entre nous aucune difference.
Mais d'être détrompé, comme il mérite peu,
Je le laiſſe dans l'ignorance,
Et je m'en fais ſouvent un jeu.
(*à l'Acteur.*)
Monſieur, pour vous, mon ame eſt très-ſurpriſe
Que vous ayiez donné dans la même mépriſe,
Et je croyois que Meſſieurs les Acteurs

En Badinage étoient plus connoisseurs.

L'ACTEUR.

A tort ces choses vous surprennent,
Quand nous voïons que Messieurs les Auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y méprennent.

LE BADINAGE *à l'Acteur.*

Allez, laissez-moi seul recevoir mes amis.
Et vous, Déesse secourable,
Tandis qu'au Théatre où je suis,
Je vais tâcher de me rendre agréable:
Allez dans le Parterre adoucir les esprits,
Et rendez par vos soins mon juge favorable.

SCENE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

AH! Vous voilà, mon joli Badinage!
Je vous cherche par tout avec empressement.
Comme je vais joindre mon Regiment,
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.

Mon aimable Officier, vous êtes engageant;

Mais

Mais quand vous le feriez mille fois davantage,
Je ne ſçaurois ſortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.

Quoi ! Vous abandonnez vos plus chers Favoris ?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la Patrie ?
Que vous verrez ce ſoir tous les plaiſirs partis ?
Que j'emmene avec moi la bonne compagnie ;
Que Paris n'eſt plus dans Paris ?

LE BADINAGE.

Où donc eſt-il ?

L'OFFICIER.

Il eſt.... il eſt tout où je ſuis.

LE BADINAGE.

L'hiperbole eſt un peu hardie ;
On vous prendroit à ce jargon,
Pour un Capitaine Gaſcon.

L'OFFICIER.

Je parle pour tous mes confreres.
Je crois pouvoir avancer ſans fadeur,
Que pour l'agrément des manieres,
Tout autre corps nous eſt inferieur.
Qui peut vous tenir en balance ?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh ! durant mon abſence,
Que feroient les Abbés, la Robe, la Finance ?

Que feroit pendant ce tems-là
La Comedie & l'Opera?

L'OFFICIER.

Le plaisant soin qui vous travaille!
D'abord ce dernier nous suivra.
Quant au reste, ici l'on laissera,
Toute la pedantaille,
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non. J'y perdrois. Sans risque à leurs dépens je raille.
Il n'en est pas, Monsieur, de même des combats.
La guerre est sérieuse; on ne badine pas
Avec le canon & la bombe;
Sous leurs coups le plus fort succombe.
Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'est pas plaisant. Je ne suis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'est trop d'honneur. Le Dieu du Badinage
N'est pas fait pour grossir le nombre des Goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cause.
De grace à ce départ dites-moi qui s'oppose?

SCENE

SCENE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

MOi, Monsieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reste à Paris, il ne peut le quitter.
Je merite moi seul de fixer son genie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie?

L'AUTEUR.

Un nouveau Phenomene, un prodige du tems;
Dont l'art rassemble, & dont l'esprit allie
Tous les contrastes differens;
Qui joint le badinage à la philosophie,
L'enjoüement aux leçons, les graces au bon sens;
Le jugement à la saillie;
Un Auteur du bel air, un Poëte bien mis,
Qui représente en beau le corps des beaux esprits;
Un Gascon à son aise, en dépit de l'envie,
Qui s'est défait de l'accent du pays,
Et n'en a conservé rien que la modestie.

LE BADINAGE.

Il y paroît fort au portrait
Que Monſieur nous fait de lui-même.
J'aurois tort de douter, après un pareil trait,
De cette modeſtie extrême.

L'AUTEUR.

Elle égale pour vous mon inclination,
Et je viens vous offrir ma maiſon & ma table.

L'OFFICIER.

La table d'un Auteur, & d'un Auteur Gaſcon!
Seigneur, je crains pour vous une indigeſtion.

L'AUTEUR.

Plaiſanterie uſée, & fort peu raiſonnable.

LE BADINAGE.

On ne vous fera pas un reproche ſemblable,
Votre offre eſt toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle eſt fort de ſaiſon.
Quand je joüis d'un bien conſiderable,
Qui m'eſt venu d'une ſucceſſion.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable,
Le fait eſt vrai, s'il n'eſt pas vraiſemblable,
Et je viens d'heriter de deux cens mille frans.
Quoiqu'il en ſoit, j'en fais un uſage agréable.
Un de mes plaiſirs les plus grands,

Eſt

Eſt de les dépenſer en des ſoupers galans.
Préciſément ce ſoir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il ſera ſecret, & ſans façon.
Que la troupe choiſie en eſt des moins nombreuſes,
Nous ne ſommes que ſix, trois Auteurs de renom,
Et ſans quelques Dames joïeuſes,
Comme il n'eſt point de repas qui ſoit bon,
Entre nous j'ai prié de ce repas mignon...

LE BADINAGE.

Qui donc, Monſieur?

L'AUTEUR.

Trois Actrices brillantes.
D'introducteur faiſant la fonction,
Vous conduirez chez moi leurs perſonnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commiſſion!

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage fripon,
Vous diſpenſer d'être de la partie.
Après ces Reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi! vous n'étes pas... là...

LE BADINAGE.

Non.

Je ne ſuis pas ce Badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avoüerai, trompé par l'apparence,
J'étois comme lui dans l'erreur.
Je vous croyois fils unique, Seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'eſt pas ſurprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le veritable Badinage
Sans le connoître bien ſouvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaiſons plus ſûrement.

L'AUTEUR *à l'Officier.*

Moi, j'ai ſur vous cet avantage,
Que je connois ce Dieu charmant,
Et le poſſede également.

LE BADINAGE.

Votre mépriſe qui m'offenſe
Ne prouve pas, dans ce moment,

Que

Que je ſois fort de votre connoiſſance.

L'AUTEUR.

C'étoit pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut ſçavoir qui vous étes?
Le Badinage de l'eſprit
Eſt le Dieu des Gaſcons & celui des Poëtes.
Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous étes en vers, comme en proſe,
A ſaiſir votre goût, & l'analiſer bien,
Vous étes l'art d'amuſer ſur un rien,
Et de prendre en paſſant la fleur de chaque choſe.
C'eſt juſtement ce qui compoſe
L'eſſence du rimeur, & l'eſprit du Gaſcon.
L'un voltige en abeille, & l'autre en Papillon.
Votre eſpece & la leur ſont de même nature.
Cet avantage m'eſt commun,
Et de-là j'ai lieu de conclure,
Que vous & moi ne faiſons qu'un.
Monſieur doit vous ceder.

L'OFFICIER *au Badinage.*

Qui? moi, que je vous cede?
Je crois ſur vous avoir trop de crédit;
Mon droit...

LE BADINAGE.

Eſt bon, ſans contredit.
Il n'a pas beſoin que l'on plaide.
L'Auteur me définit, l'Officier me poſſede,
Et l'agrément chez moi l'emporte ſur l'eſprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un & l'autre,
Moi, de qui le génie eſt ſi conforme au vôtre ?

LE BADINAGE.

Nous ſommes très diſtincts, quoique Monſieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les graces, le goût & la délicateſſe,
La legereté, la fineſſe,
L'ironie agréable, & les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie.
Et la bonne plaiſanterie
Qui font votre cortege, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choiſie,
Dans votre cabinet guide votre genie,
Et le remplit de ſa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paroiſſez tranſplanté.
Alors juſqu'à l'eſprit tout prend chez vous la fuite.

L'amour

L'amour propre, Monſieur, avec l'entêtement,
Eſt le ſeul qui vous ſuit par tout fidélement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces Auteurs fameux qu'admire tout Paris,
Je n'apperçoi dans leur perſonne
Nuls de ces agrémens qui parent leurs écrits,
Brillants dans un ouvrage, & ſots en compagnie,
Leur lecture ravit, & leur preſence ennuïe,
Ils ont l'ame occupée, & l'air tout deſœuvré.
L'expreſſion ornée, & l'habit déchiré.

L'AUTEUR.

Des beaux eſprits du tems, parlez mieux, je vous prie.
Vous étes tous encor dans le vieux préjugé;
Vous nous croyez pedans, mal-propres, ſans manieres,
Et pétris d'une pâte à nous particuliere.
Tels que ſur le Théatre en un tableau chargé,
Nous a peint tant de fois plus d'un malin confrere.
Je prétends diſſiper une erreur ſi groſſiere,
Et je viens en ces lieux dire au public, tout haut,
Que la malpropreté n'eſt plus notre défaut,
Et qu'on nous voit par tout paroître avec décence.

Oui

Oui, Meſſieurs, aujourd'hui l'on nous fait une offenſe;
Vous êtes vous-même abuſés
Par des Auteurs jaloux & ſubalternes,
Dont la main infidelle & les crayons uſés
Défigurent le corps des Poëtes modernes
Sous les ridicules couleurs
Et les biſarres traits de leurs prédeceſſeurs.
Si par haſard trois dans la multitude,
Ont d'être en linge ſale encore l'habitude,
C'eſt un trio d'Auteurs du tems paſſé.
Il ne fait point exemple & doit être caſſé.
Preſentement pour les faire connoître,
Si ſur la ſcene on met des beaux eſprits,
Qu'on les y mette donc tels qu'on les voit paroître,
Polis dans leurs façons, galans dans leurs habits,
Rompus dans le grand monde autant qu'on puiſſe l'être,
Copiant le Seigneur, friſant le petit maître.
Le Parnaſſe leur offre aſſez d'originaux.
De tels portraits ſeront d'autant plus beaux
S'ils ſont touchés par une main de maître,
Qu'ils paroîtront reſſemblans & nouveaux.
Je ſerois ſi charmé d'en voir un bien fidele,
Que ſans aller plus loin je m'offre pour modele.
Je

Je me livre en ſpectacle avec tous mes défauts,
Qu'on ne me tire point à faux,
Et je jure d'honneur, en pleine Comédie,
Moi-même de venir applaudir ma copie.

LE BADINAGE.

Vous n'applaudiriez pas le portrait, à coup ſûr,
S'il étoit fait d'après nature;
Le coloris vous en paroîtroit dur.

L'OFFICIER.

Oui, Monſieur, c'eſt en vain qu'ornant votre figure,
Vous affectez, ſous un dehors trompeur,
La politeſſe de Seigneur.
Vous portez certain air qui trahit l'impoſture;
Et malgré tout l'eſpoir qui flate votre erreur,
On voit toujours percer à travers la parure,
La mine du Poëte, & le coin de l'Auteur.

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de Monſieur.
La politeſſe en moi paroît ſi naturelle,
Que l'on m'a pris tantôt, à mes façons,
Pour un Colonel de Dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, Monſieur, cette injure mortelle?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connoît.

LE

LE BADINAGE.

C'eſt, ſans être indiſcret?

L'AUTEUR.

Un illuſtre du tems, un Poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout-à-fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure eſt telle,
Qu'une femme de Cour s'y tromperoit comme elle.
Oui, Monſieur l'Officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le diſputons en fait de politeſſe;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine eſpece,
Et je dois remporter la victoire ſur vous.
La vôtre eſt mécanique, & n'eſt qu'une attitude
Où votre corps s'eſt façonné.
La nôtre, raiſonnée, eſt un fruit de l'étude,
Et fille de l'eſprit orné.
Si vous êtes polis, c'eſt par ſimple habitude,
Sans nul principe, & comme par haſard;
Mais nous le ſommes, nous, par raiſon & par art.

LE BADINAGE *bas à l'Officier.*

Leur politeſſe methodique
Eſt dans la théorie, & non dans la pratique.

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé preſent
Que le Badinage décide,
Il eſt fait pour juger d'un pareil differend.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous ſa démarche timide ?

SCENE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGELIQUE.

LE BADINAGE.

APprochez-vous, objet charmant

ANGELIQUE.

Ah! Vous étes en compagnie.
Je n'oſe...

LE BADINAGE.

Venez, & n'apprehendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de ſe montrer quand on eſt ſi jolie ?

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignonne, un moment d'entretien.

ANGELIQUE *d'un air froid.*

Je ne puis.

L'OFFICIER.

Inſtamment c'eſt moi qui vous en prie;
Demeurez.

ANGELIQUE.

Je le voudrois bien.
Mais...

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous; courage!

ANGELIQUE.

Mais je crains les cauſeurs.
Que diroient ces eſprits railleurs
D'une perſonne de mon âge,
S'ils me voyoient ſeule avec deux Meſſieurs;
Ayant encor pour tiers le Badinage?

LE BADINAGE.

Diſſipez ces vaines frayeurs.
Le décorum ici préſide,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du cenſeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'eſt point d'endroit,
Tout reveré, tout auguſte qu'il ſoit,

Où

Où l'on se tienne avec plus de sagesse,
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien
bleſſe.

ANGELIQUE.

Je reſte donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel ſujet vous conduit?

ANGELIQUE.

C'eſt la vivacité qui fait mon caractere;
J'aime à briller, & j'aime à plaire.
J'entre dans la ſaiſon, car j'ai douze ans paſſés;
Je ris de rien, je ſuis follette;
J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hem! C'eſt en dire aſſez.

ANGELIQUE *d'un air piqué.*

Monſieur, j'entends ce badinage
Qui n'eſt que du reſſort purement de l'eſprit,
Dont peut parler la fille la plus ſage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainſi, point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeuneſſe elle joint la raiſon.
C'eſt un exemple à ſuivre.

(*à l'Auteur.*)

Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, Monsieur, vous montre à vivre.
A mieux interpreter un mot dit en passant,
Que ce petit trait vous instruise.
Rire d'une équivoque est d'un mauvais plaisant.
Ce qui le plus excite ma surprise,
C'est qu'un Auteur moderne, & qui fait le galant,
Commette une telle sottise.

L'AUTEUR.

Le Badinage moralise !

LE BADINAGE.

Vos pareils semblent m'y forcer ;
Sans compter que chez moi la morale est de mise,
Et que j'ai le secret de la faire passer.

(*à Angelique.*)

Pour vous, mon doux objet, reprenez la parole.
S'il est vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
Vous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGELIQUE.

Pour le mieux meriter, je viens à votre école.
Que j'apprenne de vous, Seigneur, dans ce moment,

L'art

L'art de badiner joliment,
D'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat seul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie
Cette innocente raillerie
Qui réjoüit sans offenser jamais,
Et qui se voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets.
Puisque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelque lieu où je puisse être,
Je sois sûre de plaire, & de chasser l'ennui.

L'OFFICIER.

Eh! Pour y réüssir vous n'avez qu'à paroître.
Votre esprit, vos graces, vos attraits,
Tout vous est garant du succès.

ANGELIQUE *à part.*

Qu'il est galant!

L'AUTEUR.

Oui, oui, sans flaterie
Vous avez de l'esprit, & vous êtes jolie.

ANGELIQUE.

(*à part.*) (*au Badinage.*)
Ah! Qu'il est fat! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi tous vos secrets.

LE BADINAGE.

A vos désirs il faut se rendre.
Puisque vous le voulez, je vais sans plus attendre,
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, sans le sçavoir, vous-même possedez.
Trois choses font que je plais & je brille.
Le ton qu'on prend, le tems que l'on choisit,
Et la façon dont on m'habille.
Voilà tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la Comédie,
Le trait le plus brillant, si l'Acteur ne l'appuïe,
Et si par le ton juste il n'en rend la beauté,
Tombe en naissant, & n'est point écouté.
C'est le débit sur tout qui me donne la vie;
S'il prend encor son tems mal-à-propos,
Quand le spectacle est agité de flots,
Et qu'on se mouche en chœur, que l'on crache, qu'on crie,
Il s'époumone en vain, il n'est point de saillie,
Il n'est point alors de bons mots,
Dont le Théatre, ou le Parterre rie.
Du moment bien saisi je dépens en partie.
Mais ce n'est point assez. C'est en vain par l'Acteur,
Que le ton est bien pris, & l'heure bien choisie,
S'il n'est secondé par l'Auteur,
Et si l'expression élegante & polie,

Ne

Ne couvre heureuſement chaque plaiſanterie.
On aime à deviner dans ce ſiécle d'eſprit.
Que je paroiſſe à nud, le Public ſe récrie;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit,
Et me fait grace en faveur de l'habit.
J'ai le même ſort dans le monde:
Le choix du tems, des mots, la grace du débit
M'y font goûter, ſans quoi chacun m'y fronde.

ANGELIQUE.

Ah! ſi j'avois ces talens à la fois,
Je ſerois trop...

L'AUTEUR *l'interrompant*

Moi, je les ai tous trois
Je parle bien, à propos, avec grace.
(*au Badinage.*)
Ainſi, ſans vanité, je crois,
Entre vos favoris meriter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même diſcours vous en êtes exclu.
Il peche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgüeil qui vous talonne.
Il vient mal-à-propos, car, ſans aucun égard,
Il interrompt cette aimable perſonne;
Le débit n'en vaut rien, puiſqu'à parler ſans fard,
Vous avez pris un ton de confiance,
Qui ſeduit l'Auditeur bien moins qu'il ne l'offenſe.

LE BADINAGE.

Hem! Qu'avez-vous à répondre à cela,
Monsieur le bel esprit, pour vous si plein d'estime?
Ces Messieurs les Officiers-là
Tirent à bout portant, sans respect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je passerois encor cette saillie.

ANGELIQUE.

Moi, je ne me la passerois pas,
Elle seroit mal établie.

LE BADINAGE.

C'est l'ordinaire de la vie,
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs,
D'en douter a la modestie,
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs;
Croit seul posseder mon génie.
(*à Angelique.*)
Je veux faire briller les talens séducteurs
Dont en naissant mes mains vous ont ornée
Voici l'occasion. Une dispute est née
Entre ces deux Messieurs sur l'air de leur état,
Chacun d'eux veut avoir la fine politesse,
Ils m'ont pris pour vuider un point si délicat,
Soyez pour moi Juge de leur débat.

ANGELIQUE.

Moi? J'ai trop peu de gout & de fineſſe,
Et mon age....

LE BADINAGE.

L'eſprit ſuplée à la jeuneſſe,
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER & L'AUTEUR.

Inconteſtablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon diſcernement.
Et ſur un fait de cet eſpece,
On ſçait que le beau ſexe eſt juge competent.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Voici quel eſt mon ſentiment.
L'Officier....

L'AUTEUR *l'interrompant.*

Ecoutons. Paix-là, Monſieur, ſilence;

ANGELIQUE *reprend.*

L'Officier naturellement,
Eſt galant & poli, ſans vouloir le paroître.
L'Auteur qui s'étudie à l'être,
Y réüſſit plus difficilement;
L'un embellit le petit Maître,
Et l'autre gâte l'Important.

LE BADINAGE.

Fort-bien. Je n'aurois pû décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'Important! J'ai pourtant gain de cauſe.
Une bouche charmante à décidé la choſe;
Quel comble de plaiſir! C'eſt gagner doublement.

L'AUTEUR.

Déciſion de jeune fille,
Qui ſe laiſſe ébloüir par l'oripeau qui brille,
Et j'appelle au Bon goût d'un pareil jugement.

ANGELIQUE *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant,
L'Arrêt qui vous met en colere,
Et je n'écoute qu'en riant,
La réponſe, Monſieur, que vous venez de faire.
Peſter contre ſon Juge eſt un ſoulagement,
Qu'on permet au Plaideur quand il perd ſon affaire;
Et quoique vous diſiez, tout m'eſt indifferent,
Vous n'aurez jamais le talent,
De m'offenſer ni de me plaire.
(*au Badinage gracieuſement.*)
Adieu, Seigneur, je cours dans ces inſtans
Mettre à profit tous vos preſens,
Et pratiquer la ſcience légere

D'épuiſer

D'épuiſer les riens amuſans.
(en tirade.)
Je vais éfleurer tout dans les cercles brillans,
Traiter la Paix, faire la Guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre priſonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'Officier;
Et maudire tout bas la préſence importune,
Du jeune Robin familier,
(en regardant l'Auteur.)
Qui diſpute à Monſieur, l'art de nous ennuïer:
Et pour me diſſiper dans cette conjoncture,
Railler Monſieur l'Abbé, badiner ſa figure,
Le conſulter ſur des ponpons;
Et l'ayant établi juge de ma coëffure,
Faire imprimer dans le Mercure,
Ses Arrêts de toilette, & ſes doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant, votre eſprit fait paroître
Trop de talent pour ne pas l'employer,
Continuez, & votre maître
Sera bien-tôt votre Ecolier.
(Angelique ſort.)

SCENE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER *au Badinage.*

MOi, je pars, & je vais prendre congé des Dames;
Elles ſont à plaindre en ce jour,
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuſer ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il ſe peut, rendez l'Abbé moins ſot,
Façonnez tous les gens de Palais & d'affaire,
Ne perdez pas de tems, il vous eſt neceſſaire;
Il vous faudra donner bien des coups de rabot.
Je ſerai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entens déja les inſtrumens Guerriers,
Animer du François la valeur naturelle,
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais ſur ſes pas me couvrir de lauriers.

LE

LE BADINAGE.

Partez, vaillant Guerrier, suivez un si beau zéle;
Hâtez votre départ pour hâter le retour :
Revenez plus brillant embellir notre cour;
Revenez pour nous rendre une gaité nouvelle,
Et pour vous délasser en cet heureux séjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'amour :
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez auprès de nous,
Le Badinage plus aimable,
Le plaisir plus piquant & le repos plus doux.

SCENE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Pour moi la Paix est mon partage;
Et quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus sur notre hommage,
Je le destine à votre frere aîné;
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner sur vous l'avantage,
Il aura seul tout mon encens.

Je

Je vais dans tout Paris par un ſanglant ouvrage,
Vous décrier en même tems,
Je veux que dans trois jours il ſoit ſeul à la mode.
Je le peindrai ſous des traits ſéduiſants,
Comme un Dieu ſans façon, agréable, commode,
Pere du bien facile & du plaiſir réel,
Digne que l'univers encenſe ſon autel;
Et rendant vos défauts inſignes,
Je vous offrirai, vous, ſous des couleurs maligne,
Comme un Dieu mince & freluquet;
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, & n'a que du caquet:
Tout parle contre vous, & pour lui tout décide;
Vous viſez au frivole, il va droit au ſolide;
Vous êtes l'ombre, il eſt le corps,
Le bonheur qu'il procure eſt un bonheur palpable,
Vos faveurs ſont du vent, & n'ont qu'un vain dehors,
Il eſt la verité, vous n'êtes que la Fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talens par des projets ſi beaux,
Vous ne pouviez choiſir un plus digne heros.
Partez, allez chanter le vice,

La

La honte & le remord en ſeront le ſeul prix.
Ils puniront votre injuſtice,
Et ſçauront me venger d'une indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimerique Dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas ſentir les traits de ma colere,
C'eſt peu d'aller de maiſon en maiſon,
Verſer ſur toi mon dangereux poiſon;
Je vais dans les Cafés, je vais contre ta cauſe,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, ſans faire de pauſe,
Au Fauxbourg Saint Germain te dénigrer en proſe,
Au-delà du Pont-Neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en muſique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet cauſtique,
Attaquer ta puiſſance, & combattre ton goût
Sur la Scene Françoiſe, au Théâtre lyrique;
Et je veux que preſſé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je ſuis, & me trouves par tout.

SCENE

SCENE IX & derniere.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE *à part.*

Peſte de la Muſique! au diable le Poëme!
Payer quarante ſols un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel eſt donc celui que je voi?
Son aſpect m'intimide, & je ſens de l'éfroi!

LE PARTERRE *à part.*

Je ſuis encore ému des flots & de l'orage,
Que je viens d'exciter dans mon juſte courroux.
Je cherche ici....

LE BADINAGE.

Qui, Monſieur?

LE PARTERRE.

Vous.
N'êtes-vous pas le Badinage?

LE BADINAGE.

Oui, c'eſt moi.

LE PARTERRE.

Touchez-là. Car je viens vous trouver,
Pour diſſiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver.

Déja

Déja votre air fripon déride mon visage.

LE BADINAGE.

Dites-moi quelles sont vos qualités, Monsieur ?

LE PARTERRE.

Toutes. Je suis Robin, je suis Auteur,
Je suis Abbé, je suis homme d'Affaire,
Je suis Musicien, & je suis Medecin,
Je suis Marchand & je suis Mousquetaire,
Je suis Normand, Gascon.... bref je suis tout
Enfin.
En ma personne je rassemble,
Tous les Etats & les Païs ensemble.
Je décide debout ; mais souverainement,
Et l'on ne m'ennuïa jamais impunément.
Ici je suis surtout un Juge qu'on redoute.
Reconnoissez....

LE BADINAGE.

Qui ? Terminez mon doute.

LE PARTERRE *en bâillant.*

Reconnoissez à ce bâillement-là,
Le Parterre qui sort du nouvel Opera.

LE BADINAGE.

Vous êtes le Parterre ! Ah ! mon Roi, mon cher
Maître !
Réüni dans un seul, comment vous reconnoître ?
Pardonnez mon erreur, & daignez être assis.

LE

LE PARTERRE.

Non, ce n'eſt pas ma coûtume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on ma vû naître.

LE BADINAGE.

Pourtant ſi vous le pouviez être,
Vous ſeriez plus à l'aiſe, & nous, Seigneur ; auſſi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur ?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi
Quand il eſt devant vous obligé de paroître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainſi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hypolite ?
Seigneur, que votre eſprit daigne éclairer le mien,
Quels ſont vos ſentimens ?

LE PARTERRE.

Je ne le ſçai pas bien,
J'en ai pluſieurs, & tels qu'il les merite,
Tous juſtes dans le fond ; mais qui ne ſont pas clairs.

Il m'en inſpire de divers;
D'ennui, de haine, de colere;
De mépris, de triſteſſe, & de compaſſion,
Je reſſens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugemens, à moi-même contraire,
J'en porte autant dans ma confuſion,
Que ſous un ſeule bonnet je raſſemble de têtes;
Et leur nuage obſcur excite des tempêtes,
Cauſe dans mon cerveau tant de flus & reflus,
Qu'ils ſe confondent tous, & que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux Auteurs ſi terrible,
Je vous trouve, Seigneur, preſqu'incomprehenſible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit ſe diſſipe, & je vois le Soleil,
Il eſt tems par ma voix que la verité ſorte;
Je viens d'aſſembler mon Conſeil,
Sur un ouvrage de la ſorte.
Voici tous les Arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroïans!
Et de jugemens differens.

LE PARTERRE *en Muſicien.*

Je rens juſtice à la Muſique.
Elle eſt bien travaillée, elle a de grands morceaux,

Les

Les acompagnemens & les chœurs en ſont beaux.
Mais par malheur elle eſt mélancolique,
Fatigue trop l'Orqueſtre; & dans le même tems
Qu'il paroît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus ſçavans,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorans.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur eſpece,
Sont plus tartares que françois;
On leur fait ici politeſſe,
Comme à des gens qu'on voit pour la premiere fois.

LE BADINAGE.

C'eſt le Muſicien qui parle par ſa bouche.

LE PARTERRE *en Auteur.*

Pour le Poëme, il m'éfarouche,
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller éfrontément, piller Phedre, Avilie;
C'eſt voler ſur les grands chemins.
On lui prend tout encor juſqu'au nom d'Aricie;
Mais que dis-je? C'eſt peu dans ces tems inhumains,
C'eſt peu qu'on la dépoüille, O Ciel! on l'eſtropie.
Un barbare, eh! le puis-je autrement appeller?
Lui briſe chaque membre, & l'oſe décoler,
Sans pitié, ſans égards aux loix de l'harmonie,

Change

Change les plus beaux vers en des vers visigots,
Et par un dernier trait de licence innouïe,
De tous les cœurs il fait des Matelots.
Et l'on ne venge point le bon sens qu'il désole ;
Ce Théâtre qu'il pille, & Racine qu'il vole !

LE BADINAGE.

Ah ! Voilà du public Auteur,
Le ton caustique, & la mauvaise humeur,

LE PARTERRE *contrefaisant l'Abbé.*

Sans m'échauffer les Sens, moi, je fais mes remarques :
Je fronde les Enfers, & le Trio des Parques.
Outre que dans Isis ils sont pris tout du long ;
Je ne sçaurois souffrir les hommes en jupon,
La mascarade est indécente & sotte ;
Passe pour mettre encor des femmes en culotte.
J'en trouve le coup d'œil amusant & fripon.
En tirant mon rabat, & braquant ma lorgnette,
J'ai le plaisir alors de juger du tendron,
Et de me récrier, qu'elle est bien en garçon !
Non, je ne vis jamais de jambe si bien faite,
Ni de corsage si mignon !
Ah ! je la croquerois, tant sa taille est parfaite !
Je n'y sçaurois tenir, son petit air mutin
Merite qu'on la claque & reclaque soudain.

LE BADINAGE.

Oh! C'eſt-là de l'Abbé le ton plein de moleſſe.
Ce goût pour les tendrons nous marque ſa foibleſſe.

LE PARTERRE *en petit Maitre.*

Le Poëme, en honneur, ne ſçauroit ſe payer.
Entre pluſieurs endroits dont je ſuis Chevalier,
Je trouve le retour de Theſée impayable,
Dans le moment qu'on dit à ce Heros
Qu'il eſt deshonoré par ſon fils trop coupable,
Une troupe de Matelots,
Qui dans ſa Cour arrivent en batteaux,
Viennent lui témoigner leur joïe inexprimable
Par des tambourins & des ſauts.
On ne peut pas, où je me donne au diable,
On ne peut pas choiſir ſon tems plus à propos.
Le coq-à-l'âne eſt admirable!

LE BADINAGE.

Voilà du petit-Maître & l'air & les propos;

LE PARTERRE *en Robin.*

Le Poëme en premiere inſtance
A perdu ſon Procès tout net.
De le mettre à néant on a ſagement fait,
Et je confirme la Sentence.
En outre, non content du quart qu'on a ſouſtrait,

Je

Je condamne le tout par Arrêt authentique;
Et j'enjoins sans délais au Théâtre lirique,
De supprimer à cet effet
Les paroles tout-à-fait,
Et ne chanter que la musique.

LE BADINAGE.

On reconnoît la Robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE *en Gascon.*

Pour moi, jé mé rends toûjours-là,
Juste à la fin dé l'Opéra.
Pst, lé gaillard avec sa rédingote
Sé glisse comme un bent coulis.
J'arribe à tems & j'escamote
Lé rossignol chanté par un gosier exquis
Abec les pas que si bien nous tricote
L'aimable danseuse qui saute
Presqu'aussi-bien qu'un homme du Païs.
J'enlebe ainsi lé plus beau du spectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hem! ne troubez vous pas, où jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus sagément que lui?

LE BADINAGE.

On devine d'abord l'Auteur de cet oracle,

Et sans attendre ici que je nomme son nom ;
Chacun dit avant moi, c'est le Public Gascon.

LE PARTERRE *en Commis subalterne.*

Je sors fort mécontent de cette Comédie.
Tout supputé dans mon génie,
L'Opera, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos Bureaux,
Pour nous donner semblable rapsodie.
J'ai la tête cassée, & l'oreille assourdie,
D'entendre sans raison tonner à tout propos ;
Et la Salle est empuantie,
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort mal-à-droit, dans les vilains nazeaux
Du monstre que combat Aricie ;
Et que Corneille a peint si galament,
Dans Alexandre, ou dans Iphigenie.
Je ne sçai dans lequel des deux precisément.
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture si jolie,
J'ai retenu ces deux vers seulement.
Son front large est armé d'écailles jannissantes ;
Tout son corps est couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.

Oh ! du plus rustre des Commis,
Qui soient dans les aides blotis.

Voilà

Voilà les *quiproquos*, & l'ignorance craſſe,

LE PARTERRE *contrefaiſant l'Abbé.*

J'oubliois le meilleur. Un petit mot de grace.
Je reviens aux enfers. L'oracle qu'on y rend.
Me paroît d'un naïf frapant,
(*s'interrompant en Marchand.*)
Et digne de riſée..... Et digne de riſée!
Songez, Monſieur l'Abbé, qu'il prédit à Theſée,
Qu'il va trouver l'Enfer chez lui.
Cette prédiction ſe trouve véritable:
En y trouvant ſa femme, il y trouve le diable.
(*il rit en Abbé.*)
Cela ſent la boutique & ſon homme établi,
Hi, hi....
(*en Marchand, contrefaiſant l'Abbé.*)
Hi, hi! Pourquoi ricanez-vous ainſi?
Vous trouveriez l'Oracle inconteſtable,
Si vous aviez une femme aujourd'hui.
(*en Abbé.*)
Monſieur le trafiquant, la vôtre eſt-elle aimable?
(*en Gaſcon.*)
Abec tout lé reſpect qué jé dois au rabat,
Bous abez tort, Mouſſu l'Abbat,
Aux dépens du Marchand, dé faire l'agréable.
C'eſt dé tout l'Opera l'endroit lé plus paſſable,
Cela fait Epigramme, ou jé né ſuis qu'un fat.

(*en*

(*en Auteur.*)

Ciel ! Peut-on soutenir un Oracle execrable ?

(*en petit-Maître.*)

Monse l'Auteur, n'en soyez pas surpris,
Sans doute le Marchand fait crédit au Cousis.

(*en Commis.*)

Je n'en sçais rien, Monsieur le petit-Maître,
Je suis toûjours de leur avis.
L'Oracle est aussi clair que trois & trois font six,

(*en Avocat.*)

C'est à moi de parler, que je fasse ma charge,
Place au barreau ; place, petit Commis,

(*en Gascon.*)

Mais, Moussu l'Abocat, bous m'écrasez, sandis.
Botre éloquence m'est à charge.

LE BADINAGE.

Tous parlent à la fois,

LE PARTERRE *en Avocat.*

La Cour veut être au large.

(*en Gascon.*)

Ellé casse l'Oracle. Et jé lé rétablis.

(*en cohuë.*)

J'attaque, je défens, je fifle, j'applaudis,
Je proscris, je fais grace,
Jé m'obstine, je me dédis,
J'ajoute, je suprime. Et moi, je fais main basse.

il

(*il touſſe, il crache, il ſe mouche.*)

(*en fauſſet.*)

Paix, les moucheurs; paix donc l'endroit eſt des plus beaux.

(*en baſſe taille.*)

Il eſt des plus mauvais. Silence, les Courtauts.

LE BADINAGE.

Ah, Seigneur! Quel cahos! Et quel déſordre extrême!

Qui fait naître chez-vous ces contradictions?

LE PARTERRE *d'un air calme.*

Paix. Ce n'eſt rien. Je ſuis en priſe avec moi-même:

Nous avons tous les jours ces altercations.

Je vais les appaiſer ſans tarder davantage.

Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,

Que pour faire briller avec plus d'avantage,

Mes dernieres déciſions;

Tel que l'aſtre du jour, qui fait après l'orage,

Avec plus de ſplendeur, paroître ſes rayons.

LE BADINAGE.

Le calme eſt revenu. Que dira-t'il? Voyons.

LE PARTERRE *en Public indulgent.*

Juge ſans paſſion, indulgent ſans foibleſſe,

Au ſpectacle toûjours je cherche le plaiſir.

Je ne ſifle jamais ni l'Acteur, ni la Piéce;

Et

Et ſi je fais du bruit, c'eſt pour les applaudir.
Toujours porté vers la clemence,
Je ſçai borner mon éloquence,
A ſaiſir & loüer les endroits les plus beaux,
Et ce n'eſt que par mon ſilence,
Que je critique les défauts.
On a remis Iſſé, ma joye en eſt extrême.
J'éprouve l'embarras charmant,
De ne ſçavoir à tout moment,
Qui je dois approuver le plus, ou le Poëme,
Ou la Muſique, ou l'Actrice que j'aime.

LE BADINAGE.

Il ne ſifle jamais la Piéce, ni l'Acteur!
Ah! de tous les Publics c'eſt pour nous le meilleur.
La bonne pâte de Parterre!
Vers lui toûjours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur debonnaire,
Faites, Seigneur, un accord avec nous?

LE PARTERRE.

Et quel accord?

LE BADINAGE.

Ayez pour cette Comedie,
Cette indulgence extrême, & cet eſprit ſi doux,
Que vous avez pour celle d'Italie.

Notre

Notre foibleſſe égale leur beſoin.
Et nous vous promettons de redoubler de ſoin,
Et de la ſurpaſſer en ardeur de vous plaire.
Le Badinage eſt François comme vous:
Que cette gloire, & ſi grande, & ſi chere,
Vous porte, en dépit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une étrangere.

LE PARTERRE.

Pour vous je ſuis prêt à tout faire;
Mais à condition que pendant ce tems-là,
Toûjours le Badinage ici m'amuſera,

LE BADINAGE.

La choſe dépend....

LE PARTERRE.

De qui?

LE BADINAGE.

Mais de votre preſence.
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,
Et jamais il n'y manquera;
Mais ſoyez bien exact à lui rendre viſite,
Car ſi vous y manquez deux ou trois jours de ſuite,
Vous ne le verrez plus, crac, il diſparoîtra.

LE PARTERRE.

J'y viendrai donc. Je me prête à l'abſence.

Pour ſigne de paix maintenant,
Recevez cet embraſſement.
(il embraſſe le Badinage.)
Mon frere qui dit bis, je penſe,
Ne ſeroit pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frere, il eſt bon, & pour cauſe,
Qu'il donne les mains à la choſe;
Car je ne ſuis que ſon petit cadet;
Il a ſur nous un aſcendant parfait;
Ma volonté toûjours eſt de faire la ſienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à preſent lui-même le traité.
(Il ſort.)

LE BADINAGE *au vrai Parterre.*

Meſſieurs, du bon Public prenez le caractere.
Vous gagnerez vous-même à paroître indulgens.
En nous ôtant la crainte, aux Acteurs ſi contraire,
Vous augmenterez nos talens,
Et vos plaiſirs en même tems.
Que notre état vous touche & vous engage
A ſouſcrire ce ſoir à l'accord propoſé;
Vous plaire eſt pour nous tous un difficile ouvrage:
Nous excuſer vous eſt aiſé.
Faites donc grace au Badinage;

Qu'il

Qu'il obtienne votre ſuffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.
(*d'un ton tragique.*)
Seigneur, dites un mot, & vous nous ſauvez tous.

FIN.

LES
DEUX NIÉCES,
COMÉDIE.

De *Monsieur* DE BOISSY.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens François, le 17 Janvier 1737.

Le prix est de trente sols.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gesvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

DEUX NIÈCES,

COMÉDIE.

A PARIS,
Chez TRAULT père, Quay de Gesvres,
au Lis noir.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie intitulée, *les deux Nièces*. Fait à Paris ce 5. Septembre 1737.

Signé, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Piéces de Théatre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Piéces ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel ; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y aura été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens: Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cens trente trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos eſt écrit:

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 487. *Fol.* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Février* 1733. *Signé*, G. MARTIN, *Syndic.*

LES

LES
DEUX NIÈCES,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE COMMANDEUR, oncle de la marquise & de Lucile.

LA MARQUISE, veuve, amante du chevalier.

LUCILE, amante du baron.

LE BARON, amant de Lucile.

LE CHEVALIER.

FINETTE, suivante de la marquise.

LAFLEUR, valet du chevalier.

La scène est à Paris dans un salon de la maison du commandeur.

LES DEUX NIÉCES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

OUI, charmante Finette, après trois ans d'abſence,
Pour revoir tes appas, la Fleur revient en France.
Le chevalier qui fait ſa cour ici ſouvent,
M'a pour ſon écuyer repris en arrivant.

Ma foi, vive Paris, il n'eſt rien qui l'égale.
Je ſuis né pour ſervir dans cette capitale.
Le mérite y paroît avantageuſement,
Et des valets heureux c'eſt le ſéjour charmant.

FINETTE.

Ah ! Depuis ton départ tout a changé de face.

LA FLEUR.

Comment donc ?

FINETTE.

Nos pareils y ſont dans la diſgrace.
Un inſtant a détruit ton pouvoir & le mien ;
Notre régne eſt paſſé, nous ne ſommes plus rien.
Le grand monde eſt pour nous plein d'un mépris extrême,
Et chacun y conduit ſon intrigue ſoi-même.
Notre eſprit n'a plus lieu d'exercer ſon talent ;
Et l'amour aujourd'hui ſe fait ſans confident.
Paris voit dans ſon ſein régner des mœurs nouvelles.

LA FLEUR.

Ah ! Les Dames ſans doute y deviennent cruelles.

FINETTE.

Non, mon ſexe toujours eſt rempli de douceur ;
Mais il a plus d'adreſſe avec le même cœur.
Dès l'âge de quinze ans une fille eſt ſavante,
Et, par rafinement, la mere eſt indulgente.
Les époux ſont d'accord de vivre en liberté ;

Notre crédit par là tombe de tout côté.
Nos maîtres avec nous craignent de se commettre,
Et notre emploi se borne à porter une lettre.
On abrége d'ailleurs le cérémonial,
Et filer une intrigue a l'air provincial.
On court au dénouement avec impatience.
On n'est plus attentif qu'à sauver l'apparence.
Comme on craint les yeux seuls du public délicat,
On forme un nœud sans peine, on le rompt sans éclat;
Et sache qu'on n'a vû jamais régner en France,
Moins de fidélité, ni plus de bienséance.

LA FLEUR.

Tu me parles, Finette, un jargon inconnu.
Par cette bienséance, entre nous, qu'entens-tu?

FINETTE.

C'est un masque trompeur, dont, au siécle où nous sommes,
Se parent avec art les femmes & les hommes;
Qui, fascinant les yeux de l'univers déçu,
Donne au vice les droits & l'air de la vertu;
Fait respecter par tout l'imposture parée,
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

LA FLEUR.

Le siécle est hypocrite! Ah! Nous sommes perdus,
Et pour le corriger, les soins sont superflus.

FINETTE.

Oui, la corruption au comble eſt arrivée.
La coquette en public, modeſte & réſervée,
De la pudeur exacte arbore le drapeau,
Et nos jeunes ſeigneurs ne boivent que de l'eau.

LA FLEUR.

Ah! Fi donc, quelle horreur! Vraiment, quand le vin tombe,
Je ne m'étonne plus que la vertu ſuccombe.
Pere de la franchiſe & de la vérité,
Le moyen que ſans toi l'on ait de l'équité.
Ton pouvoir rend lui ſeul les cœurs droits & ſincéres,
Et je ſuis ſûr que l'eau fit les premiers ſauſſaires.

FINETTE.

L'apoſtrophe eſt vraiment d'un buveur déclaré.

LA FLEUR.

Que Paris à mes yeux paroît défiguré!

FINETTE.

Aujourd'hui la décence en eſt la ſouveraine,
Et dans cette maiſon elle commande en reine.

LA FLEUR.

Quoi! Chez le commandeur! Au joug des vains dehors,
Se peut-il que ſon ame ait pû plier ſon corps?

FINETTE.

Non, pour l'extérieur il eſt toujours le même.
Mais ſon cœur eſt conduit par ſa niéce qu'il aime.

LA FLEUR.

J'entens. Lucile a l'art de tourner son esprit.

FINETTE.

Tu te trompes, la Fleur, elle n'a nul crédit;
Et, s'il est gouverné, c'est par son autre niéce.

LA FLEUR.

La marquise?

FINETTE.

Elle seule est ici la maîtresse.

LA FLEUR.

Di-moi, par son veuvage étant libre aujourd'hui,
Qui peut l'avoir portée à revenir chez lui?

FINETTE.

Faut-il le demander? La décence maudite,
Qui contraint sa jeunesse, & force sa conduite.
C'est peu que tous ses goûts lui soient sacrifiés,
Nous-mêmes à son joug elle nous tient liés.
C'est des égards gênans le pouvoir tyrannique,
Qui de sa confiance exclut son domestique.
Les dehors sur son ame ont un droit si puissant,
Que pour entrer chez elle il faut un air décent.
C'est le mot favori que toujours elle emploie,
Et, sans ce passeport, madame vous renvoie.
Le pis est à ses yeux d'agir ignoblement,
Et l'on doit s'observer très-scrupuleusement.
Il faut être toujours dans une gêne horrible,

Et garder, qui plus eſt, un ſilence pénible.

LA FLEUR.

Je te plains.

FINETTE.

Je m'en prens à l'uſage cruel,
Car elle tient des cieux le plus beau naturel :
Son cœur eſt généreux, & ſa main libérale,
Son caractére eſt doux, & ſon humeur égale.
Mais le monde, & ſes loix qui maîtriſent ſon cœur,
A s'armer de fierté contraignent ſa douceur.
L'exemple la gouverne, & ſon pouvoir nous prive
Des fruits de ſa bonté, qu'il tient toujours captive.
C'eſt ainſi qu'altérant ſes bonnes qualités,
Il change les vertus en défauts empruntés ;
Et qu'un abus fatal, dont la raiſon murmure,
Défigure à nos yeux les dons de la nature.

LA FLEUR.

Mais étant tous les deux ſi différens d'humeur,
Comment peut-elle vivre avec le commandeur?

FINETTE.

Quoique leur caractére en rien ne ſe reſſemble,
Il n'eſt pas étonnant qu'ils s'accordent enſemble.
Avec un ton grondeur, ſous un bruſque maintien,
Il eſt la bonté même, & ne refuſe rien.
La marquiſe, ſous l'air d'une humble déférence,
Le plie, avec reſpect, à tout ce qu'elle penſe.

D'autant plus sûrement on la voit gouverner,
Que c'est par la douceur qu'elle a l'art de régner.
En se disant le maître, il obéït sans cesse,
Et, paroissant soumise, elle est toujours maîtresse.

LA FLEUR.

Moi, j'adore cet oncle avec son air bourru.

FINETTE.

Son empire est sur lui tellement absolu,
Qu'elle a vaincu l'effort de son antipathie,
Jusqu'à lui faire voir la bonne compagnie,
Et goûter, qui plus est, l'esprit du chevalier,
Qui toujours avoit eu le don de l'ennuyer.

LA FLEUR.

Mon maître l'ennuyer! Lui, qui plaît à la ville?
Lui, qui charme la cour? Son goût est difficile.
Quand j'ai quitté Paris il étoit bien tourné,
Mais depuis ce temps-là son esprit s'est orné.

FINETTE.

Un beau dehors en lui cache bien des folies;
Il a même, entre nous, deux grandes maladies.

LA FLEUR.

Tu m'étonnes. Quel est le double mal qu'il a?

FINETTE.

L'un prend sa source ici, l'autre réside là.
Le premier est transport, le second, frénésie.
En un mot, c'est l'amour avec la poësie.

LA FLEUR *à part.*

Le chevalier déjà m'a découvert ſes feux,
Mais faiſons l'ignorant pour mieux ſervir ſes vœux.
(*haut.*)
Cette ſévérité me paroît ſurprenante.
Quoi ? Madame Finette eſt-elle auſſi décente ?
Rimer, être amoureux, ſont-ce là des travers ?
Mon maître a de l'eſprit, il peut faire des vers.
S'il aime, ſa maîtreſſe eſt ſans doute parfaite.
Mais j'ignorois ce point, je l'apprens de Finette.
Il ne m'a pas encor confié ſon ſecret,
Et je ſuis étonné de le voir ſi diſcret.
Son choix ne peut tomber que ſur l'une des niéces,
Et mon eſprit balance entre tes deux maîtreſſes.

FINETTE.

Je n'en reconnois qu'une à qui tout obéit,
C'eſt la ſeule marquiſe ; & l'on t'a mal inſtruit.
Tout lui rend en ces lieux un hommage ſincére ;
Et ſi le chevalier s'empreſſe & cherche à plaire,
C'eſt elle à qui ſes vœux doivent tous s'adreſſer.
Peut-il un ſeul moment entre elles balancer ?
La marquiſe peut tout, elle eſt riche, elle eſt belle.
Lucile eſt ſans fortune & fléchit devant elle :
Auprès du commandeur qui l'a priſe chez lui,
Sa couſine elle-même eſt ſon premier appui.
L'une eſt une orpheline, & qui vit iſolée ;

Toute l'autorité dans l'autre eſt raſſemblée ;
Le pouvoir de ſon oncle eſt dépendant du ſien ;
Elle eſt tout en un mot, & Lucile n'eſt rien.

LA FLEUR.

Je plains cette derniére. Es-tu ſa confidente ?

FINETTE.

Non. Pour m'ouvrir ſon cœur elle eſt trop défiante.
Par égard, la marquiſe eſt reſervée en tout ;
Mais l'autre eſt politique & ſe cache par goût.

LA FLEUR.

Elle eſt cachée ?

FINETTE.

Au point qu'elle eſt inconcevable ;
Son cœur eſt une énigme, il eſt inexplicable.
Elle a du goût pour tout, & ne s'attache à rien.
Son eſprit fait d'abord aimer ſon entretien ;
Mais quelqu'art qu'on emploie, &, quoi qu'on puiſſe dire,
Au fond de ſa penſée on ne peut jamais lire.
Nul mouvement marqué ne montre ſon humeur.
C'eſt un caméléon qui prend votre couleur.
Sans ſe développer ſon ame ſe replie,
Et dérobe ſa marche à l'œil qui l'étudie.
Son eſprit ſe déploie, & brille en ſes diſcours ;
Mais ſon cœur ne dit mot, & ſe voile toujours.
L'un, eſt un jour ſérain, ſans nuage & ſans ombre,

L'autre, eſt l'image, au vrai, de la nuit la plus ſombre.
C'eſt le chef d'œuvre enfin de la réflexion,
Tout eſt lumiére en elle, & rien n'eſt paſſion.

LA FLEUR.

C'eſt elle qui devroit, avec tant de fineſſe,
Mener le commandeur plûtôt que ta maîtreſſe.

FINETTE.

On ſe laiſſe conduire à l'air de bonne foi;
Mais on craint l'aſcendant d'un plus adroit que ſoi.
Avec le commandeur la marquiſe s'avance.
Retire-toi, la Fleur, va, ſors en diligence.

LA FLEUR.

Pourquoi donc me chaſſer?

FINETTE.

Par un motif preſſant.
Fuis au plus vîte, fuis, tu n'as pas l'air décent.

LA FLEUR.

Un compliment pareil me fait quitter la place.
La pudeur ſouffre trop quand il eſt dit en face.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

JE ſuis, je ſuis ſaiſi d'un violent courroux.

LA MARQUISE.

Mais contre qui, Monſieur, répondez ?

LE COMMANDEUR.

Contre vous.

LA MARQUISE.

Contre moi ! Ce diſcours a lieu de me ſurprendre.

LE COMMANDEUR.

Je ſors d'une maiſon, où l'on vient de m'apprendre...

LA MARQUISE.

Mon oncle, expliquez-vous. Que vous a-t-on appris ?

LE COMMANDEUR.

Des choſes dont pour vous moi-même je rougis.

LA MARQUISE.

La choſe eſt donc bien grave ?

LE COMMANDEUR.

Oh ! Tout des plus, Madame.

LA MARQUISE.

Mais daignez employer, pour convaincre mon ame,

La force des raisons plûtôt que de la voix.

LE COMMANDEUR.

Je ne puis trop crier, quand j'apprens, quand je vois
Qu'avec le chevalier vous prenez dans le monde
Un travers qui m'étonne, & que le bon sens fronde.
Il faut, pour mettre fin à tous les sots discours,
Il faut que vous rompiez avec lui pour toujours.

LA MARQUISE.

En quoi le chevalier est-il donc condamnable?
Et moi-même, Monsieur, de quoi suis-je coupable?

LE COMMANDEUR.

Vous avez tort tous deux, lui, de faire courir
Une Ode à votre gloire, & vous, de le souffrir.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc le blamer, quand il fait mon éloge?

LE COMMANDEUR.

Parce qu'un chevalier qui fait des vers, déroge.

LA MARQUISE.

Ah! Mon oncle, jamais le talent n'avilit.
Il n'appartient qu'aux sots de rougir de l'esprit,
Et cette qualité, loin d'être humiliante,
Ajoûte à la noblesse, & la rend plus brillante.

LE COMMANDEUR.

C'est l'affaire après tout de ce beau chevalier.
Il peut impunément barbouiller du papier,
Je m'en lave les mains, mais ce qui me chagrine,

Des écrits qu'il répand, il vous fait l'héroïne.
Il vous adreſſe encor un poëme galant;
C'eſt faire contre vous un libelle ſanglant.
Et vous, de l'approuver vous avez l'imprudence.
Mais dans quel tems encor, dans quelle circonſtance?
Au moment que je veux vous unir au Baron,
Et rehauſſer par là l'éclat de ma maiſon.
Le bruit que fait par tout ce ridicule ouvrage,
Suffit pour faire rompre un ſi grand mariage.
Vous joüez à vous perdre, & pour de méchans vers.
Pouvez-vous bien donner dans un pareil travers?
Vous, qui dans vos façons toujours ſimétriſées,
Soumettez aux égards vos actions toiſées?

LA MARQUISE.

Les vers du chevalier ne les bleſſent en rien;
S'ils ſont interprétés, ils doivent l'être en bien.

LE COMMANDEUR.

C'eſt-là ce qui vous trompe, & ſes rimes mal priſes,
De vous, ouvertement, font dire cent ſottiſes.

LA MARQUISE.

Cent ſottiſes de moi! Quel horrible propos!
Pouvez-vous ſeulement proférer de tels mots?

LE COMMANDEUR.

Hé bien, on fait de vous d'effroyables critiques.

LA MARQUISE.

Mais parlez donc moins haut devant des domeſtiques.

LE COMMANDEUR.

Il eſt bien queſtion de faire le diſcret,
Et de dire tout bas ce que tout Paris ſait.

LA MARQUISE.

Tout Paris !

LE COMMANDEUR.

A ce mot, vous êtes alarmée ;
Car vous craignez ſur tout d'être par lui blamée.

LA MARQUISE.

Que je ſuis malheureuſe ! On a beau s'obſerver,
Des traits de la critique, on ne peut ſe ſauver.
Mais que dit-il ?

LE COMMANDEUR.

Il dit que dans cette occurrence,
Vous obſervez fort mal l'éxacte bienſéance,
Que vous citez ſans ceſſe, & dont vous vous parez.

LA MARQUISE.

D'une vive douleur mes ſens ſont pénétrés.

LE COMMANDEUR.

Du jour enfin, du jour vous devenez l'hiſtoire.

LA MARQUISE.

Moi, l'hiſtoire du jour ! Non, je ne le puis croire ;
Ce ſont-là des diſcours que vous vous figurez.
Paris ne les tient point, ou bien vous les outrez.

LE COMMANDEUR.

Je les outre ſi peu qu'hier chez la comteſſe

On

On rioit de vous voir érigée en Déeſſe.

LA MARQUISE.

C'eſt ma grande ennemie.

LE COMMANDEUR.

A la ſœur d'Apollon ;
Ce poëte nouveau vous compare, dit-on.
Vous en avez le port, la taille, & la décence.
Il fait, entre elle & vous, voir tant de reſſemblance ;
Que par tout, de Diane, on vous donne le nom ;
Et qu'on l'appelle, lui, le bel Endimion.

LA MARQUISE.

Quelle horreur !

LE COMMANDEUR.

La comteſſe, en maligne interprête,
Fait entendre tout bas qu'une intrigue ſecrette,
Qu'un amour clandeſtin, pour ce berger aimé,
Sous cette allégorie, eſt peut-être exprimé.

LA MARQUISE.

Comment ! Mes ennemis ont eu le front de faire
Hautement devant vous cet affreux commentaire !
Et vous, qui de mon cœur, devez être certain,
Vous n'avez pas, Monſieur, pris ma défenſe en main ?
Connoiſſant leur noirceur, ſûr de mon innocence,
Quoi ! Ne deviez-vous pas leur impoſer ſilence ?

LE COMMANDEUR.

Je l'ai voulu d'abord, mais il m'en ont tant dit

Qu'ils ont, malgré moi-même, entraîné mon esprit.

LA MARQUISE.

Mon oncle, un seul moment, devoit-il les en croire?
Mais c'est peu de souffrir qu'ils attaquent ma gloire,
Qu'ils osent déchirer ma réputation;
Lui-même avec chaleur il suit leur passion,
Son injuste courroux met le comble à l'injure,
Et par l'éclat qu'il fait, il sert leur imposture;
Dans le fond de mon cœur il porte un coup mortel,
Et, de tous mes censeurs, il est le plus cruel.

LE COMMANDEUR.

Sa douleur m'attendrit.

LA MARQUISE.

Ce dernier trait m'accable.

LE COMMANDEUR.

Ma niéce....

LA MARQUISE.

Laissez-moi. Je suis inconsolable;
Et vos discours ne font qu'accroître mon chagrin.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous ai parlé que dans un bon dessein.
Finette, son état me touche au fond de l'ame.

FINETTE.

Monsieur, retirez-vous, j'aurai soin de Madame.

LE COMMANDEUR.

Oui. Je sors, & je vais chapitrer les censeurs,

Du repos des maisons, malins perturbateurs ;
Médisans, dont les traits causent tant de ravages,
Je m'en prens à vous seuls, & voilà votre ouvrage.
Pour maintenir la paix & l'ordre dans Paris,
Morbleu, vous devriez en être tous bannis !
Le monde gagneroit à cette heureuse perte.

(Il sort.)

FINETTE.

La ville risqueroit de demeurer déserte.

SCENE III.

LA MARQUISE, FINETTE.

FINETTE.

Madame, revenez de votre abattement.

LA MARQUISE.

Je ne puis respirer dans mon saisissement.
Avec l'intention la meilleure du monde,
Il vous porte dans l'ame une atteinte profonde ;
Et, faute des égards que l'on doit observer,
Sa main vous assassine en voulant vous sauver.
Voilà ce que produit le mépris des usages.
On perd le fruit sans eux, des conseils les plus sages.

(à part.)

Finette, éloignez-vous. Mais je ne songe pas

(*haut.*)

Qu'elle a tout entendu. Revenez ſur vos pas.

(*à part.*)

Pour la mieux engager à garder le ſilence,
Faiſons lui de mon cœur l'entiére confidence.
La prudence le veut.

FINETTE.

Madame, me voilà.

LA MARQUISE *à part.*

Quel effort ! Je ne puis m'abaiſſer juſque-là.

FINETTE.

Que ſouhaitez-vous ?

LA MARQUISE.

Rien. J'ai changé de penſée.

(*à part.*)

Non, demeurez plutôt. Parlons, j'y ſuis forcée
Par l'éclat indiſcret qu'a fait le Commandeur,
Et beaucoup plus encor par l'état de mon cœur.

(*haut.*)

Approchez. Dans le trouble où mon ame eſt plongée,
D'épancher mes ſecrets, je me vois obligée.
Votre zéle éprouvé, votre air modeſte & doux
Déterminent mon cœur à faire choix de vous.
Mon ſort paroît flatteur, & l'on me croit heureuſe,
Mais, Finette, ſouvent l'apparence eſt trompeuſe.
Dans la paix du veuvage, & ſous un front ſérein,

Je nourris en ſecret le trouble dans mon ſein.
Deux tyrans à la fois perſécutent ma vie.
A leur joug oppoſé je me vois aſſervie.

FINETTE.

Vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, moi-même, & je ſens tour à tour
Les tourmens de l'envie, & les feux de l'amour.

FINETTE.

D'un juſte étonnement vous me voyez ſaiſie.
Vous devez exciter, non reſſentir l'envie.
Le ciel en vous formant vous combla de ſes biens ;
Votre époux, par ſa mort, vous laiſſe tous les ſiens.
Que peut donc envier mon heureuſe maîtreſſe ?

LA MARQUISE.

L'eſprit de ma couſine ; & ſon air de fineſſe.

FINETTE.

Votre cœur ne doit pas en paroître jaloux.
Vos appas ſont cent fois plus brillans & plus doux.
Il n'eſt point de beauté que la vôtre n'efface ;
Et vos yeux ſeuls....

LA MARQUISE.

Par là Lucile me ſurpaſſe ;
Car elle a les regards les plus ingénieux,
Et l'eſprit, ſelon moi, fait lui ſeul les beaux yeux.
Pour moi, je ne vois rien qui ſoit plus inſipide,

Que les grands yeux mourans d'une belle ſtupide,
Qui regardent ſans voir, & qui n'expriment rien.

FINETTE.

Ah ! Les vôtres au cœur ne parlent que trop bien.
Demandez, leur pouvoir fait tourner la cervelle.

LA MARQUISE.

Je ne me flatte point. Je ſuis ſotte auprès d'elle.
Si mon cœur eſt jaloux, ce n'eſt point baſſement,
Et l'amour le rend tel, non le tempérament.
Je ne voudrois avoir ſon génie en partage,
Que pour mieux aſſervir l'objet ſeul qui m'engage,
Ou plûtôt ce qui doit redoubler mon tourment,
Je crains que ſon eſprit n'ait charmé mon amant.

FINETTE.

Cet amant eſt bien fait, ſans doute, & ſa perſonne....

LA MARQUISE.

Oui, c'eſt le chevalier que mon oncle ſoupçonne.
Quoiqu'il ait en partage un dehors ſéducteur,
C'eſt plûtôt par l'eſprit qu'il a ſoumis mon cœur.
Des dons extérieurs l'uniformité laſſe.
Mais l'eſprit a toujours une nouvelle grace.
Il a l'heureux talent de varier les traits,
Et ſes dons enchanteurs ne s'épuiſent jamais.
En attraits différens il ſe montre fertile,
Et dans un ſeul objet il en préſente mille.
Par l'inconſtance même, il ſait nous engager;

Et ſans être infidéle, on croit toujours changer.

FINETTE.

Madame, votre choix me paroît très-louable,
Et votre amant vous plaît par l'endroit eſtimable.
La figure eſt ſouvent mere de la fadeur,
Et cette qualité vaut pour moi la laideur.
Du ſot le mieux tourné la préſence m'aſſomme,
Et l'eſprit, à mon gré, fait la beauté de l'homme.

LA MARQUISE.

Ton goût flatte le mien.

FINETTE.

C'eſt le meilleur de tous.

LA MARQUISE.

Lucile par malheur peut penſer comme nous;
J'ai tout lieu de le croire, & ma crainte eſt fondée;
Pour éclaircir la peur dont je ſuis poſſédée,
Du ſoin de lui parler mon cœur charge le tien.
Qu'il tâche adroitement de lire dans le ſien.

FINETTE.

Madame, à dire vrai, la choſe eſt difficile,
Et rien n'eſt plus obſcur que le cœur de Lucile.
Mais pour y réuſſir j'emploirai tous mes ſoins.
Après tant de bontés, je ne puis faire moins.
Votre amant cependant ſe connoît en mérite,
Et ſi de ſon bonheur ſon ame étoit inſtruite,
A vous plaire, ſans doute, il borneroit ſes vœux.

LA MARQUISE.

Apprens que son amour a seul produit mes feux.
Ma fierté contre lui s'étoit trop bien armée,
Je ne l'aimerois pas s'il ne m'avoit aimée.
Je sai qu'il a pour moi brûlé sincérement,
Si je crains aujourd'hui, c'est pour son changement.

FINETTE.

Qui fait dans votre esprit naître cette pensée ?

LA MARQUISE.

Sa froideur qui succéde à sa flamme empressée.
Mais ce qui doit le plus augmenter mon soupçon,
C'est qu'il entend parler de l'hymen du baron,
A qui le commandeur veut que je sois unie,
D'un œil indifférent, & d'une ame assoupie.
Il le voit près de moi, sans montrer de courroux,
Et mon accueil flatteur ne le rend point jaloux.

FINETTE.

Cette façon d'agir est des plus étonnantes.
Il possède, il est vrai, des qualités brillantes;
Mais, Madame, excusez si je dis mon avis,
Son trop de confiance en rabaisse le prix.
Le baron est moins vain; &, s'il est petit maître,
Il l'est, vraiment, en beau, comme ils devroient to
l'être.
Sans en avoir le faux, il en a le brillant,
Et seroit accompli, s'il étoit moins bouillant.

C'eſt l'unique défaut qu'il tienne de ſon âge.
Ses airs ſont étourdis, & ſa conduite eſt ſage.
Si vos ſens n'étoient pas prévenus aujourd'hui,
Votre choix, j'en ſuis ſure, inclineroit vers lui.
Par le rang, par les biens, c'eſt peu d'effacer l'autre;
Sa perſonne eſt en tout plus digne de la vôtre.

LA MARQUISE.

Quel que ſoit ſon mérite, il ne peut rien ſur moi.
Il faut avoir mon cœur pour obtenir ma foi.
Le chevalier, Finette, a ſeul ce droit ſuprême,
Et le don de ma main n'eſt dû qu'à ce que j'aime;
Mais avant que mon ame oſe ſe déclarer,
De la ſienne en ſecret, elle veut s'aſſurer.
Il ſera ſans défaut pourvû qu'il ſoit fidéle.
Il entretient Lucile, il s'empreſſe auprès d'elle,
Sur ſes regards toujours ſes yeux ſont attachés,
Pour apprendre quels ſont ſes ſentimens cachés:
Voi, parle à ſon valet, mais ſans me compromettre.

FINETTE.

Sur mon zéle, de tout, vous pouvez vous remettre.

LA MARQUISE.

De l'aveu de mon cœur, tu dois ſentir le prix;
Il attend ſon repos du ſoin qu'il t'a commis.
Songe que ma conduite, & peut-être ma vie,
A ce que tu feras va ſe voir aſſervie.
Crains ſur tout d'expoſer mon ſecret au grand jour.

Tu ne peux apporter trop d'art & de détour.
L'amour impérieux, l'affreuſe jalouſie,
Ont beau tyranniſer mon ame aſſujettie ;
Un maître encor par moi beaucoup plus redouté,
Me ſoumet toute entiére à ſon autorité.
C'eſt le monde éclairé, dont je crains la cenſure.
Sa régle, de mes pas fut toujours la meſure.
L'effroi du ridicule, & la peur d'un éclat,
Triomphent dans mon cœur de tout autre combat.
Ma réputation plus que l'amour m'eſt chere,
Et tout autre intérêt près d'elle doit ſe taire.
Adieu. De ton art ſeul dépendent mes deſtins.
Je laiſſe mon bonheur, & ma gloire en tes mains.

SCENE IV.

FINETTE *ſeule.*

POur le coup je triomphe, & ma gloire eſt entiére.
Me voilà confidente, & j'en ſuis toute fiére.
Madame me remet le ſoin de ſon bonheur,
Er rend à mon emploi ſa premiére ſplendeur.
J'aurai, dans ſon conſeil, voix délibérative,
Et je ne ſerai plus une ſuivante oiſive.
Bien-tôt dans la maiſon tout ſe fera par moi ;

La marquise elle-même y recevra ma loi,
Son secret confié me rendra tout facile.
On est maître des grands dès qu'on leur est utile.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR.

FInette me demande, & veut m'entretenir.
Je dois de mon côté... Mais je la vois venir.

SCENE II.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

J'Ai volé pour me rendre à vos ordres, Madame.
Disposez de mon bras, disposez de mon ame.

FINETTE.

Sur ta sincérité puis-je compter, la Fleur?

LA FLEUR.

Regarde-moi, ce front répond de ma candeur.

FINETTE.

Mais la discrétion est sur tout nécessaire:
Je dois te confier un important mystére.

LA FLEUR.

Tu le peux hardiment, le silence est mon fort.

FINETTE.

Apprens donc qu'un moment vient de changer mon sort.
Madame, de ses feux, m'a fait l'aveu sincére;
Et de tous ses secrets je suis dépositaire.

LA FLEUR.

Je te fais compliment sur un si grand honneur.

FINETTE.

Je ne le cache pas, il est pour moi flatteur.
Le chevalier, ton maître, est l'objet qui la charme.
L'esprit de sa cousine à son sujet l'alarme.
Son appréhension n'est pas sans fondement.
Tâche de découvrir la chose adroitement;
Je te charge du soin d'étudier ton maître,
Et de le démêler, sans rien faire connoître.

LA FLEUR.

C'est un soin superflu, puisqu'il faut parler net;
Je suis du chevalier le confident discret.

FINETTE.

D'où vient donc que tantôt tu m'en as fait mystére?

LA FLEUR.

Par prudence, avec toi, j'ai crû devoir me taire.
Tes discours m'ont paru d'abord un piége adroit;
Mais je me suis trompé; je vois que tu vas droit,

Et je dois, sans détour, répondre à ta franchise.
Mon maître ne fait rien que par mon entremise;
Il me consulte en tout depuis que je le sers;
Et même quelquefois je corrige ses vers.

FINETTE.

Je ne m'étonne plus si Paris les admire.
De l'état de son cœur hâte-toi de m'instruire.
Aime-t-il la marquise avec fidélité?

LA FLEUR.

Puisqu'il faut avec toi dire la vérité,
Chaque instant affoiblit l'amour qu'il a pour elle.
Ce feu céde aux efforts d'une flamme nouvelle.
Lucile en est l'objet; l'esprit, l'esprit vainqueur
Arrache à la beauté l'empire de son cœur.

FINETTE.

Crois-tu qu'il soit aimé?

LA FLEUR.

Je n'en sai rien encore.
Ses feux sont tout nouveaux, Lucile les ignore.
Pour en faire l'aveu, nous guettons le moment;
Et je viens, de sa part, te prier poliment
De lui faciliter cet instant qu'il désire.

FINETTE.

Pour qui me prend-il donc? Mais vraiment je l'admire!
Finette a trop d'honneur & trop de probité,
Pour prêter son secours à l'infidélité;

A ſon nouvel amour ſon bien même s'oppoſe.
S'il trahit la marquiſe, à tout perdre il s'expoſe.

LA FLEUR.

Conſtant en apparence, & volage en effet,
Il peut les ménager toutes deux en ſecret.
Car l'infidélité dont tu lui fais un crime,
Eſt ſageſſe, entre nous, quand elle eſt anonyme.

FINETTE.

Cette morale-là chez qui la puiſes-tu?

LA FLEUR.

Chez ta maîtreſſe même. Elle met la vertu
A ſauver les dehors. C'eſt ſuivre ſon ſiſtême,
Et la ſervir enfin ſelon le goût qu'elle aime.

FINETTE.

Le dangereux eſprit! Sous un air ſimple & bon
Il cache les détours du plus ruſé fripon.
Ecoute, pour ton bien, & celui de ton maître,
D'un amour inutile, & funeſte, peut-être,
Tandis qu'il en eſt temps, détourne ſes eſprits.
Tu ne ſaurois d'abord me plaire qu'à ce prix,
Et l'intérêt, de plus, à qui tout rend les armes...

LA FLEUR.

Pour me déterminer, il ſuffit de vos charmes.

FINETTE.

Monſieur eſt bien galant. Quelqu'un vient en ce lieu.
C'eſt Lucile. Je dois l'entretenir. Adieu.

Auprès du chevalier cours agir au plus vîte.

LA FLEUR.

Je répons de mes soins, non de la réussite.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

Elle est seule, & paroît rêver profondément.
Pour lire dans son cœur, saisissons ce moment.
(*haut.*)
Mademoiselle est bien solitaire & rêveuse.
Si j'en crois de ses yeux l'expression flatteuse,
Sa rêverie est douce, & quelqu'aimable objet,
Sans doute en ces instans en fait seul le sujet.

LUCILE.

Non. Vous voulez, Finette, être trop pénétrante;
Et cette rêverie est très-indifférente.
Le seul hazard la cause, & l'esprit entraîné
Rêve alors sans avoir d'objet déterminé.
On cherche, mais en vain, quel en est le principe,
Et le caprice seul l'enfante & la dissipe.

FINETTE.

On démêle aisément celle qui part d'humeur,

D'avec

D'avec celle qui prend sa source dans le cœur.
On peut sur un regard asseoir ses conjectures,
Et pour les distinguer il est des marques sûres.
Si j'osois m'expliquer, je dirois que vos yeux...

LUCILE.

J'admire, à mon égard, votre soin curieux.
Mes yeux n'expriment rien que mon devoir n'avoue.

FINETTE.

Un certain coloris est peint sur votre joue,
Qui, des troubles de l'ame, est un avant-coureur.

LUCILE.

Votre liberté seule excite ma rougeur.

FINETTE.

Pardon, si je me suis un peu trop avancée.
Par son mauvais côté vous prenez ma pensée.
Je sai que la vertu conduit seule vos pas;
Mais l'amour est un nœud qu'elle ne défend pas,
Quand l'estime le forme, & la raison l'éclaire.
N'êtes-vous pas dans l'âge, & d'aimer, & de plaire?
Si pour un cavalier aimable comme vous,
Vous sentiez en secret quelque chose de doux,
Mon secours, en ce cas, pourroit vous être utile;
Il vous soulageroit. Un confident habile
Est auprès d'un amant tremblant, foible, incertain,
Ce qu'auprès d'un malade est un bon médecin,
Il ne le guérit pas, mais son art le console,

Et par là ce même art n'eſt pas un art frivole.

LUCILE.

Finette, encore un coup, vous prenez trop de ſoin;
D'un ſemblable ſecours mon cœur n'a pas beſoin:
Il eſt libre, & j'en ſuis heureuſement maîtreſſe.
Mais quand même il ſeroit ſoumis à la tendreſſe,
Je vous le cacherois; & ſachez que je crains
Les confidens encor plus que les médecins.
Si l'art de ces derniers, incertain dans ſa ſource,
De nos jours attaqués précipite la courſe,
Des autres, l'imprudence & l'indiſcrétion,
Nous enlevent ſouvent la réputation.
Par un mot échappé notre gloire eſt flétrie;
Et ce bien qu'il nous ôte, eſt plus cher que la vie.

FINETTE.

En vous ouvrant à moi vous ne riſquerez rien.

LUCILE.

Dites-moi, pour finir un pareil entretien,
D'où nait l'empreſſement où votre ame s'obſtine?

FINETTE.

C'eſt de mon zéle ſeul.

LUCILE.

Mon oncle, & ma couſine ...

FINETTE.

Croyez qu'auprès de vous j'agis à leur inſû.

LUCILE.

Allez, quoi qu'il en ſoit, l'effort eſt ſuperflu.
Si c'eſt l'effet en vous d'un zéle que je blâme,
Je vous défens d'oſer pénétrer dans mon ame,
Plus que vous ne devez, & plus que je ne veux.
Qui paſſe ſon emploi ſe rend toujours fâcheux.
Par un pouvoir ſecret, ſi d'autres vous l'ordonnent,
Dites-leur, de ma part, qu'à tort ils me ſoupçonnent;
Qu'ils peuvent être ſûrs que mon cœur n'aime rien,
Et que s'il vient jamais à former un lien,
Son choix ſera ſi juſte, & ſi digne d'eſtime,
Que loin de leur cacher un panchant légitime,
Il ſera le premier à déclarer ſes feux;
Et que pour confidens il ne choiſira qu'eux.
Sortez.

FINETTE.

En termes clairs votre bouche s'explique.
Je n'ai plus rien à dire, & je ſors ſans replique.

SCENE IV.

LUCILE *seule.*

JE dois, plus que jamais, leur cacher mon ardeur.
Tout conspire en ces lieux pour pénétrer mon cœur.
Je vois qu'à mon sujet, ma cousine inquiéte,
D'accord avec mon oncle, a fait agir Finette.
Que le sort d'une fille est triste & malheureux !
Si son cœur au dehors laisse exhaler ses feux,
Le rigide censeur blâme son imprudence.
Si sa bouche est soigneuse à garder le silence,
Elle voit son secret des siens même envié,
Et tout, pour l'arracher, est par eux employé.
Défions-nous de tout, de peur d'une surprise ;
A prendre ce parti mon amour m'autorise.
Mon oncle, j'en frémis, travaille fortement
Pour unir la marquise au baron mon amant.
Pourra-t-il résister au bien qu'on lui destine ?
Ah ! Mon malheur est sûr, s'il plaît à ma cousine.
Tout parle en sa faveur, & tout est contre moi.
Elle asservit mon oncle, & je suis sous sa loi,
D'un regard attentif je vois qu'elle m'observe,
Je dois, à son exemple, être sur la réserve,

Et de ma paſſion n'avoir, malgré ſes ſoins,
Que moi, pour confidente, & mes yeux pour témoins.
A me lire ſes vers le chevalier s'empreſſe;
Et, quoi qu'à tout moment ſa vanité me bleſſe,
Faiſons-lui, devant elle, un accueil gracieux,
Pour découvrir ſon ame, & pour la tromper mieux.
Son cœur ſe trahira, s'il eſt vrai qu'elle l'aime,
Et de ſa jalouſie, en dépit d'elle-même,
Quelques traits perceront que je reconnoîtrai;
Et, ſur ſes mouvemens, je me déciderai.
Je ſaurai par cet art ſurmonter ſon adreſſe;
Et des événemens me rendre la maîtreſſe.
De garder ſon ſecret qui peut venir à bout,
Ne riſque jamais rien, & profite de tout.
Mais j'entens parler haut. C'eſt mon oncle, je penſe.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LUCILE.

LE COMMANDEUR *ſans voir Lucile.*

OH! J'ai tanſé, parbleu, nos cenſeurs d'importance,
Et lorſqu'à la marquiſe ils feront le procès,
Ils ne me prendront plus pour juge de leurs traits.
Mais elle eſt, après tout, d'une délicateſſe

Qui me paroît outrée ... Ah ! Te voilà, ma niéce !
Tu parois à propos, & j'ai dans ce moment
A te parler ici très-sérieusement.
Ne t'en alarme pas, c'est pour ton avantage.
Apprens donc qu'il s'agit d'un très-bon mariage.

LUCILE *à part.*

Dissimulons, peut-être est-ce un piége couvert.

LE COMMANDEUR.

Un parti peu commun aujourd'hui s'est offert.
C'est un marquis gascon ; mais, comme on n'en voit guére.
Il est riche, modeste, & jamais n'éxagere ;
Il craint d'être obligé, même à ses bons amis,
Et n'accepte un dîner que pour en rendre six.
Il est, sans en parler, liberal, noble & brave.
Sur tout de sa parole il se montre l'esclave.
On n'apperçoit en lui, ni détours, ni délais ;
Il prête fort souvent, & n'emprunte jamais.

LUCILE.

C'est un homme vraiment d'un caractére rare.

LE COMMANDEUR.

Oui, rare, mais en beau ; neuf, sans être bizarre.
A ces traits singuliers tu reconnois Damon,
Et faire son portrait, c'est déclarer son nom.
Tu vois que l'alliance est très-avantageuse ;
Avec un tel époux, tu ne peux qu'être heureuse.

Quelque riche pourtant que soit cette union ;
Je ne veux point gêner ton inclination.
Déclare-moi ton goût, car je veux le connoître.

LUCILE.

Je n'en ai point, mon oncle, & vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Voilà comme elles sont, ces filles, la plûpart :
On ne peut les porter à s'expliquer sans fard.
Dès qu'on parle d'hymen, elles sont les soumises ;
Et cachent le panchant dont elles sont épriſes.
Elles forment des nœuds, en dépit de leur cœur,
Et d'un long repentir se préparent l'horreur.
Si ce sort t'arrivoit, j'en serois le complice ;
Et je veux, malgré toi, t'épargner ce supplice.

LUCILE.

De mon sexe en ce point je n'ai pas le défaut.

LE COMMANDEUR.

Tu l'as par préférence, & tu l'outres plûtôt.
Ton cœur est si caché qu'il me met en colere.
Je n'ai pû démêler encor ton caractere,
Il ne paroît jamais sous aucune couleur.
Tu n'aimes, ni ne hais, & tu n'as point d'humeur.
Songe que la reserve, à cet excès portée,
Des imperfections est la plus détestée ;
Elle rompt le lien de la société,
Bannit la confiance & la sincérité,

Briſe de l'amitié tous les nœuds reſpectables,
Nous fait perdre le fruit des qualités aimables,
Nous iſole de tout, nous ferme tous les cœurs;
Et ſes ſoins défians nous privent des douceurs
De nous communiquer ſans ceſſe avec les autres,
D'apprendre leurs ſecrets, & d'épancher les nôtres.
Pour moi, qui ſuis né franc, c'eſt le ſouverain bien;
Crois-en mon ſentiment, & réforme le tien;
Il te nuit près de moi. Si tu veux que je t'aime,
Pour modéle, aujourd'hui, prend ton oncle lui-même.
Sur tout, parle avec moi, car j'aime à converſer;
Le plaiſir de ſentir, le plaiſir de penſer,
Eſt moins vif, mille fois, que celui de le dire.

LUCILE.

A marcher ſur vos pas, mon oncle, en tout j'aſpire.
Mais plus je m'examine, & moins je vois en quoi,
De la ſincérité j'ai pû bleſſer la loi.
Mon ame à tous vos traits ne s'eſt point reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es rien moins que franche, en faiſant l'ingénue.

LUCILE.

Je la ſuis.

LE COMMANDEUR.

En diſcours.

LUCILE.

Non, en effet, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Là, l'es-tu comme moi ?

LUCILE.

Le puis-je, à la rigueur ?
Mon ſexe ; mon état, notre façon de vivre,
Tout, à certains égards, me défend de vous ſuivre.
Mon cœur doit redouter les jugemens d'autrui ;
Et le ſiécle à tel point eſt critique aujourd'hui,
Qu'une ſimple parole à ſes traits donne priſe.
Bien loin qu'auprès de lui l'innocence ſuffiſe,
Avec plus de rigueur il la juge toujours ;
Et donne un tour malin à ſes moindres diſcours.
Sur un mot qu'elle dit, il bâtit une hiſtoire,
Et prend ſoin de l'orner aux dépens de ſa gloire.
Le public prévenu, qui ne revient jamais,
Contre elle, ſans retour, prononce ſes arrêts.
Elle a beau hautement crier à l'injuſtice,
La vertu ſoupçonnée a le deſtin du vice.

LE COMMANDEUR.

Oui, ſouvent.

LUCILE.

Ainſi, grace au monde rigoureux,
La franchiſe eſt pour nous un défaut dangéreux ;
Comme ſouvent en mal elle eſt interprétée,
Notre conduite en tout doit être concertée.
Le monde nous y force, & ſa malignité

Nous fait de la réſerve une néceſſité.

LE COMMANDEUR.

Soit. J'approuve en public ta conduite cachée,
Puiſqu'à cet art, enfin, ta gloire eſt attachée ;
Mais tu dois à mes yeux dévoiler tout ton cœur,
Quand je véux prononcer ſur ſon propre bonheur.

LUCILE.

De tous mes ſentimens il a dû vous inſtruire ;
Et dans ce même cœur vos regards ont dû lire
L'attachement pour vous le plus reſpectueux,
Et tel que je le dois à vos ſoins généreux.
Je me trompe, ou je crois qu'une fille à mon âge,
Ne doit ni s'expliquer, ni ſentir davantage.

LE COMMANDEUR.

Vain détour ! A ton âge on fait voir ſes panchans.
Mais je crois entrevoir les tiens en ces inſtans.
Damon, quoi que bien fait, n'eſt plus dans ſa jeuneſſe :
Il paſſe quarante ans. C'eſt-là, c'eſt-là, ma niéce,
Ce qui te fait garder le ſilence aujourd'hui,
Et t'inſpire en ſecret de la froideur pour lui.

LUCILE.

Non, mon oncle, croyez....

LE COMMANDEUR.

Ceſſe, ceſſe, de feindre.
Ma main, je te l'ai dit, ne veut pas te contraindre.
Je n'abuſerai point des droits que j'ai ſur toi,

Je dois te marier, pour toi, non pas pour moi.
Comme, par ce lien, ma bonté peu commune,
Veut faire ton bonheur, ainſi que ta fortune,
Apprens-moi franchement quel eſt ton goût cheri?
Je veux d'après lui ſeul te donner un mari.

LUCILE.

Cet excès de bonté ne ſert qu'à me confondre.
Par un ſincére aveu je voudrois y répondre;
Mais là-deſſus encor mon cœur ne m'a rien dit.
Guidé par le devoir, & par l'exemple inſtruit,
De ce qu'il peut ſentir, lui-même il ſe défie;
Il n'oſe décider du repos de ma vie;
Et comme la jeuneſſe aveugle en ſon déſir,
Forme ſouvent un choix que ſuit le repentir;
Et qu'au même malheur la promptitude expoſe,
De ſa félicité, mon oncle, il ſe repoſe
Entiérement ſur vous, de peur de s'égarer.
Vous ſavez, mieux que lui, ce qui peut l'aſſurer.
Daignez, pour rendre encor mon bonheur plus durable,
Prendre conſeil du temps ſur un projet ſemblable;
Et ſongez qu'un lien qu'on forme ſans retour,
Ne doit pas être, enfin, l'ouvrage d'un ſeul jour.
Vous devez approuver cette juſte demande.

LE COMMANDEUR.

Je n'en ſuis pas content, la réponſe eſt Normande.
Je ne veux qu'un ſeul mot, mais qui ſoit poſitif.

Prononce nettement ſur ce point déciſif.
Le mariage eſt-il à tes yeux agréable ?
Ou bien ne l'eſt-il pas ? Un époux jeune, aimable,
D'un rang égal au tien, te convient-il, ou non ?
Répons droit à la choſe, & ſans plus de façon.

LUCILE.

J'ai déjà répondu, mon oncle, avec franchiſe,
Ainſi que le devoit une niéce ſoumiſe.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi ? Veux-tu, Dorante ? Il eſt joli garçon.
Aime-tu mieux Valére ? Il a plus de raiſon.
Veux-tu le préſident ? Parle, je te le donne.
Tu n'aimes pas la robe, & je te le pardonne.
Le comte, le vicomte, ou bien le chevalier ?

LUCILE.

Mais, mon oncle....

LE COMMANDEUR.

Hem, ton cœur panche vers ce dernier ?

LUCILE.

Non, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Quel eſt donc celui que tu préféres ?

LUCILE.

Je dois m'en rapporter à vos ſeules lumiéres.

LE COMMANDEUR.

Non, non, tu choiſiras, & je te le preſcris.

LUCILE.

C'eſt à vous...

LE COMMANDEUR.

C'eſt à toi. Je le veux.

LUCILE.

Je ne puis.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Je me fâcherai.

LUCILE.

Que mon oncle prononce.
J'obéïrai. Voilà ma derniére réponſe.

LE COMMANDEUR.

C'en eſt trop, à la fin tu me pouſſes à bout,
Et ſache que ton oncle eſt capable de tout.
Je vais dans mon courroux, par un acte autentique,
Je vais.... Te déclarer mon heritiére unique,
Te marier enſuite, & pour mieux te punir,
Choiſir un beau jeune homme à qui je veux t'unir.
Je ne badine pas, je tiendrai ma promeſſe,
Et dès ce même ſoir. Penſes-y, je te laiſſe.

SCENE VI.

LUCILE *seule.*

LA menace eſt nouvelle, & j'en ris malgré moi.
De concert, ſans le croire, il agit, je le voi.
Voilà qui juſtifie, & confirme ma crainte.
Cet hymen propoſé n'eſt qu'une adroite feinte.
Mais, ſi je me trompois dans un pareil ſoupçon,
Qu'il voulût pour jamais m'arracher au baron;
Que deviendrois-je? O ciel! Moi, dont l'impatience,
Ne ſouffre qu'à regret ſa plus légere abſence;
Dans le temps que l'amour m'en fait même un devoir,
Malgré le vif déſir que j'ai de le revoir,
Je dois plus que jamais l'éloigner de ma vûe.
Mais, que vois-je? Il paroît. Ma prudence eſt deçûe.

SCENE VII.

LE BARON, LUCILE.

LUCILE.

QUoi ! Vous oſez ici vous montrer devant moi,
Après que mon amour vous a fait une loi
De ne plus me parler, d'éviter ma préſence ?

LE BARON.

Lucile, vainement je me fais violence ;
L'ordre eſt trop rigoureux, je ne puis le remplir,
Ni vivre plus long-temps ſans vous entretenir.

LUCILE.

Si vous brûlez pour moi d'une ardeur véritable,
Fuyez, tout m'eſt ſuſpect, & tout m'eſt redoutable.
Un geſte, un ſeul regard peut trahir nos ſecrets,
Et je crains que ces murs ne ſoient même indiſcrets.
Eloignez-vous, vous dis-je, en ce moment je tremble
Que la marquiſe ici ne nous ſurprenne enſemble.

LE BARON.

Pourquoi ?

LUCILE.

Le pouvez-vous demander, dans le temps
Que l'on parle d'unir vos jours à ſes inſtans ?

LE BARON.

Ma tendreſſe ſuffit pour raſſurer votre ame.

LUCILE.

Non, partez, dans ce jour tout alarme ma flamme.

LE BARON.

Vous l'ordonnez en vain, je n'y puis conſentir,
Je veux ſavoir, Lucile, avant que de partir,
Quel prix vous deſtinez à mon ardeur ſincére,
C'eſt garder trop long-temps un ſilence ſévére.
Je traîne dans le doute un deſtin languiſſant;
A peine obtiens-je un mot pour faveur en paſſant.
De parler, de voir même, on me fait la défenſe,
Et je ſouffre, préſent, les tourmens de l'abſence.
Je n'ai pû parvenir depuis ſix mois, enfin,
Au bonheur ſeulement de baiſer votre main.

(il lui baiſe la main.)

LUCILE.

Oui, mais vous la baiſez en parlant de la ſorte.

LE BARON.

Pardonnez ce tranſport à l'ardeur la plus forte.

LUCILE.

Je l'excuſe, pour vaincre un doute injurieux.
Baron, quand mon amour vous bannit de mes yeux;
Croyez que ce n'eſt pas ſans une peine extrême,
Et vous verrez bien-tôt à quel point je vous aime.

LE

LE BARON.

Tandis que vous aurez pour moi cette rigueur,
Vous ne me convaincrez jamais de mon bonheur.
Toujours à mes regards vous paroiſſez voilée.
Pour tous les autres yeux ſoyez diſſimulée ;
Mais quittez la réſerve auprès de votre amant,
Que je puiſſe voir clair dans votre ame un moment.

LUCILE.

Hé ! N'y voyez-vous pas la flamme la plus vive ?
A déguiſer mes feux ſi je ſuis attentive,
C'eſt par excès d'amour que je les tiens cachés,
Et pour vous ſeul, ingrat, qui me le reprochez.
La crainte de vous perdre, ou d'être traverſée,
M'oblige, malgré moi, de cacher ma penſée ;
Et la peur que me fait votre vivacité,
De vous ouvrir mon cœur m'ôte la liberté.
Mon art, ma politique, avec ma défiance,
Sont un fruit de mes feux, & de votre imprudence.
Votre bouillante ardeur y force mon amour ;
Et ſi je n'aimois pas, je ſerois ſans détour.
Mon cœur ſe livreroit, il ſeroit véritable,
Et de tous mes défauts vous êtes ſeul coupable.

LE BARON.

Ah ! D'un excès d'ardeur, puiſqu'ils ſont provenus,
De tels défauts pour moi deviennent des vertus.
Mais, raſſurez vos ſens ſur mon humeur bouillante.

Songez, quand il le faut, que ma flamme eſt prudente.
Vous même épargnez-vous l'art de vous tant cacher.

LUCILE.

Dans mon ſort malheureux, puis-je m'en empêcher?
Soumiſe, dépendante, & ſans reſſource aucune,
Ma réſerve eſt mon bien, mon ſecret, ma fortune.
Il peut ſeul aujourd'hui m'aſſurer votre cœur.
Tout, pour me l'enlever, ſe ligue avec chaleur.
La beauté, les honneurs, le crédit, l'opulence:
Je n'ai que mon amour aidé de mon ſilence.

LE BARON.

Hé quoi! N'avez-vous pas, malgré le ſort jaloux,
Ce cœur qui vous adore, & qui vaincra ſes coups?
Une pareille crainte outrage ma tendreſſe.
Vous êtes le ſeul bien qui manque à ma richeſſe.
Je vous vois tous les jours parler au chevalier;
Si j'étois comme vous prompt à me défier,
Ces entretiens fréquens cauſeroient mes alarmes.
Je craindrois, que pour vous ils n'euſſent trop de charmes.

LUCILE.

Quoi qu'il ait de l'eſprit, il m'a déplu toujours.
Mon oreille, à regret, écoute ſes diſcours.
Vous le ſavez trop bien; j'ai cette complaiſance
Pour ôter les ſoupçons de notre intelligence.

LE BARON.

J'aime trop à vous croire, & n'en ſuis point jaloux,
Malgré ſon air content quand il ſort près de vous.
Par le ton réſervé qu'il affecte de prendre,
C'eſt en vain qu'il voudroit ſouvent me faire entendre,
Que ſon mérite en tout vous touche au dernier point,
Je ris de ſon orgueil, & je ne le crois point.

LUCILE.

Avant la fin du jour, je me flatte, j'eſpere
De lui prouver combien mon cœur le conſidere.
Mais quelqu'un peut venir, Baron, retirez-vous.
Malgré moi je m'oublie en des inſtans ſi doux.

LE BARON.

Mais quel arrangement, Lucile, allons nous prendre?

LUCILE.

Je n'en ſai rien encor, ſortez ſans plus attendre.

LE BARON.

Convenons en deux mots; après je partirai.

LUCILE.

Je ne puis vous parler, mais je vous écrirai.

LE BARON.

Cette faveur me flatte & prouve votre eſtime.
Mais quelque tendrement qu'une lettre s'exprime,
Elle ne dit jamais autant que le diſcours;
Et quand on peut ſe voir c'eſt un foible ſecours.
Nous le pouvons tous deux par l'aide de Finette.

Elle a beaucoup d'adreſſe, & paroît fort ſecrette.
C'eſt le plus ſur moyen....

LUCILE.

Ah ! Que me dites-vous ?
C'eſt le plus dangereux & le pire de tous.
Songez, Baron, ſongez que de tout domeſtique
On doit fuir l'entretien, & craindre la critique ;
Que nous recevons d'eux les coups les plus mortels ;
Et que nous n'avons point d'ennemis plus cruels.
Cenſeurs de tous nos pas & de notre conduite,
Notre grandeur les bleſſe, & leur joug les irrite.
Dévoiler notre cœur à leur regard malin,
C'eſt leur donner ſur nous un pouvoir ſouverain.
D'un pareil avantage ils profitent en traîtres ;
D'eſclaves qu'ils étoient, ils deviennent nos maîtres ;
Et dans la peur de voir éclater nos ſecrets,
Nous prenons leur état & ſommes leurs ſujets.
J'aimerois mieux cent fois renoncer à la vie,
Que de me voir réduite à cette ignominie.
De cacher mon amour je me fais une loi ;
Et c'eſt trop d'en avoir à rougir devant moi.

LE BARON.

On ne peut mieux parler ; mon eſprit vous admire,
Mais s'aimer ſans ſe voir eſt un affreux martyre,
Et pour moi dans l'excès...

LUCILE.

Sortez sans repliquer.

LE BARON.

J'obéïs... Attendez, je dois vous expliquer...
Il me vient une idée. Ismene est votre amie,
Et nous pourrions chez elle....

LUCILE.

Ah! C'est une étourdie;
Et vous lui ressemblez.

LE BARON *rêve en s'en allant.*

Il est tant de moyens.
Si j'en puis trouver un... Pour le coup je le tiens.
Nous pourrons en secret nous voir aux thuilleries.

LUCILE.

En secret, en public! Vous avez des saillies...

LE BARON.

Mais si... pourtant... enfin... nous tentions... écoutez.

LUCILE *le contrefaisant.*

Mais si... pourtant... enfin... vous m'impatientez.
Retirez-vous, Monsieur, ou bien je me retire.

LE BARON.

Je pars, n'oubliez pas au plûtôt de m'écrire;
Vous me l'avez promis & le billet sera
Tendre.

LUCILE.

Oui, je le ferai, Monsieur, tel qu'il faudra.

LE BARON.

Détaillé ? Les détails ſont ſur tout néceſſaires,
Et l'amour veut de l'ordre ainſi que les affaires.

LUCILE.

Partez, encore un coup, comme votre entretien,
Les billets les plus longs, ſouvent ne diſent rien.

LE BARON.

Cependant....

LUCILE.

A la fin il faut que je le chaſſe,
Et le force avec moi d'abandonner la place.
Il ne finiroit pas ſans cela d'aujourd'hui.
Il faut en même-temps que je faſſe avec lui
La charge de tutrice, & l'office d'amante,
Le rôle de maîtreſſe & l'emploi de ſuivante.

Fin du ſecond acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

LE BARON *seul.*

MOn esprit à la fin, à force d'y songer,
A trouvé le moyen de nous voir sans danger.
L'execution même en est simple & facile.
Je reviens sur mes pas pour l'apprendre à Lucile.
De paroître en ces lieux elle m'a défendu,
Mais mon plan est si juste & si bien entendu,
Que pour être approuvé je n'ai qu'à le lui dire.
Il est très-important, d'ailleurs, de l'en instruire.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

JE te trouve à propos.

LE BARON.

Je ne puis m'arrêter.

LE CHEVALIER.

Baron, un seul moment ; je veux te consulter.

LE BARON.

Me consulter, moi, moi ? Mais suis-je consultable ?

LE CHEVALIER.

Sous un air étourdi je te sai raisonnable.
C'est d'ailleurs sur des vers ; tu t'y connois, tu dois....

LE BARON.

Adresse-toi plûtôt à des auteurs de poids.

LE CHEVALIER.

Je préfére le goût d'un homme du grand monde.

LE BARON.

Oh ! Sur cette matiére il faut que je te fronde.
Un homme comme toi, peut-il bien, Chevalier,
Faire de bel esprit ouvertement métier ?
Rimer sans nul remords, réciter sans scrupule,
Et d'auteur déclaré courir le ridicule.

LE CHEVALIER.

Toi-même, peux-tu bien me tenir ce propos ?
Et suivre aveuglément le préjugé des sots ?
C'est à l'éclat du jour préférer la nuit sombre.

LE BARON.

Il vaut mieux être sot avec le plus grand nombre,
Que d'avoir de l'esprit tout seul.

LE CHEVALIER.

Comment !

LE BARON.

Adieu.
Je ne puis m'arrêter plus long-temps en ce lieu.

LE CHEVALIER.

Oh ! Tu m'écouteras.

LE BARON *à part.*

Ciel ! Je crains que Lucile....

LE CHEVALIER *l'arrêtant.*

Tu fais pour m'échapper un effort inutile.
Pour la gloire des vers, pour l'honneur de l'esprit,
Je prétens dissiper l'erreur qui te séduit;
Et je ne saurois mieux te prouver mon estime.
Je veux par la raison justifier la rime;
Et tu ne sortiras, Baron, absolument,
Qu'après que je t'aurai convaincu pleinement.

LE BARON *à part.*

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Tu confonds avec la poësie,
L'abus que l'on en fait, & qui seul la décrie.
C'est de tous les présens que l'homme tient des cieux,
Le plus noble en lui-même, & le plus précieux.
Rien ne peut approcher de ses beautés divines.
Il donne une ame à tout.

LE BARON.

Je suis sur les épines.

LE CHEVALIER.

Il enchante les ſens, en corrigeant les mœurs,
Et ſait cacher le fruit ſous le brillant des fleurs.
Ce don bien employé rend la vertu piquante,
Le bon ſens agréable, & la raiſon ſaillante.

LE BARON.

Oh! Finis à la fin ce diſcours ennuyeux.

LE CHEVALIER.

La poëſie alors eſt la langue des dieux.
Je crois qu'un gentilhomme, en dépit de l'uſage,
Peut bien la profeſſer & parler leur langage.
Ne témoigne donc plus de mépris pour les vers,
Et de nos jeunes gens fuis plûtôt le travers.
En eſt-il dans le fond qui ſoit plus condamnable?
Par un aveuglement qui n'eſt pas concevable,
Les noms de libertin, d'étourdi, de buveur,
De menteur, d'ignorant, d'indiſcret, de joueur,
D'inconſtant, d'infidéle, & d'homme ſans parole,
Semblent flatter l'excès de leur vanité folle,
Quand les noms de ſavant, d'auteur, d'homme d'eſprit,
De philoſophe enfin, qui penſe & réfléchit,
Offenſent leur oreille, & révoltent leur ame.
On les voit ſuivre en tout ce que la raiſon blame.
Eviter le chemin frayé par le bon ſens,
S'applaudir des défauts, & rougir des talens.

LE BARON.

Ta déclamation eſt des plus impoſantes.
Et tu fais voir l'eſprit par ſes faces brillantes ;
Mais ſi j'avois le temps je te le montrerois
Par ſes mauvais côtés, & je te forcerois...

LE CHEVALIER.

Voyons un peu, voyons, ce que tu pourras dire.

LE BARON.

Je n'ai pas le loiſir. Adieu, je me retire.

LE CHEVALIER.

Non, non, tu parleras, & tes efforts ſont vains.

LE BARON.

Hé bien, je te dirai, puiſque tu m'y contrains,
Que le talent des vers, s'il n'eſt dans l'excellence,
Couvre de ridicule un homme de naiſſance.

LE CHEVALIER.

On ſait trop que des miens le coloris eſt beau.

LE BARON.

Je le crois bien, parbleu, tu les prens dans Boileau.
Qui veut ſe faire un nom, & mériter ſa gloire,
Doit rimer de génie & non pas de mémoire.
Ma franchiſe t'offenſe. Adieu. Tu l'as voulu ;
Et c'eſt pour te punir de m'avoir retenu.

SCENE III.

LE CHEVALIER.

NOus vivons dans des temps si durs & si cauſtiques,
Que nos meilleurs amis ſont nos plus grands critiques,
Et les talens déchûs de leurs honneurs paſſés,
Sont jugés auſſi mal qu'ils ſont récompenſés.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER *à la Fleur.*

PArle, as-tu vû Finette?

LA FLEUR.

Oui, mais près de Lucile,
Sa bonne volonté vous devient inutile.
C'eſt un eſprit, Monſieur, difficile à tel point,
Que ceux qui l'ont formé ne le connoiſſent point.
D'en percer les replis nul ne peut ſe promettre,
Car il démêle tout, & rien ne le pénétre.

Le vôtre y ſera pris, ne vous y jouez pas.
Croyez-moi, ſa couſine a cent fois plus d'appas.

LE CHEVALIER.

J'en conviens avec toi, je vois tout ſon mérite,
Je ſens qu'à l'adorer tout en elle m'invite;
Mais te dévoilerai-je un défaut de mon cœur?
L'inconſtance l'entraîne & change ſon ardeur.
J'en rougis, mais en vain; ma raiſon eſt moins forte,
Et ſur tous ſes conſeils cette pente l'emporte.
Ce vice, à la rigueur, eſt preſque général,
Et de l'humanité, c'eſt le panchant fatal.
Tout homme eſt inconſtant, toute femme eſt coquette.
Chacun ſe fait de plaire une étude parfaite.
Dès qu'on a réuſſi, ſi-tôt qu'on ſe l'eſt dit,
Le déſir perd ſa force, & l'amour ſon crédit.
On ne ſent plus le prix d'un cœur dont on eſt maître,
Et l'on ceſſe d'aimer, dès qu'on eſt ſûr de l'être.
Notre ame s'aſſoupit dans la ſécurité.
Il faut du changement & de la nouveauté,
Pour tirer nos eſprits de cette létargie:
Il faut qu'un autre objet leur redonne la vie.
Le cœur, comme les yeux, fuit l'uniformité,
Et le plaiſir eſt fils de la variété.

LA FLEUR.

A table bon.

LE CHEVALIER.

J'y ſuis porté par la nature.
La marquiſe long-temps m'a plû par la figure,
Sa couſine aujourd'hui me charme par l'eſprit.
Oui, plus que la beauté je ſens qu'il l'embellit.
Cet eſprit eſt ſi fin, qu'il paſſe le mien même;
Et l'amour qu'il allume eſt d'autant plus extrême,
Qu'il attache les ſens par d'inviſibles nœuds,
Et fait ſentir ſa flamme indépendamment d'eux.

LA FLEUR.

Sa vûe eſt pénétrante, & votre caractére...

LE CHEVALIER.

Pour ſurprendre les cœurs, je ſai me contrefaire,
Sous un maintien modeſte, & ſous un air diſcret,
J'ai l'art de déguiſer un naturel coquet.
Ce talent ſéducteur trompe la plus habile,
Je crois n'être pas mal déjà près de Lucile,
Si mon ame ſoupire après ſon entretien,
Je m'apperçois auſſi qu'elle goûte le mien;
Elle quitte avec moi cet air caché qu'on blâme,
Et je lis couramment dans le fond de ſon ame.
Mais je la vois qui vient, la Fleur, retire-toi.

SCENE V.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LUCILE *à part.*

Voilà le chevalier. Qu'il paroît plein de soi !
Pour rire à ses dépens faisons-lui politesse.
(*haut.*)
Monsieur, toute la France à vous louer s'empresse.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame ?

LUCILE.

Oui, de vous, Paris est enchanté.
A la ville, à la cour, votre nom est fêté ;
Et l'on trouve vos vers d'une beauté charmante.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez de moi.

LUCILE.

Non, par tout on les vante.

LE CHEVALIER.

C'est une bagatelle. On en fait trop de cas.
Ce n'est pas mon métier, il ne me convient pas.

LUCILE.

Chevalier, point de fausse & vaine modestie ;

C'eſt la choſe du monde en ſoi la plus jolie.

LE CHEVALIER.

Jolie, & rien de plus. Je ſai l'apprécier,
Et ce ſont de ces vers qu'on fait pour s'égayer.
A propos de ſaillie & de vers de rencontre,
En voici de nouveaux qu'il faut que je vous montre.

LUCILE.

Voyons, ſincérement j'en dirai mon avis.

LE CHEVALIER.

Perſonne, mieux que vous, n'en peut ſentir le prix.

(*il lit.*)

Une linotte enchantereſſe
Embraſoit un ſerin de l'amour le plus vif.
Elle ignoroit l'excès de ſa tendreſſe ;
Et notre oiſeau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de ſon eſpece,
Et d'être fier de ſon talent,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe
Les éclats redoublés de ſon goſier brillant.

LUCILE.

Ah ! L'aimable ſerin ! J'aime ſon caractére ;
Il eſt ſage, modeſte, & mérite de plaire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites pour lui naître un eſpoir flatteur.

LUCILE.

Liſez, je m'intéreſſe à ſa ſecrette ardeur.

LE CHEVALIER *reprend avec entousiasme.*

Une linotte enchantereſſe
Embraſoit un ſerin de l'amour le plus vif.
Elle ignoroit l'excès de ſa tendreſſe,
Et notre oiſeau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de ſon eſpéce,
Et d'être fier de ſon talent,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe
Les éclats redoublés de ſon goſier brillant.
Enchanté de ſes ſons, charmé de ſa fineſſe,
Il ſe bornoit à l'écouter.
Son trop d'amour le rendoit bête.
Mais il vint un moment dont il ſut profiter.
Ils ſe trouverent tête à tête,
L'occaſion l'enhardit à chanter.
Linotte, de mon cœur recevez mon hommage;
Lui dit-il, ſur un ton preſſant.
Je n'oſe vanter mon plumage,
On en voit de plus éclatant;
Mais, dans ce favorable inſtant,
Prêtez l'oreille à mon ramage,
Il n'en eſt point de plus touchant.
Tous les feux de l'amour ont paſſé dans mon chant.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et l'accord plus intéreſſant,
Ramagez avec moi, ramagez, je vous aime.

LUCILE.

Que le chant du ſerin me paroît expreſſif!
Que répond la linotte?

LE CHEVALIER.

Hé! Rien de poſitif.
Le timide ſerin attend qu'elle s'explique.

LUCILE.

Elle lui doit, ſans doute, une tendre replique.
Le ſort d'un tel oiſeau me touche tout à fait.

LE CHEVALIER.

Hé! Faites-la pour elle, il ſera ſatisfait.

LUCILE.

Comment?

LE CHEVALIER.

De vous dépend ſa fortune qui flotte.
Vous voyez le ſerin au piéd de la linotte.

(*il ſe jette à ſes piéds.*)

LUCILE *à part.*

Mon cœur eſt revolté; mais feignons aujourd'hui,
Et ſervons ma tendreſſe en nous moquant de lui.

(*haut.*)

Levez-vous, Chevalier, l'atitude eſt gênante.

LE CHEVALIER *ſe levant.*

De grace, en ma faveur, que la linotte chante.

LUCILE.

Elle n'oſe riſquer de chanter après vous.

Elle craint que ſes ſons ne ſoient pas aſſez doux.

LE CHEVALIER.

A les rendre touchans je l'inſtruirai moi-même.

LUCILE *à part.*

Ah ! Vous m'attendrirez pour le moineau que j'aime.

LE CHEVALIER.

Mais, qui vient en ces lieux déranger nos accords ?
O ciel ! C'eſt la marquiſe.

LUCILE.

Adieu, Monſieur, je ſors.

LE CHEVALIER.

Avant que de partir, daignez d'un mot...

LUCILE.

Je n'oſe
Faire à de jolis vers une réponſe en proſe.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A Lucile, Monſieur, vous parliez vivement,
Et dans l'inſtant que j'entre, elle ſort bruſquement.
Vous paroiſſez vous-même interdit à ma vûe.

LE CHEVALIER.

Madame, pardonnez ſi mon ame eſt émue.
L'amour en moi... l'amour produit ſeul cet effet.
On n'aborde jamais, ſans un trouble ſecret
L'objet qui nous inſpire une flamme parfaite.

LA MARQUISE.

Un diſcours ſi flatteur paroît une défaite.
Mais quel eſt ce papier qu'avec ſoin vous cachez?

LE CHEVALIER.

Ce ſont des vers.

LA MARQUISE.

Voyons.

LE CHEVALIER *embarraſſé.*

Ils ne ſont qu'ébauchés.

LA MARQUISE.

N'importe, voyons-les.

LE CHEVALIER.

J'ai pour vous trop d'eſtime;
Et je veux leur donner le dernier coup de lime,
Avant que d'expoſer...

LA MARQUISE.

Ah! Vous faites l'auteur.

LE CHEVALIER.

Non, point du tout, Madame, & ma juſte frayeur...

LA MARQUISE.

De grace, finiſſez.

LE CHEVALIER *à part.*

L'embarras eſt extrême.

LA MARQUISE.

Liſez-les donc, Monſieur, ou je les lis moi-même.

LE CHEVALIER.

Puiſque vous le voulez, je vais... vous ennuier.

(*il fait ſemblant de lire.*)

Un roſſignol...

LA MARQUISE.

Hé bien! Pourſuivez, Chevalier.

LE CHEVALIER *pourſuit.*

Un roſſignol amoureux & fidéle...

Avec une jeune hirondelle...

Innocemment s'entretenoit...

Pour...

LA MARQUISE.

Pour?

LE CHEVALIER.

Pour adoucir ſa vive impatience...

Attendant la douce préſence...

De la fauvette qu'il aimoit...

Elle paroît enfin..., l'hirondelle... s'envole...

S'envole...

LA MARQUISE.

Après

LE CHEVALIER *s'interrompant.*

L'endroit est raturé.

J'y suis. (*il continue.*)

Le rossignol à l'aspect désiré...
De la fauvete son idole...
Se tait... paroît mal assuré...
Elle interprète mal son trouble... & son silence.
C'est ainsi que trompé... trompé, par l'apparence...
On forme un injuste soupçon.
Le hazard... fait souvent porter à l'innocence
Les couleurs de la trahison.

LA MARQUISE.

Pour l'apprendre par cœur donnez-moi cette fable.
Par sa moralité je la trouve admirable;
Je sens qu'elle renferme une utile leçon.

LE CHEVALIER.

Je vais la mettre au net, ce n'est là qu'un brouillon.

LA MARQUISE.

Vous ne détruisez pas le soupçon de mon ame.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FINETTE.

LA MARQUISE *à Finette.*

QUe voulez-vous ?

FINETTE.

Pardon ; mais votre oncle, Madame,
Veut vous entretenir.

LE CHEVALIER.

Je crains ſon bruſque aſpect.
Je vais vous laiſſer libre, & je ſors par reſpect.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

QUel ſera le ſujet d'une telle entrevûe ?
L'entretien de tantôt me fait craindre ſa vûe.

FINETTE.

Pour moi, je croi plûtôt qu'il veut le réparer.

Il vient ; ſon air ſerein doit ſeul vous raſſurer.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR *à Finette.*

REtirez-vous, je veux parler ſeul à ma niéce.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

LE COMMANDEUR.

VErs vous, en ce moment, conduit par ma tendreſſe,
Je viens vous faire arbitre, & remettre en vos mains,
Le ſort de ma maiſon, & vos propres deſtins.

LA MARQUISE.

En verité, Monſieur, vous me rendez confuſe.
Vous ſeul vous ſuffiſez, ſouffrez que je refuſe.

LE COMMANDEUR.

Trêve de modeſtie. Employons mieux le temps.
Je me ſuis bien trouvé de vos conſeils prudens.
Pour commencer par vous qui m'êtes la plus chere ;
J'ai fait choix d'un parti, qui, je crois, doit vous plaire.
Le baron, par ſon rang, ſes qualités, ſon bien,
Paroît digne, avec vous, de former ce lien ;
Et je viens de quitter la comteſſe, ſa tante,
Qui déſire ardemment cette union charmante.
Votre beauté répond du cœur de ſon neveu :
Ma main, pour vous unir, n'attend que votre aveu.

LA MARQUISE.

Monſieur, & ma couſine ?

LE COMMANDEUR.

A l'égard de Lucile,
J'avois pour elle en main un mariage utile.
Avec elle tantôt je m'en ſuis expliqué ;
Mais mon œil attentif croit avoir remarqué,
Que l'époux propoſé ne plaît pas à ſa vûe :
Son inclination...

LA MARQUISE.

Vous eſt-elle connue ?

LE COMMANDEUR.

Non. Comme je prétens ſur elle me régler,
J'ai voulu, mais en vain, l'obliger de parler.
Les filles qui toujours outrent leur caractére,

Péchent par trop cauſer, ou bien par trop ſe taire.
Lucile ſous l'air feint de la ſoumiſſion,
A ce dernier défaut dans la perfection.
Combattant mes bontés par des reſpects frivoles,
Son cœur ne m'a rien dit en plus de cent paroles.
Il prétend que mon choix décide ſeul du ſien,
Et n'avoir, malgré moi, d'autre goût que le mien.
Je lui donne à choiſir, il ne veut point élire.

LA MARQUISE.

Mais vous me permettrez, mon oncle, de vous dire,
Puiſque vous voulez bien prendre de mes conſeils,
Qu'en elle j'applaudis des ſentimens pareils.
Vous ſavez, mieux que moi, qu'une fille bien née
Doit laiſſer par les ſiens regler ſa deſtinée.

LE COMMANDEUR.

Elle doit commencer par leur ouvrir ſon cœur;
Et les laiſſer après maîtres de ſon bonheur.
Lucile veut tromper ma bonté naturelle,
Et moi, je veux la rendre heureuſe en dépit d'elle.
Son ame eſt prévenue, elle a beau le nier;
Et je crois, entre nous, que pour le chevalier,
D'un feu vif & ſecret ſon ame eſt poſſedée.

LA MARQUISE *avec trouble.*

Vous le croyez, Monſieur. D'où vous nait cette idée?

LE COMMANDEUR.

Tantôt en le nommant, j'ai vû rougir ſon front.

Et j'en juge, d'ailleurs, par l'accueil qu'ils se font.

LA MARQUISE.

Mais n'en jugez-vous pas sur des preuves plus sûres?

LE COMMANDEUR.

Non. Je forme au hazard de simples conjectures.
Pour éclaircir la chose il faut que vous m'aidiez,
Ses secrets bien plûtôt vous seront confiez.
Voyez votre cousine. Entre vous autres femmes
Vous avez moins de peine à dévoiler vos ames.
Une fausse pudeur vous retient devant nous.
Dites-lui bien qu'il faut qu'elle nomme un époux;
Et que...

LA MARQUISE.

Je la verrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'elle y prenne bien garde.
Parlons présentement de ce qui vous regarde.
Il doit mettre le comble aux plus vifs de mes vœux.
Vous ne répondez rien, & vous baissez les yeux.

LA MARQUISE.

Pour vous ma déférence en tout doit être entiére;
Mais j'ose, sur ce point, vous faire une priére;
C'est de ne pas si-tôt me priver du bonheur,
De vivre auprès de vous, ma plus grande douceur.

LE COMMANDEUR.

Vous n'y vivrez pas moins, quoique je vous marie.

Mon deſſein, avec vous, eſt de finir ma vie.

LA MARQUISE.

Ce diſcours me conſole, & raſſure mes ſens.
Monſieur, je dois encor vous demander du temps.

LE COMMANDEUR.

Du temps ! Vous m'étonnez avec un tel langage.

LA MARQUISE.

Vous ſavez les devoirs attachés au veuvage.
Depuis huit mois au plus j'ai perdu mon mari ;
Vous voyez que mon deuil n'eſt pas encor fini.
Je bleſſerois les loix que le monde révére,
Et foulerois aux pieds la bienſéance auſtére...

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Nous y voilà. J'ai deux niéces ; je veux
Par des nœuds aſſortis rendre leur ſort heureux ;
L'une, me fait tourner l'eſprit par ſon ſilence,
Et l'autre, m'aſſaſſine avec ſa bienſéance.
Je ſuis bien malheureux d'avoir un cœur ſi bon.

LA MARQUISE.

Mais, Monſieur....

LE COMMANDEUR.

Mais, Monſieur, contre toute raiſon
Vous venez me donner de ce terme perfide,
Dans le temps que pour vous mon amour ſeul me guide.
J'enrage.

LA MARQUISE.

Mais, comment faut-il donc vous nommer ?

LE COMMANDEUR.

Mon oncle ; c'eſt le nom qui peut ſeul me charmer.
Entre parens ſur tout, je hais la politeſſe,
Elle accroît les égards pour chaſſer la tendreſſe.
Sous le nom de madame, & celui de monſieur,
Elle établit la gêne, elle endurcit le cœur
Des peres, des époux, des meres & des filles,
Et les rend étrangers au ſein de leurs familles.
Sur ce chapitre-là, je veux qu'on ſoit bourgeois,
Qu'en tout de la nature, on reſpecte les droits,
Et qu'à ſes mouvemens, ſans crainte, on s'abandonne.
Qui rougit d'employer les titres qu'elle donne,
Joint bientôt en ſecret à ce mépris honteux
L'oubli des ſentimens qu'elle attache avec eux.

LA MARQUISE.

Dans mon ame jamais rien ne pourra détruire
Ceux que vous méritez, & que le ſang m'inſpire.
Ils ſont indépendans de toute expreſſion ;
Leur force eſt dans le cœur, & non pas dans le nom.
Monſieur, je vous appelle ainſi, par déférence
A l'uſage qu'on ſuit, & qu'on nomme décence.

LE COMMANDEUR.

C'eſt la fauſſe décence, & qui n'eſt qu'un jargon.
La ſolide, la vraye eſt la droite raiſon.

L'autre doit son pouvoir à l'effet du caprice,
Et je ne vois rien, moi, d'indécent que le vice.
Ou plûtôt les dehors que je ne puis souffrir,
Sont un voile trompeur qui sert à le couvrir.
La probité, l'honneur, la vertu, la droiture,
N'ont pas besoin de fard, de mouche & de parure.
Je n'abhorre rien tant que les airs circonspects;
Et ces gens si polis me sont toujours suspects.
Dans leur ame en secret la fausseté réside.
Pour tromper les regards, la décence perfide,
Décore leurs façons d'un vernis séducteur.
C'est de l'hypocrisie une trompeuse sœur;
Et ce monstre formé par une longue étude,
Naquit d'un courtisan, & d'une fausse prude.

LA MARQUISE.

Ah! Vous défigurez la décence à mes yeux;
Et je la méconnois à ces traits odieux.
Celle que je pratique, & dont je suis amie,
Est fille du devoir & de la modestie,
De la sagesse même, elle guide les pas;
Et la pudeur reçoit d'elle tous ses appas.
Ce n'est pas sans raison qu'en France on l'a révére.
Elle est si respectable, elle est si nécessaire,
Que le vice a besoin, dans sa difformité,
D'emprunter ses couleurs pour être supporté;
Et qu'enfin la vertu qui n'en est pas aidée,

Perd ſon plus grand éclat, & paroît dégradée.
C'eſt peu, Monſieur, c'eſt peu d'en être l'ornement,
Elle en eſt le ſoutien, ainſi que l'agrément.
J'oſe même avancer qu'elle en forme l'eſſence.
Son pouvoir met lui ſeul un frein à la licence.
Dans toutes les maiſons, & dans tous les états,
Elle fait regner l'ordre, & craindre les éclats.
Elle régle les rangs & la prééminence,
Fait le reſpect humain, dont tout ſent la puiſſance,
Soumet les paſſions, & ſon joug reſpecté,
Eſt le plus ferme appui de la ſocieté.
Banniſſez les dehors, & les égards du monde,
Vous le verrez rentrer dans une horreur profonde.
Et les hommes rendus à leur férocité,
Etoufferont bientôt juſqu'à l'humanité.
L'Europe à nos regards perdra ſon avantage,
Et plus que l'Amérique, elle ſera ſauvage.

LE COMMANDEUR.

Ces diſcours ſur mon âme ont un attrait puiſſant,
Et je ſens malgré moi que je deviens décent.
Comme un légiſlateur vous raiſonnez, ma niéce,
Lorſqu'on parle ſi bien, on doit être maîtreſſe.
Du pouvoir en vos mains, allons, je me démets,
Et de tout, ſans appel, décidez déſormais.
Quand elles penſent bien, rien n'égale les dames.
Et pour bien gouverner, ma foi, vive les femmes.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LE CHEVALIER.

JE reviens près de vous, incertain, inquiet;
Vous demander réponſe à l'aveu que j'ai fait.
Ne la différez plus, ſongez que le temps preſſe.
Peut-être n'avons-nous que l'inſtant qu'on nous laiſſe.

LUCILE.

Je voudrois, pour la faire, avoir votre talent.
Vous ſeriez, Chevalier, ſatisfait ſur le champ.

LE CHEVALIER.

Conſultez votre cœur; que lui ſeul vous inſpire.

LUCILE.

Depuis tantôt, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire,
Pour répondre à vos vers je creuſe mon eſprit,
Mais inutilement, & j'en ai du dépit;
Le ciel m'a refuſé l'art de la poëſie,
Je n'ai pû ſeulement, malgré ma forte envie,
Aſſembler au hazard des rimes ſans raiſon,
Ni payer votre fable au moins d'une chanſon.

Et

Et je fuis...

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas une chanſon, Madame,
Que je veux aujourd'hui pour réponſe à ma flamme.
Quelques lignes de proſe, ou bien un mot flatteur
Rendront...

LUCILE.

Ah! Chevalier, pour moi, quel deshonneur!
Par un méchant billet vouloir que je réponde
A des vers, ſelon moi, les plus charmans du monde?
Non, non, j'ai trop de gloire, & je veux par raiſon
Me taire ou m'acquiter de la même façon.

LE CHEVALIER.

Mais on peut vous aider, & vous tirer de peine;
Pour me répondre...

LUCILE.

Hé, bien?

LE CHEVALIER.

Je vous offre ma veine.
C'eſt un ſoin volontiers que je prendrai pour vous.
A ce qu'en votre nom je m'écrirai de doux,
Vous aurez ſeulement la bonté de ſouſcrire.
Je vous ſoulagerai du travail de le dire.

LUCILE.

La propoſition eſt neuve aſſurément.

LE CHEVALIER.

J'attens pour la remplir votre consentement.

LUCILE.

Non, non, de votre feu vous ne seriez pas maître ;
Et sur un tel sujet vous porteriez peut-être
Trop loin l'entousiasme.

LE CHEVALIER.

Oh ! N'appréhendez rien.
Je vous proteste ici d'assujettir le mien
Aux régles du devoir & de la bienséance,
Et de n'avancer rien dont la vertu s'offense.
Je vous estime trop pour vous faire tenir
Un discours hazardé dont vous puissiez rougir.

LUCILE.

Monsieur, la poésie est une libertine ;
Je n'ose me fier à ceux qu'elle domine.
Sans choquer la vertu, d'ailleurs la passion
Peut sur les sentimens outrer la fiction.
Un rimeur qui pour lui fait parler une belle,
N'a garde, en ses discours, de la faire cruelle.
Il ne peint pas son cœur tel qu'il est en effet,
Mais tel que pour sa flamme il le désireroit.

LE CHEVALIER.

Madame, à mon ardeur vous n'avez qu'à prescrire
Ce que vous souhaitez qu'elle vous fasse dire :
Elle suivra le plan que vous lui tracerez ;

Ce qui ſera de trop vous le ſupprimerez.
Mon eſprit ne fera que rimer votre proſe.

LUCILE.

A ces conditions je vous permets la choſe.
La réponſe....

LE CHEVALIER.

Parlez. Dites-moi la façon
Dont je dois me l'écrire, & j'en prendrai le ton.

LUCILE.

Vous me ferez répondre en termes convenables;
Mais tendres....

LE CHEVALIER *avec tranſport.*

Tendres!

LUCILE.

Oui, tendres & favorables
Aux doutes d'un amant qui veut être éclairci,
S'il plaît à ce qu'il aime, & qui n'eſt point haï.
Je ſens même un déſir qui n'eſt pas ordinaire
D'avoir des vers, Monſieur, d'un pareil caractére.

LE CHEVALIER.

Vous ſerez ſatisfaite. En cet inſtant flatteur,
Je ne puis exprimer l'excès de mon bonheur.
Votre bonté preſcrit à mon amour extrême,
D'en dire beaucoup plus qu'il n'eût oſé lui-même.
Le plaiſir que j'en ai m'échauffe, m'enhardit,
Et les feux de mon cœur enflamment mon eſprit.

L'amour, le tendre amour, maître seul de ma veine,
M'inspire ses transports, & loin de moi m'entraîne.
Sur ses aîles déjà je me sens emporter.

LUCILE.

Je vais d'un si beau feu vous laisser profiter.

LE CHEVALIER.

Mon cœur va mettre au jour des vers dignes du vôtre,
Et veut par ses efforts l'emporter sur tout autre.

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

TU vois, selon tes vœux, réussir tes ardeurs.
Courage, Chevalier, écris-toi des douceurs?
Use, pour ton bonheur, du pouvoir qu'on te donne.
Marquise, pardonnez, si je vous abandonne.
Mais, malgré moi, je céde à des charmes plus forts,
Et je suis trop heureux pour avoir des remords.
Rimons. Voici de l'encre. Allons, sans plus attendre.
Faisons-nous un aveu du stile le plus tendre.
(Il s'assiéd près d'une table, rêve quelque temps, puis écrit, en récitant tout haut.)
Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.
Secret... Je m'y résous quelqu'effort qu'il m'en coûte.

Puisqu'il peut seul... dissiper votre doute.

(il s'interrompt.)

Mon esprit, à présent, cherche une rime en et.

(il écrit.)

Un cavalier... charmant... spirituel... bienfait.

(il s'interrompt.)

Ce cavalier. C'est moi... Mais que lui fais-je dire?
Quand je serois charmant, moi, dois-je me l'écrire?
Cette fatuité révolte la raison.
L'amour propre est toujours un mauvais Apollon;

(il efface.)

Ce qu'il dicte d'abord, le bon sens le rature.
La rime qui me fuit me met à la torture.
Tantôt pour la marquise elle m'a mieux servi.
Je voulois la tromper, j'ai d'abord réussi.
Quand on dit vrai, la rime est lente dans sa course;
Mais lorsqu'il faut mentir, les vers coulent de source.

(il se leve.)

On est contraint assis, & par d'étroits rapports,
L'esprit se sent toujours de la gêne du corps.
Promenons-nous. Déjà plus libre & moins timide,
Mon génie en marchant prend un essor rapide.
Le tout est de saisir l'heureuse expression;
La plus simple, souvent, rend mieux la passion.
Je la cherche à grands pas, & de tout mon génie....

SCENE III.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER *saisissant le bras de Finette.*

Pour le coup, je la tiens.

FINETTE.

Doucement, je vous prie.

LE CHEVALIER *dans l'entousiasme.*

Vous êtes constamment l'objet de mes désirs ;
Et votre rencontre imprévûe
Me donne de certains plaisirs
Que je ne sens qu'à votre vûe.

FINETTE.

Monsieur, me fait à moi des déclarations ?

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je suis en verve. Allons, versifions.

FINETTE.

Il conte des douceurs, tour-à-tour, aux deux niéces ;
Et la suivante encor a part à ses tendresses !
C'est, vraiment, un délire, & chacune à son tour.

LE CHEVALIER *continuë.*

Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.

De tous ceux que je vois, vous êtes le seul homme,
Dont les yeux & l'esprit me touchent tour-à-tour.

FINETTE.

Moi. Je suis le seul homme ! Il perd l'esprit, je pense.

LE CHEVALIER.

Je suis fille, & je dois craindre la médisance.

FINETTE.

Mais, vous extravaguez, Monsieur, en vérité.

LE CHEVALIER.

Je m'écris tout au mieux, & je suis enchanté.

FINETTE.

Parlez, Monsieur, l'amour, avec la poësie
Vous ont-ils aujourd'hui brouillé la fantaisie ?

LE CHEVALIER *avec surprise.*

C'est Finette !

FINETTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Ah ! J'enrage. Morbleu ;
Elle vient m'interrompre au plus beau de mon feu.
Allons, vite, chez moi, mettre fin à l'ouvrage.
Pour mon bonheur après j'en saurai faire usage.

SCENE IV.

FINETTE *seule.*

JE vois présentement qu'il étoit dans l'accès.
A de pareils oublis ces messieurs sont sujets.
Dans l'instant qu'un poëte à son feu s'abandonne,
Il se perd dans la nue, & ne connoît personne.
Aux écarts de l'esprit, je pardonne aisément,
Mais, quant à ceux du cœur. Oh! J'en pense autrement.
L'inconstance est, sur tout, ce que je désapprouve,
Et dans ce dernier cas le chevalier se trouve.
Je viens de dévoiler son infidélité
Aux yeux de la marquise, & sa juste fierté
Doit, pour venger l'honneur de sa flamme trahie,
Le punir par mépris, & non par jalousie.
Pour elle, vivement, je ressens cet affront.
Je la vois. La tristesse est peinte sur son front.

SCENE V.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

Dans le trouble où je suis, que faut-il que je fasse !

FINETTE.

Ce que feroit Finette, étant à votre place.
Je le sacrifirois à mon juste dépit.
Dès qu'il est infidéle, il doit être proscrit.

LA MARQUISE.

Je crains l'éclat, Finette, & mon ame incertaine...

FINETTE.

Ah ! Vous craignez plutôt de briser votre chaîne,
Et de ne plus revoir un ingrat trop chéri,
Qui régne encor sur vous malgré l'amour trahi.
Voilà, voilà, l'éclat que votre cœur redoute.
Mais, Madame, il faut vaincre, & quoiqu'il vous en coûte,
L'effacer, à jamais, de votre souvenir.
Et je veux vous aider, moi-même, à l'en bannir.
Son crime est avéré, votre gloire est commise.
Prononcez son arrêt, sans pitié, ni remise.
Il brûle pour Lucile, & par ressentiment,
De l'infidélité comblez le châtiment.

Pour mieux punir sa flamme, & pour venger la vôtre ;
Faites que dès ce soir elle en épouse un autre.

LA MARQUISE.

L'aime-t-il en effet ?

FINETTE.

Tout vous l'a confirmé,
Son valet me l'a dit.

LA MARQUISE.

Mais en est-il aimé ?
Dis, ne me cache rien ? Sans cette certitude
Je ne puis rien résoudre en mon inquiétude.

FINETTE.

Pour le savoir tantôt j'ai fait ce que j'ai pû ;
Mais j'ai tenté, près d'elle, un effort superflu.

LA MARQUISE.

Il faut, moi-même, il faut que je parle à Lucile.
Je connois les détours de son ame subtile.
Mais mon amour m'éclaire, & m'inspire un moyen
Qui, peut-être, vaincra l'artifice du sien.
Cours, vole, de ma part, la prier de descendre.
C'est de cet entretien que mon sort doit dépendre.

SCENE VI.

LA MARQUISE *seule.*

AMour, jusqu'à quel point avilis-tu mon cœur?
Je ne puis plus cacher mon trouble intérieur;
Et je crains que le soin dont je suis dévorée
Ne me trahisse aux yeux de Lucile éclairée.
Mais quel que soit mon feu, mon front doit se voiler,
Prenons un air ouvert pour mieux dissimuler;
Et tâchons d'opposer la ruse à la finesse,
L'art au déguisement, & la feinte à l'adresse.
Je la vois qui paroît, je tremble à son aspect.
On diroit que c'est moi qui lui dois du respect.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LUCILE.

LUCILE *à part.*

REndons-nous, de mes sens, maîtresse en sa présence.
Et craignons de parler même par mon silence.
(*haut.*)
Ma cousine, on m'a dit que vous me demandiez.

LA MARQUISE.

Oui. Comme par le ſang nos deux cœurs ſont liés,
Et qu'ils le ſont encor beaucoup plus par l'eſtime,
Le mien s'adreſſe à vous dans le ſoin qui l'anime.
Attentif à ſa gloire, il craint trop le danger
De verſer ſon ſecret dans un ſein étranger.
Vous ſeule méritez d'avoir ſa confidence.
Le vôtre par retour me doit ſa confiance.
L'une & l'autre, par-là, nous nous entraiderons,
Et mutuellement nous nous éclairerons.

LUCILE.

J'accepte, avec tranſport, l'offre que vous me faites.
Vous avez prévenu mes volontés ſecrettes.
J'ai peu d'expérience, & manque de clarté,
Mais vous pouvez compter ſur ma ſincérité.

LA MARQUISE.

Hé bien, Lucile, hé bien, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
J'aime ſecrettement de l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Et vous êtes aimée ?

LA MARQUISE.

Oui, ce bonheur ſi doux,
Eſt à préſent parfait, puiſqu'il eſt ſû de vous.

LUCILE.

Ah! Croyez que j'y prens plus de part que tout autre.

LA MARQUISE.

J'en ſuis ſûre, & je veux tout faire pour le vôtre.

LUCILE.

Marquiſe, apprenez-moi le nom de votre amant,
Je ſentirai pour vous ce bien plus vivement.

LA MARQUISE.

Volontiers; mais, Lucile, avant de vous le dire,
Je veux vous témoigner le zéle qui m'inſpire,
Et remplir, envers vous, un devoir important.
Mon oncle, par ma voix, vous preſſe, en cet inſtant,
De ne point retarder le bien qu'il veut vous faire.
Son amitié parfaite, & ſa bonté ſincére,
Loin de gêner vos vœux pour choiſir un époux,
Du ſoin d'en décider ſe repoſent ſur vous.

LUCILE.

Vous-même, guidez-moi dans cette grande affaire.

LA MARQUISE.

J'y conſens; mais il faut que votre cœur m'éclaire.
Songez que ſon repos s'y trouve intéreſſé.
Je vois plus d'un amant à vous plaire empreſſé.
N'en eſt-il pas quelqu'un qu'il trouve préférable?
C'eſt de-là que dépend votre bien véritable.
Sur ce point capital interrogez-le bien.

LUCILE.

J'ai beau l'interroger, il ne me répond rien.

LA MARQUISE.

Vous payez mal l'aveu que je viens de vous faire.
De vos vrais sentimens vous me faites mystére,
Et vous mériteriez que, pour vous en punir,
Je trompasse vos vœux, au lieu de les servir;
Mais je vous aime trop pour user de surprise,
Et je vous dois plûtôt des leçons de franchise.
Pour vous en donner une en ce même moment,
Apprenez qu'avec moi vous feignez vainement;
A travers vos détours que mon amitié blâme,
J'ai sû développer les replis de votre ame.

LUCILE *à part.*

Elle observe mes yeux; ferme dans cet instant,
Ce n'est qu'un piége adroit que son esprit me tend.

LA MARQUISE.

En vain, sous un air gai, votre ame se déguise.
D'une secrette ardeur je vois qu'elle est épriſe,
Et malgré vous, ce feu plus fort que tout votre art,
Se peint sur votre front & dans votre regard.
Je connois, qui plus est, celui qui l'a fait naître.
Vous rougissez toujours en le voyant paroître.
Chaque mot qu'il vous dit accroît votre rougeur,
Et son éloignement vous donne un air rêveur.

LUCILE *à part.*

Ses regards en effet m'auroient-ils démêlée?

LA MARQUISE.

Vous gardez le silence, & paroissez troublée.

LUCILE.

La fiction sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et la vérité seule a droit de m'émouvoir.

LA MARQUISE.

Votre ame, je le vois, est dans la défiance;
Et vous croyez ici que tout ce que j'avance
N'est rien qu'un discours vague, & qu'un piége inventé,
Pour surprendre, avec art, votre sincérité?
Mais, pour vous détromper d'un soupçon qui m'outrage,
Je vais peindre à vos yeux l'amant qui vous engage,
Et vous allez juger si je suis bien au fait.
Il a l'air noble & fin, il est grand & bien fait.
Un charme répandu sur toute sa personne,
Prévient pour lui d'abord.

LUCILE *à part.*

Elle se passionne.
On diroit qu'elle peint son amant dans le mien.

LA MARQUISE.

Il n'est point de regard plus tendre que le sien.
De l'esprit, il en a plus qu'on ne sauroit dire.
Nul autre, comme lui, n'a le talent d'écrire.
Sa prose est séduisante, & ses vers sont heureux.

Il excelle sur tout dans le genre amoureux ;
Son ton insinuant, sa voix enchantereſſe,
Jusques au fond des cœurs va porter la tendreſſe.
Hem ! Prenez-vous ces traits pour une fiction ?
Et le portrait eſt-il d'imagination ?

LUCILE *à part.*

Ce n'eſt pas le baron que ſon eſprit ſoupçonne ;
Mais elle peut l'aimer.

LA MARQUISE.

Ce diſcours vous étonne ?

LUCILE *à part.*

Feignons, pour achever de démêler ſon cœur ;
Et, par un faux aveu, confirmons ſon erreur.

LA MARQUISE.

Raſſurez vos eſprits. Parlez. Cette peinture,
Comment la trouvez-vous ?

LUCILE.

Elle eſt d'après nature.

LA MARQUISE.

Et d'après votre cœur. Vous y reconnoiſſez...

LUCILE.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Le chevalier. C'eſt lui... Vous rougiſſez.
Vous êtes, à ce nom, & tremblante & ſurpriſe.

LUCILE.

LUCILE.

(à part.) *(haut.)*

Vous l'êtes plus que moi. Ménagez-moi, Marquise,
On rougiroit à moins.

LA MARQUISE.

Calmez votre fraye ur.
Le chevalier au fond mérite votre ardeur.
J'applaudis votre choix, & je sai qu'il vous aime.
Il brûle d'être à vous... il me l'a dit lui-même.
Vous n'avez qu'à parler pour être unie à lui.
L'aimez-vous en effet? Répondez, Lucile.

LUCILE

Oui.

LA MARQUISE *à part.*

Qu'entens-je?

LUCILE *à part.*

Elle n'est pas, à coup sûr, ma rivale.
Sa douleur me l'apprend. Ma joie est sans égale.

LA MARQUISE *à part.*

Cachons à ses regards mon juste désespoir.

LUCILE.

Mon cœur a pénétré ce qu'il vouloit savoir.
Cessons présentement de feindre l'une & l'autre,
Et que ma confiance attire enfin la vôtre.
Votre bouche voudroit déguiser vainement,
Par son trouble marqué votre front la dément;

Et déclare tout haut que vous aimez vous-même,
L'amant trop fortuné que vous croyez que j'aime.

LA MARQUISE.

Non, non, ce n'eſt pas lui.

LUCILE.

Marquiſe, imitez-moi.
Je ſuis vraie à préſent, ſoyez de bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous formez, ma couſine, un ſoupçon qui me bleſſe.
(*à part.*)
Gardons-nous d'avouer qu'il obtient ma tendreſſe,
Elle en ſeroit trop vaine, & mon orgueil jaloux
Veut dérober au ſien un triomphe ſi doux.

LUCILE.

Je ne dois plus laiſſer votre cœur dans la gêne.
J'ai déjà trop long-temps joui de votre peine;
Apprenez...

LA MARQUISE.

Vos diſcours ne m'éblouiront pas.

LUCILE.

Je veux plutôt, je veux finir votre embarras.
Loin d'avoir de l'amour...

LA MARQUISE

Que votre eſprit, Lucile,
S'épargne l'art groſſier d'un détour inutile.

LUCILE.

Non, je veux vous parler avec ſincérité.

LA MARQUISE.

Pour ſervir de trophée à votre vanité,
Vous ſouhaiteriez fort aujourd'hui que j'aimaſſe
L'amant qui vous adore, & que je l'avouaſſe;
Mais, non, vous n'aurez pas un plaiſir ſi flatteur,
Et votre chevalier ne peut rien ſur mon cœur.

LUCILE.

Je ſai que vous l'aimez, vous l'avez dit vous-même.

LA MARQUISE.

Je ne puis le nier, il eſt trop vrai que j'aime,
Mais un plus digne objet a ſoumis ma raiſon,
Et ſachez que mon cœur brûle pour le baron;
Son nom me juſtifie. Adieu, je me retire.
Je vous ai ſatisfaite, & n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

LUCILE *ſeule.*

Elle aime le baron! Croirai-je cet aveu?
Ah! S'il eſt vrai, j'ai tout à craindre de ſon feu.
Mais, non, elle a voulu, par un motif de gloire,
Dérober à mes yeux ſa honte & ma victoire.

Tout doit me rassurer sur sa rivalité ;
Et son trouble lui seul fait ma tranquillité.
Ne doit-il pas plûtôt inquiéter mon ame,
Et crois-je ma conduite exempte de tout blâme ?
Je viens de lui porter les plus sensibles coups ;
Et par là je m'expose à ses transports jaloux.
Mais la sincérité pouvoit m'être fatale :
J'avois lieu de penser qu'elle étoit ma rivale.
Il m'étoit important de la bien démêler ;
Et pour y réussir, j'ai dû dissimuler.
Non, j'ai beau me flatter ; on n'est point excusable
D'avouer une ardeur qui n'est pas véritable.
J'ai poussé l'art trop loin ; & vois, dans ce moment,
Qu'à force de finesse, on gâte tout, souvent.
Qu'à se cacher en vain mon esprit se fatigue,
Et qu'il pourra se voir la dupe de l'intrigue.
La marquise, après tout, peut s'unir au baron.
Ils sont faits l'un pour l'autre ... Arrêtez, ma raison.
Eloignez de mes yeux cette image cruelle :
Elle remplit mes sens d'une frayeur mortelle.
Rentrons pour terminer d'inutiles débats,
Le doute est le seul fruit de tous ces durs combats ;
Et je sens vivement, par leur rigueur extrême,
Qu'on n'a point de censeur plus cruel que soi-même.

Fin du quatriéme acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

LUCILE.

MOn trouble aux mêmes lieux m'oblige à revenir.
Et quelque part qu'on aille on ne sauroit se fuir.
Ecrivons au baron. La chose est nécessaire,
L'aveu de la marquise est peut-être sincére.
S'il est vrai, je crains tout, ma flamme est en danger.
S'il est faux, je la plains, & je veux la venger.
Le cœur du chevalier est trop indigne d'elle,
Et je dois à ses yeux démasquer l'infidéle.
Mais que veut ce valet?

SCENE II.

LUCILE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monsieur le chevalier
M'a chargé de vous rendre en secret ce papier,
Madame.

LUCILE.

Il est exact à tenir sa promesse.

LA FLEUR.

Que dirai-je à mon maître ?

LUCILE.

Un moment qu'on me laisse.

(*elle lit.*) (*La Fleur s'eloigne.*)

Voilà charmante Lucile, la réponse où mon sort est attaché. Si vous l'adoptez, daignez au plûtôt m'en envoyer une copie de votre main, & mettre par là le comble à mon bonheur.

Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.
J'aime, ce mot vous dit d'être discret,
Et vous prouve ma confiance.

Ne vous alarmez pas de cette confidence,
Vous auriez tort d'en paroître jaloux.
L'amour que je ressens, je le ressens pour vous.
Je vous nomme sans que j'y pense.
Je souffre à regret votre absence,
Et sens, à votre aspect, les transports les plus doux.
J'ai du plaisir à vous l'écrire;
Et j'en aurai, si vous venez ce soir,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire,
Puisque je jouirai de celui de vous voir.
(*après avoir lû.*)
Oui, voilà justement les vers que je désire.
(*à la Fleur qui s'approche.*)
Le chevalier m'oblige, & vous pouvez lui dire
Que j'approuve ses vers, que je les copirai,
Et qu'il peut être sûr que je les enverrai.

SCENE III.

LA FLEUR *seul.*

ELle va les écrire, &, par une autre voie,
Mon maître les aura. Quelle sera sa joie!
Mais j'aperçois Finette. Elle a l'air agité.

SCENE IV.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

Ma reine, où courez-vous d'un pas précipité ?

FINETTE.

Je vais chez le notaire. Adieu, le temps me presse.

LA FLEUR.

Qui t'a donné cet ordre ? Instruis-moi.

FINETTE.

Ma maîtresse.

LA FLEUR.

Pour elle ?

FINETTE.

Pour Lucile ; on va la marier.

LA FLEUR

A qui donc ?

FINETTE.

Je ne sai. Peut-être au chevalier.

LA FLEUR.

On fera plûtôt choix d'un autre, par vengeance ;
La marquise est trahie, & selon l'apparence...

FINETTE.

Son esprit est capable, en dépit de ses feux,
De se vaincre par gloire, & de le rendre heureux.

LA FLEUR.

Ce trait est au dessus des forces d'une femme.

FINETTE.

Tu connois mal, la Fleur, la trempe de notre ame.
Pour les plus grands efforts elle est formée exprès;
Et nous vous surpassons toujours dans les excès.

LA FLEUR.

Dans le mal, j'en conviens; dans le bien, je le nie.

FINETTE.

Maraud!

LA FLEUR.

On sent son tort si-tôt qu'on injurie.
Mais je m'amuse trop, le chevalier m'attend.

FINETTE.

Va, va, tu me payeras ce discours insultant.

LA FLEUR.

Mon maître me prévient. Je le vois qui s'avance.
Dans ses yeux inquiets on lit l'impatience.

FINETTE.

L'aspect de l'infidéle offense mes regards.
Adieu.

LA FLEUR.

Finette aussi donne dans les égards.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER.

TA lenteur en ces lieux m'oblige de me rendre.
Quel accueil a-t-on fait à mes vers?

LA FLEUR.

Le plus tendre.
Lucile eſt enchantée.

LE CHEVALIER.

Et ſont-ils copiés?

LA FLEUR.

Non; mais ils vous ſeront au plûtôt envoyés.
Au moment où je parle elle doit les écrire.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai?

LA FLEUR.

Monſieur, oui.

LE CHEVALIER.

Comme je le déſire,
Je vais, je vais donc voir ce caractére aimé!
Adorer chaque trait que ſes doigts ont formé;
Je vais baiſer enfin d'une lévre preſſante

L'heureux papier qu'aura touché ſa main charmante.

LA FLEUR.

Quel tranſport!

LE CHEVALIER.

Mes talens m'en deviennent plus chers.
Qu'on diſe après cela, qu'on diſe que les vers
Sont d'un foible ſecours dans l'amoureux myſtére;
Et que l'art de rimer nuit à celui de plaire:
Qu'enflammer le beau ſexe eſt aujourd'hui le lot
Qu'obtient l'étourderie, ou qui tombe au plus ſot;
Et que le titre ſeul d'auteur & de poëte
Suffit pour échouer près de la plus coquette.
C'eſt une erreur groſſiére. A ce ſexe enchanteur
Rendons plus de juſtice, & faiſons plus d'honneur.
On ſait que de l'eſprit il eſt juge ſuprême,
Et pour ne pas l'aimer, il en a trop lui-même.
Le goût eſt ſon partage avec le ſentiment;
Et pour lui plaire il faut s'exprimer finement.

LA FLEUR.

Il faut d'autres vertus; & la femme eſt formée...

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que par degré qu'une belle eſt charmée.

LA FLEUR.

Par le premier coup d'œil ſon cœur eſt entraîné.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, par l'entretien, il eſt déterminé.

Si les sens ont le droit d'allumer la tendresse,
Le discours la nourrit & l'augmente sans cesse.
Quand ils soutiennent seuls un commerce amoureux,
Un jour le voit former & s'éteindre avec eux.
L'esprit établit seul les passions durables,
Il rend seul les amans solidement aimables;
Et quiconque d'Ovide a le talent flatteur,
S'il le sait employer, est sûr d'être vainqueur.

LA FLEUR.

Si tous les beaux esprits avoient votre figure,
La victoire, Monsieur, me paroîtroit plus sûre.

LE CHEVALIER.

Un art si séducteur suffit pour l'assurer;
Et qui chante l'amour a droit de l'inspirer.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE BARON.

CHevalier, je te cherche, & mon ame est ravie:
Ecoute.

LE CHEVALIER.

Je ne puis.

LE BARON.

Il le faut, je t'en prie;
Et je viens exiger un ſervice de toi.
Ce ſont des vers qu'il faut que tu faſſes pour moi.

LE CHEVALIER.

Des vers pour toi! La choſe eſt aſſez ſinguliére.

LE BARON.

Oui, pour moi. Tu ne peux refuſer ma priére.

LE CHEVALIER.

Une affaire me preſſe, & je n'ai pas le temps.

LE BARON.

Oh! Tu dois tout quitter pour moi dans ces inſtans.

LE CHEVALIER.

Rimer eſt au-deſſous d'un homme de naiſſance.

LE BARON.

Sans rancune. Ces vers ſont pour moi d'importance.
L'amour & l'amitié t'en preſſent vivement.

LE CHEVALIER.

L'amour!

LE BARON.

Oui. C'eſt, ami, pour un objet charmant.
On m'ordonne ſur tout de garder le ſilence,
Et ce n'eſt qu'à toi ſeul que j'en fais confidence.
Comme, pour des raiſons que tu ne peux ſavoir,
Elle m'a défendu depuis peu de la voir,
J'ai près d'elle tantôt porté mes vives plaintes,

Et témoigné tout haut les doutes & les craintes
Que faiſoit naître en moi cet excès de rigueur.
Pour raſſurer mon ame, & calmer ma frayeur,
Mon aimable maîtreſſe....

LE CHEVALIER.

Hé bien !

LE BARON.

Vient de m'écrire
Dans ce même moment les vers que je vais lire.
Qu'ils ſont tendres ! Mon cher, l'amour les a dictés ;
Et toi-même tu vas admirer leurs beautés.
On n'a jamais du cœur parlé mieux le langage ;
Et du pur ſentiment on voit qu'ils ſont l'ouvrage.
Je brûle de répondre à cet écrit galant.
C'eſt ce qui cauſe, ami, mon embarras préſent ;
Car je ſuis, pour te faire un aveu véritable,
Je ſuis amant parfait, mais poëte exécrable.
J'ai recours à ta verve en cette extrémité.
Ecoute cependant, tu vas être enchanté.

(*il lit.*)

Je ne veux qu'à vous ſeul réveler mon ſecret.
J'aime, ce mot vous dit d'être diſcret,
Et vous prouve ma confiance.
Ne vous alarmez pas de cette confidence.
Vous auriez tort d'en paroître jaloux ;
L'amour que je reſſens, je le reſſens pour vous.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce une illuſion ? Je doute ſi je veille.

LE BARON.

Ce début te ſurprend ; il charme ton oreille.

(*il reprend.*)

L'amour que je reſſens , je le reſſens pour vous ;
Je vous nomme ſans que j'y penſe ,
Je ſouffre à regret votre abſence ;
Et ſens à votre aſpect les tranſports les plus doux.
J'ai du plaiſir à vous l'écrire ,
Et j'en aurai , ſi vous venez ce ſoir ,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire ,
Puiſque je jouirai de celui de vous voir.

LE CHEVALIER.

Juſte ciel ! Qui croiroit qu'une fille eſt capable ...

LE BARON.

Ami , n'eſt-il pas vrai qu'il paroît incroyable
Qu'une jeune perſonne ait ce talent parfait.

LE CHEVALIER.

Oui , la choſe paroît incroyable en effet.

(*il prend le papier des mains du baron.*)

Mais par mes propres yeux il faut que je m'aſſure.

LE BARON.

T'aſſurer ! Et dequoi ?

LE CHEVALIER.

C'eſt là ſon écriture.

Je n'en puis plus douter, je reconnois ſa main.

LE BARON.

Rens-moi donc ce billet ?

LE CHEVALIER.

L'outrage eſt trop certain.

LE BARON.

Quel outrage ? Répons.

LE CHEVALIER.

Ah ! Ce coup-là m'aſſomme !
Auſſi cruellement, peut-on jouer un homme ?

LE BARON.

D'un tranſport poëtique, eſt-ce l'effet ſubit ?

LE CHEVALIER.

C'eſt moi qui ſuis l'auteur des douceurs qu'on lui dit.
J'étouffe.

LE BARON.

Comment donc l'auteur ? Que veux-tu dire ?

LE CHEVALIER.

Perfide !

LE BARON.

Explique-toi, quel eſt donc ce délire ?

LE CHEVALIER.

Conſentir, m'ordonner de m'écrire en ſon nom,
Pour envoyer mes vers en ſecret au baron ?

LE BARON.

Tu t'es donné, pour moi, la peine de produire

Ces

Ces vers que j'ai reçûs, & que je viens de lire.
En vérité, mon cher, rien n'eſt plus obligeant.
Mais débrouille à mes yeux un fait ſi ſurprenant.

LE CHEVALIER.

Ah ! Morbleu ! Laiſſe-moi. Je ſuis d'une colere,
Qui me...

LE BARON.

Qu'en ce moment ton courroux ſe modere,
Quelqu'un vient. C'eſt Lucile. O ciel ! Je ſuis perdu.
Rens-moi ce papier.

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Mon cœur eſt éperdu.

LE CHEVALIER.

J'ai peine, en la voyant, à contenir ma rage.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LUCILE.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Vous avez, de mes vers, fait un fort noble usage;
Et je dois, hautement, vous en remercier.
Vous avez bien choisi pour me les envoyer.

LUCILE.

Quel est ce compliment?

LE CHEVALIER.

Celui que je dois faire.
Le baron peut, Madame, expliquer ce mystére.

LUCILE *au baron.*

Qui m'attire de lui l'accueil que je reçois?

LE BARON.

Lucile, pardonnez.... Mais j'ai perdu la voix.

LUCILE.

Je suis, de votre trouble, encore plus surprise.

LE CHEVALIER.

Votre cœur, à mes yeux, vainement se déguise;
Le baron m'a remis un garant trop certain....

LUCILE.

Quel garant ?

LE CHEVALIER.

Cet écrit tracé de votre main,
Qui m'a de vos deux cœurs appris l'intelligence.

LUCILE.

Baron ? Parlez.

LE CHEVALIER.

Il parle assez par son silence ;
Et, si je suis joué, j'ai du moins la douceur
D'être le confident de son heureuse ardeur.

LUCILE.

Qu'apprens-je ? Juste ciel !

LE CHEVALIER.

Vous voilà confonduë,
Votre secret est sû.

LUCILE.

Cette peine m'est dûe,
Non, pour avoir payé vos feux de mon mépris ;
A toute ame infidéle on doit un pareil prix ;
Mais pour avoir compté sur son ame imprudente,
Plus que sur mes parens dont j'ai trompé l'attente ;
Et pour m'être oubliée, exposant mon secret,
Jusqu'à livrer ma gloire au danger d'un billet.

LE BARON.

Ces mots me font sentir combien je suis coupable.

Mon amour, cependant, doit me rendre excuſable,
Je voulois vous répondre, & mon deſtin fatal
M'a fait avoir recours à mon propre rival.
J'étois....

LUCILE.

Epargnez-vous une inutile excuſe;
Je ſuis ſeule coupable, & ſeule je m'accuſe.
Je ſai qu'en rien, jamais, vous ne vous obſervez.
Mes feux devoient, pour vous, être plus réſervés.

LE BARON.

Lucile, accablez-moi de toute votre haine;
Je la mérite trop.

LE CHEVALIER.

Rien n'égale ma peine.
C'eſt peu d'avoir reçû l'affront le plus cruel;
Je me vois ſpectateur de leur feu mutuel.

LUCILE.

Je ne puis concevoir, en moi, cette imprudence.
Je ſuis inconſolable, & fremis, quand je penſe
Qu'un billet échappé par indiſcrétion,
Suffit ſeul pour ternir la réputation;
Qu'il eſt, en un inſtant, répandu par l'envie,
Expliqué par la haine, ou par la calomnie,
Et qu'il devient ſouvent, noirci de leur venin,
L'arrêt de notre honte écrit de notre main.

LE BARON.

Ah ! Vous portez trop loin les terreurs de votre ame.

LUCILE.

Non. Mais ſi votre amour eſt égal à ma flamme ;
Autant que moi, Baron, vous en ſerez puni.
Votre deſtin au mien ne ſera pas uni.

LE BARON.

Lucile, y ſongez-vous ? Quel diſcours eſt le vôtre ?

LUCILE.

Mon oncle veut, ce ſoir, que j'en épouſe un autre.
Mais ce qui doit encor beaucoup plus m'effrayer,
Il veut unir mes jours à ceux du chevalier.

LE BARON.

Ah ! Ciel !

LE CHEVALIER.

Ce que j'entens, eſt-il bien véritable ?

LUCILE *au baron.*

La marquiſe a dicté cet arrêt qui m'accable.

LE CHEVALIER *d'un ton ironique.*

Vous voulez bien, Madame, en cet heureux moment,
Que je faſſe éclater tout mon raviſſement.

LUCILE.

Allez, n'inſultez point à ma douleur mortelle.

LE CHEVALIER.

Pour cacher mes tranſports, ma fortune eſt trop belle.

LE BARON.

Quoi! N'étant point aimé, tu formerois des nœuds...

LE CHEVALIER.

Le parti que l'on m'offre eſt trop avantageux.
Si je n'en profitois, je ſerois condamnable,
Et pour la refuſer, madame eſt trop aimable.

LE BARON.

De ſon trouble & du mien, c'eſt trop long-temps joüir.
Finis ta raillerie.

LE CHEVALIER.

Oui, je vais la finir.
Ce moment fortuné qui venge mon outrage,
Sur mon rival aimé me donne l'avantage.
Maître de votre ſort je fais trembler vos cœurs;
Je n'ai qu'à dire un mot pour combler vos douleurs.
Mais, que vois-je! Vers nous la marquiſe s'avance.
Je fremis, à mon tour, & garde le ſilence.
Voici l'inſtant fatal, & critique pour moi.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE CHEVALIER, LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

Oui, de vous croire, en tout, je me fais une loi.

LA MARQUISE *au chevalier.*

Monsieur, présentement, il n'est plus temps de feindre;
Quand j'ai tout découvert cessez de vous contraindre.
Je devrois vous punir de votre changement;
Mais mon cœur au-dessus d'un vain ressentiment,
Monsieur, veut, sur lui-même, obtenir la victoire;
Il veut, dans ce qu'il fait, envisager sa gloire,
Et consulter, en tout, l'honneur qui le conduit,
Le monde qu'il respecte, & les égards qu'il suit.
Unissez-les, mon oncle, & comblez votre ouvrage,
Le chevalier n'a pas la richesse en partage;
Elle attend tout de vous. Donnez-lui tous vos biens;
Et songez qu'un époux m'a laissé tous les siens.
Pour rendre sa fortune égale à sa naissance,
J'implore vos bontés, & c'est là la vengeance
Que je veux aujourd'hui dans mon noble dépit,
Prendre d'une rivale à qui le sang m'unit.

LE COMMANDEUR.

(*au Chevalier.*)

J'applaudis cet effort. Avancez. Il recule.
Mais, je n'y conçois rien, cet homme est ridicule,
Et je ne vis jamais un amant plus glacé.

LE CHEVALIER.

J'aurois tort, devant vous, de paroître empressé.
Vous me croyez, Monsieur, aimé de votre nièce,
Vous êtes dans l'erreur, un autre a sa tendresse.

LE COMMANDEUR.

Qui donc en eſt aimé ? Répondez, chevalier.
Quoi ! Vous ne dites mot ? Le cas eſt ſingulier.
Quel eſt donc cet amant que je voudrois connoître ?
Mais il n'a qu'à parler, mais il n'a qu'à paroître.
Seroit-ce vous, Baron ? Vous vous taiſez auſſi.
A qui donc m'adreſſer pour en être éclairci ?
(*montrant la Marquiſe.*)
Ma niéce s'eſt trompée, & ne peut m'en inſtruire.
Lucile qui le ſait, n'a garde d'en rien dire.

LUCILE.

Mon oncle, excuſez-moi, je vais parler ſans fard.

LE COMMANDEUR.

Un diſcours ſi nouveau me ſurprend de ſa part.

LUCILE.

Puiſqu'il faut, ſans détour, vous découvrir mon ame,
Le baron eſt l'objet de ma ſecrete flamme ;
Mon malheur eſt certain ſi l'hymen aujourd'hui
Unit ma deſtinée à tout autre qu'à lui.

LE COMMANDEUR.

Hé ! Que ne parlois-tu plutôt ? Quelle manie !

LUCILE.

Regardez, ma couſine, elle me juſtifie.
Je craignois, pardonnez à ma jalouſe erreur,
Que le baron ne fût le maître de ſon cœur.
Dans ce cruel ſoupçon, jugez de mes alarmes,

Que ne devois-je pas redouter de ſes charmes?
Leur pouvoir m'effrayoit, & mon cœur n'a pas dû
Se flatter que le ſien porteroit la vertu
Juſques au point, Monſieur, de céder ce qu'il aime.
Hé! Qui pouvoit s'attendre à cet effort extrême.
Si votre ame irritée après un tel aveu,
Ne peut me pardonner d'avoir caché mon feu;
Suivez votre colere, & puniſſez mon crime,
En ne m'uniſſant pas à l'objet que j'eſtime.
Mais n'allez pas porter votre ſévérité,
Juſqu'à lier mes jours contre ma volonté.

LE COMMANDEUR *à la marquiſe.*

L'en croirons-nous, ma niéce? Hem, tirez-moi de peine.

LA MARQUISE.

Oui, ma ſincérité vous répond de la ſienne.

LE COMMANDEUR.

Suivrai-je ma pitié? Suivrai-je mon courroux?
(*à la marquiſe.*)
Je ſuis embarraſſé. Que me conſeillez-vous?

LA MARQUISE.

D'écouter la tendreſſe, & de la rendre heureuſe.

LE COMMANDEUR.

Il ſuffit. J'en croirai votre ame généreuſe.
Lucile, ma bonté, t'accorde un plein pardon.
Et j'unis ton deſtin à celui du baron.

LE BARON.

Quel bonheur !

LUCILE.

Je ne puis cacher ma joye extrême,
Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Pour le coup ce trait part du cœur même.
Elle eſt vraie, à préſent, & je n'en doute plus.
(*montrant le chevalier.*)
Ma niéce, embraſſe-moi. Le voilà bien confus.

LE CHEVALIER.

Je ne puis l'être aſſez. Ce n'eſt pas que je voie
Avec un œil jaloux leur hymen & leur joie.
Tout ce qui fait ma peine, & mes juſtes regrets,
(*à la marquiſe.*)
Madame, c'eſt d'avoir offenſé vos attraits.
Permettez qu'à vos pieds....

LA MARQUISE.

Non, je vous en diſpenſe.
Mes yeux ſe ſont ouverts, grace à votre inconſtance.
Lucile a démaſqué votre cœur aujourd'hui.
Le mien s'il oublioit que vous l'avez trahi,
Une ſeconde fois mériteroit de l'être ;
Et pour vous pardonner il doit trop vous connoître.
D'abord des ſens trompeurs on ſuit l'impreſſion,
Mais la raiſon bientôt chaſſe l'illuſion.

D'avoir souffert vos soins le monde m'a blâmée ;
Je dois rompre avec vous pour en être estimée.
J'ai par égard pour elle immolé mon amour,
Et par respect pour moi, je vous fuis sans retour.

LE CHEVALIER.

Voilà l'arrêt fatal que j'ai dû le plus craindre,
Mais je l'ai mérité, j'aurois tort de me plaindre.
(*il sort.*)

FINETTE *seule.*

Pour moi, je l'applaudis. Monsieur sur ce revers,
Peut faire une élegie, & gémir en grands vers.

SCENE DERNIERE.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR *à la Marquise.*

Tout ce que fait ma niéce aujourd'hui m'édifie,
Même avec les égards il me réconcilie.
Leur pouvoir, dans le fond, est pour nous un soutien.
Il sert de frein au mal, & d'aiguillon au bien.
Le trop de défiance est ton défaut, Lucile,
Que pour toi, sa bonté, soit un modéle utile.

Sa générosité doit guérir ton erreur.
Elle montre le prix des sentimens du cœur ;
Et, par l'événement, tu vois que leur noblesse
Fait plus que tout l'esprit, & confond la finesse.

FIN.

PQ
1957
B55A19
1738
t.2

Boissy, Louis de
Oeuvres de theatre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NOT WANTED IN RISC